TRAITÉ
DU
POÈME
EPIQUE,

Par le R. P. LE BOSSU, Chanoine Régulier de Sainte Géneviéve.

SIXIÉME EDITION.

Augmentée de Remarques, d'un Diſcours préliminaire ſur l'excellence de l'Ouvrage, & d'un Abrégé Hiſtorique de la Vie de l'Auteur.

Avec une Table des Matiéres.

TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chez PIERRE HUSSON, Marchand Libraire.

M. DCC. XIV.

Digitized by Google

TRAITÉ DU POËME EPIQUE.

LIVRE TROISIE'ME.

DE LA FORME DU POËME EPIQUE, OU DE LA NARRATION.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties de la Narration.

IL y a deux maniéres de faire connoître une Action paſſée : l'une eſt ſimple & hiſtorique, lors qu'un homme en fait le récit à ſes Auditeurs ſans forcer leur imagination, mais en

en les laiſſant perſuader qu'il liſent un livre, ou qu'ils entendent raconter une choſe. L'autre eſt plus induſtrieuſe. L'Auteur ne paroît point, & ne ne dit rien de lui-même. Il reſſuſcite par un charme innocent, & il fait paroître ceux qui ont fait l'Action qu'il veut repréſenter : il leur remet dans la bouche ce qu'ils ont dit, il les force à réfaire ce qu'ils ont fait, & il tranſporte en quelque façon ſes Auditeurs aux tems & aux lieux où cette Action a été faite. Ainſi, il ne la leur fait pas connoître par un ſimple récit comme un Hiſtorien ; mais il les en fait témoins, & la leur rend connuë par elle-même.

D'où vient la différence du mot Dramatique *d'avec celui d'*Epique.

Les Actions que les Poëmes imitent, ſont des matiéres également ſuſceptibles de ces deux Formes, dont chacune fait une eſpéce différente de l'autre. Celles qui ſont ſous la forme la plus artificieuſe & la plus active, portent le nom de Poëmes *Dramatiques*, exprimant leur nature par ce terme : & celles qui ne ſont repréſentées que par le récit du Poëte qui y parle comme un Hiſtorien, ſont à cauſe de cela nommées Poëmes *Epiques* ou *Epopées*.

Δρᾶν, *Agir.*

Δρᾶμα, *Action.*

Quelque égard qu'ait le Poëte Dramatique aux Spectateurs ; les perſonnes qu'il introduit dans ſon Poëme, & qui ſeules y agiſſent, ne connoiſſent aucunement ceux devant qui le Poëte les fait parler ; & même, elles ne ſavent ce qu'elles feront, & ce qui réüſſira de leurs projets : elles ne peuvent donc, ni en avertir les Spectateurs, ni leur demander audience, ni les remercier. Si bien que cette eſpéce de Poëme, à proprement parler, n'a

Ἔπειν, *parler.*

point

point de parties hors de l'Action repréſentée. Elle fait ſeule la Comédie, & la Tragédie entiéres & parfaites, telles que nous les avons aujourd'hui ; je veux dire, ſans Prologue, ſans Epilogue, & ſans ces autres accompagnemens qui s'étant perdus, ou étant laiſſez à la liberté du Poëte, n'ont rien changé à la nature & à l'intégrité du Poëme. Lors qu'on les met ils ſont hors de la Tragédie, & hors de l'Action, n'étant point faits par les Acteurs.

Ἔξω τῆς Τραγῳδίας.

Ἔξω τῦ Δράματος.

Mais dans l'Epopée où le Poëte parle, il ne dit rien qui ne ſoit partie du Poëme. De même qu'un Orateur ne ſe contente pas d'apporter ſes raiſons, & de réfuter celles de ſon adverſaire ; de plus il diſpoſe ſes Auditeurs, il leur demande audience, & à la fin, il excite les paſſions propres à ſa cauſe. Rien de tout cela n'eſt regardé comme étranger à ſon diſcours : l'Exorde, la Propoſition, & la Peroraiſon, en ſont de véritables parties, quoique moins néceſſaires que la Narration & la Confirmation. Il en eſt de même de l'Epopée. Avant que le Poëte commence le récit étendu de ſon Action, il la propoſe en général, & il invoque les Divinitez qui la lui doivent inſpirer. Cela fait trois parties, qui ont toûjours été conſidérées comme néceſſaires : ſavoir, la *Propoſition*, l'*Invocation*, & *la Narration*. Nous pouvons y en joindre une quatriéme, qui n'eſt ni moins néceſſaire ni moins en uſage ; c'eſt le *Titre* ou l'Inſcription du Poëme.

Il y en a quelques autres qui ne ſont rien à l'Intégrité de l'Epopée. On trouve une *Préface* à l'Enéïde, que l'on dit avoir été faite con-

contre les Plagiaires, qui auroient pû transcrire ce Poëme, & s'en faire honneur au préjudice de Virgile. Il y eſt déſigné par ces vers, où il parle de ſes autres ouvrages.

Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen; & egreſſus ſylvis vicina coëgi,
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis. At nunc horrentia Martis... [a]

Je doute qu'il ſoient aſſez bons pour un commencement, où l'eſprit du Lecteur n'étant point encore échauffé, demande plus de douceur & plus de juſteſſe, que dans une ſuite, où il ſe laiſſe plus aiſément ébloüir. Il me ſemble que le dernier de ces quatre vers eſt peu digne de ce grand Poëte. Tout ce que l'on avoit à dire, étoit ſuffiſamment exprimé par les trois prémiers.

Les autres parties ajoutées ſont *une Dédicace* pour flatter quelque Mécénas; & *un Epilogue* pour terminer le Poëme.

Virgile a mis ces deux parties dans le Poëme des Géorgiques. Il commence par la Propoſition, où il nomme Mécénas à qui il dédie cet ouvrage; mais il ne dit aucun mot à ſa loüange. Il fait enſuite ſon Invocation qu'il adreſſe à toutes les Divinitez qui préſident à l'Agriculture: & puis, il flatte Auguſte,

O

a At nunc horrentia Martis Arma virumque cano.
L'apparence empêche de croire que ces Vers là ſoient de Virgile. Horrentia Martis donne une idée qui ne convient pas au ſujet du Poëme. Le Poëte ne chante point les Armes de Mars, ce ſont celles d'Enée; la valeur & les autres qualitez de ce Héros, Arma virumque.

te, le joignant aux Dieux qu'il a invoquez. *b*

Après cela, il entre en matiére, & commence tout de bon à traiter de l'Agriculture. Cette partie eſt le corps du Poëme, comme la Narration dans l'Epopée. Enfin, après avoir achevé ſon traité en quatre livres; il finit par un Epilogue fait contre les Plagiaires, comme la Préface de l'Enéïde; mais d'un air ſi différent, que ces vers ſemblent avoir été produits par un autre genie. Voila ce qu'il fait en ſes Géorgiques.

Mais ni lui, ni Homére n'ont mis en leurs Epopées aucune de ces parties non néceſſaires; ainſi, je n'en dirai rien davantage. Je vai parler en particulier des quatre autres. 1. De l'inſcription ou Titre du Poëme. 2. De la Propoſition. 3. De l'Invocation, & 4. du Corps du Poëme, & de la Narration proprement dire.

CHAPITRE II.

Du Titre de l'Epopée.

NOus examinons ici les choſes ſur les fondemens que nous avons jettez en parlant

b Quid faciat lætas ſegetes; quo ſidere terram
Vertere, Mæcenas, &c.
Vos ô clariſſima mundi,
Lumina labentem cœlo quæ ducitis annum. &c.
Tuque adeo, quem mox quæ ſint habitura Deorum
Concilia incertum eſt, &c.
Vere novo gelidus canis cum montibus humor
Liquitur, &c.
Hæc ſuper arvorum cultu, pecorumque canebam. &c.

lant de la nature du Poëme Epique. Nous avons trouvé qu'il eſt une Fable ; & nous ne voyons rien dans la pratique de nos Poëtes, qui nous donne une autre idée du Tître & de l'Inſcription de leurs Poëmes, que du Tître des Fables d'Eſope. On ſe contente de leur faire porter les Noms des perſonnes qui y agiſſent. Il y a cette différence, que tous les Perſonnages ſont nommez au Tître des Fables d'Eſope; parcequ'ils ſont peu, & que tous ſont auſſi importans les uns que les autres ; mais dans l'Epopée il y en a ordinairement un qui eſt beaucoup plus conſidérable ; & les autres ſont en trop grand nombre, pour être tous nommez. L'on ne donne donc que le nom du principal Perſonnage. Ainſi, l'Odyſſée & l'Enéïde portent le nom d'Ulyſſe, & celui d'Enée ſeulement.

L'exemple d'Homére dans l'Inſcription de l'Iliade nous apprend que le Tître du Poëme peut être tiré d'ailleurs que du nom des Perſonnages. Peut-être qu'il ne l'a pas nommée Achilléïde, parce qu'Achille n'y agit pas, comme Ulyſſe & comme Enée agiſſent dans les autres Poëmes. Il a autant de compagnons de ſa dignité qu'il y a de Princes dans ſon parti. Il a un Général à qui il doit obéïr, & refuſant de le faire, il n'eſt plus rien dans toute l'Action, dont le Sujet du Poëme n'eſt qu'une partie. Ce n'eſt plus qu'un Officier hors de ſervice. Il eſt le plus vaillant ſans doute; mais le Poëte chante ſa Colére, & non ſa Vaillance. Et même la Colére que le Poëte chante eſt plus celle qui fait abſenter Achille du combat, que celle qui lui

fait tuër Hector. Enfin, la Fable consiſte bien moins en cette colére, que dans la querelle, & dans la réconciliation, où Agamemnon a autant de part qu'Achille. Auſſi, le Poëte ne fait point de difficulté de les nommer tous deux dans ſa Propoſition, lorſqu'il touche de plus près au fond de la Fable : Je chante, dit-il, la colére d'Achille, qui a tant fait de tort aux Grecs, & qui a fait périr tant de Héros; *Depuis que le Roi Agamemnon & lui ſe querellerent & ſe ſéparérent.* [c] Ces conſidérations ne doivent pas dégrader Achille, de la dignité de prémier Perſonnage qu'Homére lui a donnée ſans doute ; mais elles peuvent faire croire, que s'il eſt le prémier Héros de cette Fable, il n'eſt pas unique, comme ſont Ulyſſe & Enée dans celles qui portent leurs noms.

Stace & Lucain ont chacun deux Héros; & ils ont, comme Homére, donné à leurs Poëmes, les Noms des lieux où leurs actions ſe ſont paſſées, & non des perſonnes qui les ont faites. Mais la Thébaïde & la Pharſale ſont des Poëmes ſi defectueux, que l'on n'oſe ſe ſervir de leur autorité.

Dans les Tragédies, où l'on met pour Tître le nom d'un Perſonnage; le Poëte y ajoûte quelque choſe, lors qu'il fait pluſieurs pieces ſous le nom du même Héros. Sénéque en a ainſi uſé dans ſes Hercules. Il déſigne l'un par la Fureur qui le fait agir, & l'au-

[c] Ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε
Ἀτρείδης τε ἄναξ ἀνδρῶν καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.

l'autre par le lieu où il fut brûlé.[d] Cette même raiſon oblige auſſi à mettre plus d'un nom au Tître des Fables d'Eſope. Car il n'y a guére d'Animal, qui ne ſoit Héros en pluſieurs. Mais cette raiſon touche peu le Poëme Epique : il eſt rare qu'un Auteur faſſe deux de ces Fables ſous le nom d'une même perſonne.

Ce n'eſt point auſſi la pratique des Poëtes de déſigner l'Action dans le Tître du Poëme. Il eſt arrivé pluſieurs choſes conſidérables à Médée, à Ulyſſe, a Enée, à Troye; & l'on en peut feindre un grand nombre ſous les noms du Loup, & de l'Agneau, que ce Tître ſeul ne fera jamais deviner. Il n'importe, les Auteurs ſe contentent de ces Inſcriptions toutes ſimples : Médée, l'Odyſſée, l'Enéïde, l'Iliade, l'Agneau, & le Loup. Ils renvoïent au diſcours pour ſavoir quelle eſt l'Action que l'on raconte.

CHAPITRE III.

De la Propoſition.

LA Propoſition Epique eſt cette prémiére partie du Poëme où l'Auteur propoſe briévement & en général, ce qu'il doit dire dans le corps de ſon ouvrage. Nous avons deux choſes à y conſidérer: l'une eſt ce que le Poëte propoſe; & l'autre eſt comment il le fait.

[d] Hercules Furens. Hercules Oetus.

Digitized by Google

La Propoſition doit contenir la matiére du Poëme ſeulement ; c'eſt à dire, l'Action, & les Perſonnes qui l'éxécutent, ſoit humaines, ſoit divines. Nous trouvons tout cela dans l'Iliade, dans l'Odyſſée, & dans l'Enéïde.

L'Action qu'Homére propoſe dans l'Iliade, eſt la Vengeance d'Achille ; celle de l'Odyſſée eſt le Retour d'Ulyſſe, & celle de l'Enéïde eſt l'Empire de Troye, tranſporté en Italie par Enée.

Il ne faut pas ſe laiſſer ſurprende par l'expreſſion d'Homére en ſes premiéres paroles, où il dit, qu'il chante la colére pernicieuſe d'Achille, ni croire qu'il propoſe cette colére comme le ſujet de ſon Poëme : il ne feroit pas le récit d'une Action, mais d'une Paſſion. L'on ne doit point s'arrêter là, puiſqu'en effet, il ne s'y eſt pas arrêté. Il dit qu'il chante cette colére qui a cauſé de ſi grandes pertes aux Grecs, & tant de morts illuſtres. [a] Il propoſe donc une Action, & non une ſimple Paſſion, pour la matiére de ſon Poëme ; & cette Action eſt, comme nous avons dit ; la Vengeance d'Achille.

Ainſi, dans les deux autres Poëmes, l'on propoſe d'abord un homme : mais la Propoſition n'en demeure pas là : [b] elle ajoûte, qu'il a beaucoup ſouffert pour retourner en ſon Païs ; ou qu'il eſt venu s'établir en Italie ;

[a] Μῆνιν ἄειδε θεὰ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος Οὐλομένην. Ἣ μυρί Ἀχαιοῖς ἄλγε ἔθηκε, &c.

Voyez plus avant dans ce Chapitre les Notes où ſont raportez les commencemens de l'Iliade, de l'Odyſſée & de l'Eneïde.

[b] Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα, πολύτροπον.

Arma virumque cano.

lie; [c] l'un & l'autre propoſe donc une Action.

Si Homére a eu deſſein de propoſer les deux parties de chaque Poëme ; ſon deſſein n'a pas été de le faire fort nettement. On peut néanmoins concevoir la prémiere partie de l'Iliade, par les *douleurs des Grecs*, & la ſeconde, par *les morts illuſtres de tant de Héros.* [d] Les Grecs ſont beaucoup plus en peine que les Troïens ; & il y a bien moins de Héros tuez de leur côté, mais preſque tous ſont bleſſez.

La Propoſition de l'Odyſſée parle aſſez nettement des erreurs d'Ulyſſe ; mais elle laiſſe plûtôt conclure ſon rétabliſſement dans Ithaque, qu'elle ne le découvre. Le Poëte dit, que ſon Héros fit ce qu'il pût pour ſe conſerver, & pour reconduire en Ithaque ſes Compagnons ; mais que ces miſérables périrent par leur faute, & que le Dieu qu'ils avoient offenſé, ne ſouffrit pas qu'ils viſſent le jour heureux de leur retour. [e] Par où l'on voit qu'Ulyſſe vit ce jour, & qu'il ſe conſerva comme il le deſiroit.

Le Poëte Latin a nettement diſtingué les deux parties de ſon Enéïde. Il met d'abord ſa Propoſition générale en deux Vers ; & enſuite,

[c] Ὅς μάλα πολλὰ
Πλάγχθη.
Trojæ qui primus ab oris
Italiam, &c.

[d] Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε.
Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προαΐψεν
Ἡρώων.

[e] Αὐτὰρ ὃ τοῖσιν ἀφείλετο νόστιμον ἦμαρ.

ſuite, il en fait la diviſion, diſant prémierement qu'il a beaucoup ſouffert en ſes voyages ſur la mer: *f* & ſecondement, qu'il a auſſi beaucoup ſouffert dans la guerre.

Voici une différence plus conſidérable entre Homére & Virgile.

Il ſuffiſoit à Achille d'être vengé; & Ulyſſe prétendoit ſeulement de ne point périr. C'eſt le but & la fin de l'Odyſſée, *g* comme Ariſtote même l'a rémarqué dans le plan qu'il en a fait. Homére n'avoit donc rien de plus à propoſer. Mais Enée avoit un établiſſement à faire; & cet établiſſement avoit de grandes ſuites. *h* L'exactitude de Virgile n'a rien omis de cela. Il avertit que les travaux de ſon Héros étoient entrepris pour bâtir une Ville, & pour établir ſes Dieux & ſa Religion en Italie; & il ajoûte, que de cet établiſſement, ſont venus les Latins, la Ville d'Albe, & les Romains leurs deſcendans.

Ils ne ſera pas inutile de faire encore cette réflexion, que dans les trois Poëmes, la Propoſition marque où commence l'Action qu'ils contiennent. Ce commencement dans l'Iliade, eſt le commencement de la querelle d'Agamemnon & d'Achille. L'Action de l'Enéïde commence dans Troye, d'où Enée fut forcé de ſortir. L'Odyſſée ne commence point à la deſtruction de Troye, comme l'Enéïde;

f Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus Lavinaque venit
Littora, multum ille & terris jactatus & alto.
Multa quoque & bello paſſus.

g Αὐτὸς μὲν ἐσώθη.

h Dum conderet Urbem
Inferretque Deos Latio, Genus unde Latinum,
Albanique Patres, atque altæ mœnia Romæ.

néide ; mais après cette deſtruction. *i*

Voila ce que j'avois à dire de l'Action propoſée; voyons les Perſonnes.

Les Perſonnes divines ſont nommées dans les trois Propoſitions. Homére dit que tous ce qui arrive dans l'Iliade ſe fait par *la volonté de Jupiter; & qu'Apollon fut cauſe de la querelle d'Agamemnon & d'Achille.* *k*

Ce même Poëte dit que ce fut encore Apollon, *qui empêcha le retour des Compagnons d'Ulyſſe.* *l*

Virgile de même, fait mention *des Deſtins, de la volonté des Dieux, & de la colére de Junon.* *m*

Mais ces Poëtes s'arrétent principalement à la perſonne du Héros. Il ſemble que lui ſeul ſoit plus la matiére du Poëme, que tout le reſte. Homére nomme Achille par ſon nom, & même il lui joint auſſi Agamemnon, comme nous avons dit au chapitre précédent. Ulyſſe & Enée ne ſont point nommez, ils ſont déſignez ſeulement. Et ils le ſont d'une maniére ſi générale, que l'on ne les connoîtroit pas, ſi l'on n'étoit déja inſtruit d'ailleurs, qui ils ſont. Car la Propoſition

O ς

i Ἐξ ἧς δὴ τὰ πρῶτα διαςήτην ἐρίσαντε
Ἀτρείδης τε ἄναξ ἀνδρῶν καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.
Trojæ qui primus ab oris... profugus.
Ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε.

k Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή. Ἐριδι συνέηκε μάχεσθαι
Ληΐτης καὶ Διὸς υἱός.

l Αὐτὰρ ὃ τοῖσιν ἀφείλετο νόσιμον ἦμαρ.

m Fato profugus,
Vi ſuperum & ſævæ memorem Junonis ob iram.

me qualité : c'eſt celle de guerrier. La Propoſition de l'Iliade dit que la colére d'Achille couta la vie à beaucoup de Braves : celle de l'Odyſſée nous répréſente Ulyſſe vainqueur de Troye, qu'il venoit de détruire ; & celle de l'Enéïde commence par les armes. J'ai déja remarqué qu'Horace parle de guerres & de Généraux dans la matiére de l'Epopée. 9

Pour la maniére dont la Propoſition doit être faite ; Horace ſe contente de preſcrire la modeſtie & la ſimplicité. Il ne veut pas, que l'on promette beaucoup ; ni que l'on faſſe naître dans l'eſprit du Lecteur de grandes idées de ce qu'on va lui raconter. *Ne commencez pas*, dit-il, *comme a fait autrefois un mauvais Poëte.* Je chanterai la fortune de Priam, & cette guerre illuſtre. *Que nous donnera cet homme qui puiſſe dignement remplir des promeſſes qui lui font ouvrir la bouche ſi large ? Nous allons voir des Montagnes enfanter ; mais nous n'en verrons naître que le Rat ridicule de la Fable. C'eſt être badin que de commencer de la ſorte ; il n'y a point de jeune homme qui ne puiſſe faire ainſi. La ſimplicité d'Homére eſt bien plus judieuſe & bien plus ſolide.* Muſe, *dit il*, faites-moi connoître cet homme, qui après la ruïne de Troye, a vû les villes & les mœurs de beaucoup de peuples. *Il ne jette pas d'abord tout ſon feu, pour ne laiſſer enſuite que de la fumée. Mais il fait au contraire, que la fumée précéde la lumiére, & c'eſt de l'obſcurité & de la foibleſſe de ce commencement, qu'il tire enſuite*

9 Res geſtæ Regumque Ducumque & triſtia bella
Arſ. Poët.

te les miracles éclatans d'Antiphate, de Scylla, de Carybdis, & de Polyphême. r

Qu'y a-t-il en effet, de plus ſimple & de plus modeſte que cette Propoſition de l'Odyſſée, ſ qui ne nous promet aucune grande Action du Héros, mais uniquement les périls, & les travaux continuëls de ſes voyages, & la perte de ſes miſérables compagnons?

Nous trouverons la même ſimplicité & la même modeſtie dans la Propoſition de l'Enéïde. t Le Poëte ne dit point que ſon Enée a beaucoup fait, mais ſeulement, qu'il a beaucoup

r Nec ſic incipies ut ſcriptor Cyclicus olim.
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.
Quid ferat hic tanto dignum promiſſor hiatu?
Parturiunt montes, naſcetur ridiculus mus.
Quanto rectius hic qui nil molitur ineptè!
Dic mihi Muſa, virum captæ poſt tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.
Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut ſpecioſa dehinc miracula promat;
Antiphatem, Scyllamque & cum Cyclope Carybdim.

ſ Ανδρα μοι ἔννεπε μᾶσα πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
Πλάχθη, ἐπεὶ τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε.
Πολλῶν, δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα, καὶ νόον ἔγνω.
Πολλὰ δ' ὅγ ἐν πόντω πάθεν ἄλγεα ὃν κατὰ θυμὸν
Αρνύμενος ἥντε ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων.
Odyſ. Init.

t Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris
Italiam fato profugus lavinaque venit
Littora:
Multum ille & terris jactatus, & alto
Vi ſuperum, ſævæ memorem Junonis ob iram.
Multa quoque & bello paſſus, dum conderet Urbem
Inferretque Deos latio: genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ. *Æn. Init.*

coup ſouffert. S'il parle d'Albe & de l'Empire Romain, il ne les propoſe point comme des parties de ſa Matiére ; mais comme des ſuites que d'autres Héros ont achévées longtems après. Ainſi, Homére dans l'Odyſſée a parlé de la ruïne de Troye ; mais comme d'une Action déja faite, & que ſes Lecteurs ne doivent point eſpérer de voir racontée dans la ſuite du Poëme.

La Propoſition de l'Iliade a quelque choſe de plus fier dans la mort de tant de Braves *: mais c'eſt tellement la matiére de ce Poëme, qu'il ſemble, que l'on n'ait pû l'omettre entierément : & de plus, l'art pouvoit impoſer quelque obligation au Poëte de mettre quelque conformité, entre le caractére de la Propoſition, & celui de tout le Poëme, qui n'eſt qu'un long tiſſu d'emportemens & de violences. Mais enfin, le Poëte s'eſt aquitté de ces obligations d'une maniére aſſez modeſte, & aſſez ſimple pour ne point choquer la régle d'Horace. Car il ne dit pas que ces morts ſoient l'effet de la vaillance & du courage de ſon Héros : il dit ſeulement qu'il chante la colére d'Achille, & qui a fait aux Grecs des maux infinis, & qui a été cauſe de la mort de pluſieurs Héros, qui ont été donnez en proye aux oiſeaux

* Μῆνιν ἄειδε θεὰ πηληϊάδεω Ἀχιλῆος
Οὐλομένην, ἣ μυρί' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε,
Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν
Ἡρώων, αὐτοὺς δὲ ἑλώρια τεῦχε κύνεσσιν,
Οἰωνοῖσί τε πᾶσι (Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή)
Ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε
Ἀτρεΐδης τε ἄναξ ἀνδρῶν καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.

ſeaux & aux chiens. Certainement s'il y a là quelque grandeur, elle eſt bien moins dans la gloire & dans l'éclat, que dans trouble, & dans une fumée qui à peine la laiſſe voir.

Outre cette eſpéce d'enflure, que produiſent les choſes propoſées avec trop d'éclat; ou qui naît de la dignité des perſonnages, que d'abord on loüe mal à propos, & dont on donne de grande idées : il y en a encore une autre attachée à la perſonne du Poëte. Il ne doit pas parler de lui-même avec moins de modeſtie, que de ſon Héros, ou de ſon Sujet. Virgile dit ſimplement qu'*il chante* l'Action d'Enée. Homére prie ſa Muſe de la lui *dire*, ou de la *chanter* ; cela ſuffit. Claudien n'a pas imité ces exemples. Il dit que *ſon chant ſera plein d'audace : que la fureur Poëtique, & toute la Divinité d'Apollon lui ont tellement rempli l'eſprit, & les ſens, qu'elles ne lui ont rien laiſſé d'humain : que le reſte des hommes ne ſont que profanes, dont il ne peut plus ſouffrir le commerce*: * & pluſieurs autres choſes ſemblables.

Ces emportemens bien ménagez, ont bonne grace dans une Ode, dans une Sylve, ou dans quelque piéce ſemblable, aſſez courte pour conſerver juſqu'au bout ces violences, & que l'on ſupoſe avoir été pouſſée d'un haleine.

Mais un Poëme auſſi long qu'une Epopée, ne reçoit point ces Propoſitions fougueuſes d'un Poëte dont l'eſprit eſt juſte. Telle eſt la doctrine d'Horace, qui veut que la Propoſition du Poëme Epique ſoit ſimple & modeſte ; & néanmoins ils ne feint point dans une de

* Audaci promere cantu
Mens congeſta jubet. Greſſus removete profani :
Jam furor humanos noſtro de pectore ſenſus
Expulit, & totum ſpirant præcordia Phœbum, &c.

de ſes Odes, [y] de faire ce que fait Claudien dans la Propoſition que nous venons d'alléguer. Ce Poëme de Claudien, ſi mal commencé, juſtifie la régle qu'Horace a tirée de la pratique d'Homére. On y voit que ceux qui ſont ſi hardis dans ce qu'ils propoſent, le font avec plus de légéreté & de vanité, que de connoiſſance de leurs forces & de leur Art; & qu'ils ſont ſouvent les moins capables de ſe ſoûtenir. Claudien n'a pû pouſſer juſques au milieu de ſon prémier livre, les terreurs qu'il avoit propoſées comme la matiére de ſon Poëme: & [z] ces ténebres infernales qui devoient obſcurcir la lumiere du Soleil, n'ont pû ternir l'éclat des lambris d'Ivoire, [a] & des colomnes d'ambre du beau Palais de Proſerpine.

Mais n'achevons pas ce chapitre, ſans donner quelques exemples du contraire de ce qu'Homére & Virgile ont pratiqué. On peut conter juſqu'à ſix de ces ſortes de fautes. La prémiere ſera de Propoſer quelque choſe hors de ſon ſujet: La ſeconde, de donner une trop haute idée de ſa matiére: La troiſiéme, de faire trop éclater le Héros dans la Propoſition: La quatriéme, d'y parler avantageuſement de ſoi-même: La cinquiéme, d'omettre la préſence de la Divinité: Et la

[y] Odi profanum vulgus & arceo. Favete linguis; Carmina non prius Audita Muſarum Sacerdos Virginibus puerisque canto. *Hor. l. 3. Od. 1.*

[z] Si dicto parere negas, patefacta ciebo
Tartara, Saturni veteres laxabo catenas:
Obducam tenebris lucem. Compage ſolutâ
Luciduſumbroſo miſcebitur axis averno.
De rap. Proſ. Lib. 1.

[a] Atria cingit ebur, trabibus ſolidatur ahenis
Culmen, & in celſas ſurgunt electra columnas. *Ibid.*

Digitized by Google

la ſixiéme, de ne rien dire qui faſſe connoître le caractére du Héros.

Il n'y a preſque point là de faute, que l'on ne trouve dans la Propoſition de l'Achilléïde. Stace prie *ſa Muſe de lui faire le récit du magnanime fils d'Eaque, dont la naiſſance a fait peur au Maître du tonnerre, & à qui l'on a refuſé l'entrée du Ciel, d'où il tiroit ſon origine.* [a] Si Horace n'a pû ſouffrir qu'un Poëte propoſât *la fortune de Priam, & la noble guerre de Troie*, quoiqu'en effet, cette guerre fût noble & illuſtre; qu'auroit-il dit de celui qui chante *un Héros rédoutable à Jupiter*?

Ce même Poëte donne auſſi de ſoi-même une idée trop avantageuſe, quand demandant à Phœbus de nouvelles inſpirations; il lui dit, que dans ſon prémier Poëme, *il a dignement épuiſé celles qu'il avoit reçûes*, [b] & il ſe vante d'être ſi excellent Poëte, que *Thébes le regarde comme un autre Amphion ſon Fondateur.* [c]

Il parle des Dieux en cette Propoſition; mais c'eſt moins pour imiter Virgile ou Homére, que par hazard; puiſque s'il avoit crû que l'Art demandât cette réfléxion, il n'auroit pas manqué de la faire dans la Propoſition de la Thébaïde.

Enfin, il a fort mal marqué le caractére de ſon Héros, [d] lorſqu'il lui donne la qualité

[a] Magnanimum Æacidem formidatamque Tonanti
Progeniem, & patrio vetitam ſuccedere cœlo,
Diva refer.

[b] Tu modo, ſi veteres digno deplevimus hauſtu,
Da fontes mihi Phœbe novos....

[c] Meque inter priſca parentum
Nomina, cumque ſuo memorant Amphione Thebæ.

[d] Scriptor honoratum ſi forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, &c. *Hor. Poët.*

té de *Magnanime*. Achille assurément étoit trop impatient, trop colére & trop vindicatif. Homére ne l'a point fait tel, & Stace a dû lui conserver le Caractére que ce prémier Poëte lui a donné. C'est une régle d'Horace. Mais sans chercher ailleurs que dans Stace même, des preuves de la faute qu'il a faite en ce point; il dément dans la Proposition, ce Caractére de Magnanime qu'il avoit donné d'abord à Achille; car incontinent après, entre les Actions qu'il doit écrire de ce Héros, il en nomme une bien contraire à la magnanimité; c'est le mauvais traitement qu'il fit au corps d'Hector, [a] quand après l'avoir tué, il l'attacha à son char par les pieds, pour le traîner tant de fois autour des murs de Troïe, & du tombeau de Patrocle.

CHAPITRE IV.

De l'Invocation.

HOmére mêle l'Invocation avec la Proposition en ses deux Poëmes. [b] Il ne dit pas qu'il racontera l'Action d'Achille, ou celle d'Ulysse; il prie sa Muse de faire ces récits. Virgile a fait séparément ces deux parties: il propose prémiérement ce qu'il veut chanter, [c] & en suite, il prie la Muse de le lui apprendre. [d] Il met en cette seconde partie, le

[a] In Hectore tracto.

[b] Μῆνιν ἄειδε, θεά.
Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα.

[c] Arma virumque cano.

[d] Musa, mihi causas memora. Insignem pietate virum.

Digitized by Google

le caractére du Héros qui appartient plus proprement à la premiére. Cela fait voir qu'il importe peu qu'elles ſoient ſéparées l'une de l'autre, où mêlées enſemble.

Mais de quelques maniére que ce ſoit, le Poëte ne peut omettre l'Invocation. Il dit des choſes qu'il ne ſauroit pas, ſi quelque Divinité ne les lui avoit inſpirées : il doit à ſes Lecteurs cet exemple d'une Piété, & d'une vénération qui eſt le fondement de toute la Morale, & des inſtructions qu'il prétend leur donner dans ſa Fable ; & puiſqu'enfin, les Divinitez doivent être de la partie, il n'eſt pas raiſonnnable, qu'il oſe les faire agir, ſans en avoir pris congé d'elles mêmes. De ſorte que l'intérêt de la Divinité, celui des Auditeurs, & celui du Poëte, rendent l'Invocation une partie indiſpenſablement néceſſaire.

Auſſi, l'Auteur s'adreſſe ſouvent aux Dieux dans la ſuite de ſon ouvrage : ſoit pour commencer une matiére nouvelle, comme fait Virgile, lors qu'en ſon ſeptiéme livre, il entre dans la ſeconde partie de ſon deſſein : ſoit pour raconter quelque action miraculeuſe, & trop au-deſſus de la vrai-ſemblable ordinaire ; comme dans la Métamorphoſe des Navires d'Enée en Nymphes : ſoit pour révéler des ſecrets que Dieu ſemble avoir voulu cacher à la curioſité des hommes, comme eſt ce qui ſe paſſe dans les Enfers, où Enée eſt conduit par la Sibylle ; ſoit enfin, en d'autres occaſions. [e]

Mais

[e] Nunc age, qui Reges Erato, quæ tempora, rerum,
Quis Latio antiquo fuerit ſtatus, &c.
Quis Deus, ô Muſæ, tam ſæva incendia Teucris
Avertit ; tantos ratibus quis depulit ignes.

Di-

Mais la principale invocation eſt celle du commencement. Nous devons y connoître deux choſes. La prémiere, eſt ce que le Poëte demande; & la ſeconde, eſt la Divinité à qui il s'adreſſe.

Ce que nous cherchons dans la prémiere queſtion, eſt de ſavoir ſi le Poëte doit demander, que toute toute ſa matiére lui ſoit inſpirée, ou ſeulement une partie. La pratique differente de nos Auteurs nous oblige à faire cette reflection.

Homére a ſi bien joint la Propoſition, avec l'Invocation dans l'Iliade, qu'il invoque ſa Muſe pour tout ce qu'il propoſe ſans réſerve.

Il avoit commencé de même dans l'Odyſſée; mais après le dénombrement qu'il a fait de pluſieurs choſes qu'il demande à ſa Muſe, il ſe retranche enfin; & la prie ſeulement de de lui en dire une partie. *f*

Virgile s'eſt rangé à ce dernier parti. Ce qu'il a de particulier eſt, qu'il ne demande pas en général une partie de ſon ſujet; mais il détermine préciſément quelle partie il prie ſa Muſe de lui inſpirer. *g* C'eſt la plus ſecrette & la plus difficile à connoître. Après avoir aſſez exactement propoſé toute ſa matiére, il s'adreſſe à ſa Muſe, & il la prie de lui en apprendre les cauſes.

Dicite. Priſca fides facti, ſed fama perennis. *Æn.* 9.
Di quibus Imperium eſt animarum, umbræque ſilentes,
Et Chaos & Phlegeton, loca nocte ſilentia late:
Sit mihi fas audita loqui; ſit numine veſtro
Pandere res altâ terra & caligine merſas. *Æneid.* 6.

f Τῶν ἀμοθεν γε, θεὰ θύγατερ Διὸς εἰπὲ καὶ ἡμῖν.

g Muſa, mihi cauſas memora.

Il y a une raiſon aſſez naturelle de cette conduite : car puiſque le Poëte ſuppoſe que ſon Action eſt véritable, & qu'il écrit comme s'il vouloit la faire paſſer pour telle : il doit ſuppoſer qu'une avanture ſi illuſtre & ſi importante, n'a pû être enſevelie dans l'oubli. Ainſi, l'Hiſtoire, ou la renommée lui en auront apris une partie. Il donne cette idée à ſes Lecteurs, lors qu'il ne demande pas tout aux Muſes.

Peut être auſſi que nos Poëtes ont fait cela pour partager le travail, & pour avoir l'honneur de chanter avec ces Divinitez. N'eſt-ce pas ce que fait Virgile dans ſa huitiéme Eclogue? Il chante la moitié de ſa matiére: & il prie les Muſes de pourſuivre & de chanter l'autre partie, parce qu'il ne peut pas tout faire. *h*

Quoiqu'il en ſoit, on voit par cette pratique, ce qu'il eſt permis de faire. Voila ce que le Poëte demande : Voyons à qui il s'adreſſe.

L'invocation eſt renduë propre au Poëme étant adreſſée ou à la Divinité qui preſide au ſujet que l'on traite, ou à celle qui préſide à la Poëſie en général.

Ovide en ſes Métamorphoſes fait la prémiere ſorte d'Invocation. Il ne nomme aucun Dieu : il s'adreſſe à tous ceux qui ont contribüé aux miraculeuſes Transformations qu'il entreprend de décrire. *i*

Le Poëte Lucrece fait de même dans ſon Poë-

h Hæc Damon; vos quæ reſponderit Alpheſibæus, Dicite Pierides: non omnia poſſumus omnes.

i In nova fert animus mutatas dicere formas Corpora. Di cœptis (nam, vos mutaſtis & illas) Aſpirate meis.

Poëme *de la nature des choſes*. Il invoque Vénus, parce qu'elle préſide aux productions de la Nature. *k*

C'eſt encore ainſi que Virgile en a uſé en ſes Géorgiques. Il nomme en particulier tous les Dieux qui ſe mêlent de l'Agriculture : & comme s'il craignoit d'en avoir omis quelqu'un, il les invoque tous en général.

Mais lui & Homére nous ont donné un autre exemple dans leur Epopées. Ils ont ſeulement invoqué les Muſes ; & ainſi, ils ont diſtingué les Divinitez qui préſident à la Poëſie, d'avec celles qui préſident aux Actions des Poëmes, & qui en ſont les Perſonnages. *Excellente Remarque.*

Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que ces Divinitez invoquées, ſoient conſidérées par les Poëtes mêmes, comme des Perſonnes Divines, dont ils attendent un véritable ſecours. Sous ce nom de Muſe, ils ſouhaitent le Génie de la Poëſie, & toutes les conditions, & les circonſtances néceſſaires pour exécuter leur entrepriſe. Ce ſont des allégories & des maniéres de s'exprimer poëtiquement, comme quand on fait des Dieux du Sommeil, du Calme, de la Renommée, des choſes Naturelles ou Morales. Auſſi, les Muſes ſont-elles de tous les âges, de tous les Païs, & de toutes les Religions. Il y a des Muſes Chrétiennes, comme de Payennes ; il y en a de Latines, de Grecques, & de Françoiſes. Il y en a de Nouvelles, qui commencent tous les jours de paroître en faveur de ceux qui dédaignant

k Quæ quoniam, rerum naturam ſola gubernas,
Te ſociam ſtudeo ſcribundis verſibus eſſe,
Quos ego de rerum natura pangere conor.
Dique Deæque omnes ſtudium quibus arva tueri. &c.

les Antiquitez trop rebatuës, oſent inventer des choſes toutes nouvelles.

Lorſque Virgile écrivoit ſes Eclogues, il invoquoit les Muſes Siciliennes, *l* parce qu'il imitoit Théocrite, & ce Poëte Sicilien ayant réüſſi, le Latin deſiroit un génie auſſi heureux que celui de cet Inſulaire.

Les Muſes du Philoſophe Lucréce étoient nouvelles, & n'avoient inſpiré perſonne ayant lui. L'on n'étoient point encore entré dans les jardins où ce Poëte Epicurien a cüeilli tant de fleurs immortelles, & les eaux de ſes fontaines Poëtiques ne ſont point celles, où les Poëtes précédens s'étoient deſaltérez: il eſt le prémier qui en ait goûté les douceurs. *m*

Mais la doctrine de cet Auteur, ne laiſſe aucun lieu de douter de quelle Nature ſont les Divinitez qu'il invoque. Au commencement de ſon Poëme, après s'être adreſſé à Vénus, comme à la Déeſſe qui ſeule fait tout dans la nature des choſes, dont il va traiter: il enſeigne d'abord, *qu'il n'y a point de Dieux qui ſe mêlent des choſes humaines.* *n* Voila le prémier fondement de tout ſon ouvrage: & la Religion, ſelon lui, eſt une erreur qui nous abuſe. *o* Quelles ſeront donc ces Muſes, & cette

l Sicelides Muſæ, paulo majora canamus. *Vir. Ecl.* 4. Extremum hunc Arethuſa, mihi concede laborem. *Vir. Ecl.* 19.

m Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita ſolo: juvat integros accedere fontes,
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores;
Inſignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Muſæ. *Lucr. l.* 3.

n Omnis enim per ſe Divûm natura neceſſe eſt,
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur.
Semota ab noſtris rebus ſejunctaque longè, &c.

o Tantum Relligio potuit ſuadere malorum!

cette Vénus à qui il s'eſt adreſſé ? A-t-il invoqué des Divinitez, pour lui inſpirer qu'il eſt impoſſible que des Divinitez l'inſpirent ? Et les a-t-il priées de lui aprendre, que c'eſt un erreur de les prier, & un abus d'en attendre quelque choſe ? Les autres Poëtes ne ſont pas déraiſonnables; *p* & Horace, qui avoit été quelque tems dans ces penſées, avoit raiſon de donner le nom de Folie, à cette ſageſſe Epiurcienne. *q*

Nous conclûrons ce chapitre en ramaſſant en peu de mots, tout ce que nous y avons vû de l'invocation ; & nous dirons, que l'Invocation peut être mêlée avec la Propoſition, & qu'elle en peut être ſéparée : qu'elle eſt toû-

p Le R. P. le Boſſu montre par ce qu'il dit ici d'Horace, qu'il étoit dans le ſentiment de tous les Commentateurs de ce Poëte, qui ont cru que cette Ode étoit une abjuration de la Secte d'Epicure ; mais l'exact & judicieux Mr. Dacier dans ſes belles remarques ſur les Oeuvres d'Horace, fait clairement voir que cette Ode n'eſt qu'une raillerie contre les Stoiciens, bien loin d'être un aveu contraire aux Epicuriens. Voilà préliminairément comment il le prouve après avoir remarqué *avec Mr. le Févre, que cette Ode eſt entiérement puerile, ſi le ſentiment des Commentateurs eſt juſte Je dis premiérement, ajoûte ce fin Critique, que s'il étoit vrai qu'Horace abjurât ici la Secte d'Epicure, il ne pouvoit l'avoir fait que dans les dix derniéres années de ſa vie, puiſqu'à la 47. il étoit encore Epicurien.... Cela ſuffit déja tout au moins pour faire douter qu'Horace eut pû faire une méchante Ode, & une Ode qui ſentit le jeune homme après la 47. année de ſon âge ; & dans le tems qu'il compoſoit les meilleures piéces qui nous reſtent de lui. D'ailleurs ſi Horace eut changé de Secte, il n'eſt pas poſſible que de tous les Ouvrages qu'il a compoſez depuis, il ni en eut quelqu'un qui portât au moins quelque petite marque de ce changement. Enfin, ſi Horace avoit voulu donner des raiſons d'un changement de cette nature, il n'eſt pas croyable qu'il n'en n'eut trouvé de meilleure que celles qu'il rend ici.*

q Parcus Deorum cultor & infrequens
Inſanientis dum ſapientiæ
Conſultus erro, nunc retrorſum
Vela dare, atque iterare curſus
Cogor relictos. *Hor. l. 1. Od. 34.*

jours une partie néceſſaire du Poëme Epique; & qu'elle eſt une priere adreſſée au Génie allégorique de la Poëſie, ſous le nom de Muſe, ou de quelque autre, dont le Poëte demande d'être inſpiré, ſoit dans tout ce qu'il a entrepris de raconter, ſoit ſeulement en quelque partie.

CHAPITRE V.

Du Corps du Poëme, ou de la Narration proprement dite.

TOutes les parties de l'Epopée dont nous venons de parler, n'en ſont que les préludes. Nous entrons maintenant dans le Corps du Poëme, & dans ce qui proprement porte le nom de Narration. Cette Narration eſt en effet, le récit que fait le Poëte de ſon Action entiére, Epiſodiée avec toutes ſes circonſtances, & tous ſes ornemens. C'eſt dans cette partie, où l'on doit voir l'Action commencée, continuée, & achevée: c'eſt elle qui enſeigne les cauſes de tout ce qu'on lit: on y propoſe, & on y réſout les nœuds & les difficultez: les perſonnes Divines & humaines y doivent faire connoître leurs intérêts, leurs mœurs, & leurs qualitez, par leurs actions & par leurs diſcours: & tout cela doit être décrit avec la beauté, la majeſté & la force du vers, du ſtile, des penſées, des comparaiſons, & des autres ornemens convenables au ſujet en général, & à chaque choſe en particulier. Nous

Nous avons déja parlé de quelques unes de ces choſes ; nous en parlerons encore dans les autres parties de ce Traité. Nous verrons en celle-ci, prémiérement, les qualitez de la Narration ; ſecondement, l'Ordre que nos Poëtes y ont gardé : & en troiſiéme lieu, ſa Durée ; c'eſt à dire, combien ils ont donné de tems aux avantures, qu'ils ont racontées eux-mêmes en chacun de leurs Poëmes. Car nous avons déja dit combien ils ont donné aux Actions entiéres.

Nous commencerons donc par les qualitez de la Narration. Elle doit être agréable, vrai ſemblable, touchante, admirable, & active. Nous avons fait voir la néceſſité de ces propriétez, lorſque nous avons parlé de la Fable, & de la nature du Poëme Epique, d'où nous les avons tirées. Ainſi, ſans nous arrêter davantage à ces preuves, nous nous contenterons ici de dire en quoi conſiſtent ces qualitez dans le Poëme ; & ce que nous penſons qu'Homére & Virgile ont fait pour les y mettre.

Horace parle de l'Utile & de l'Agréable, [a] de telle ſorte qu'il ſemble les traiter de pair. Nous croïons que ſi ç'a été ſon deſſein, il a plus eu d'égard à la Poëſie en général, qu'à la nature de l'Epopée en particulier. Dans cette derniére conſidération, nous diſons que l'Utile eſt une propriété eſſencielle à la Narration Epique, & que l'Agréable n'en eſt qu'une qualité. Car n'eſt il pas véritable, que

[a] Aut prodeſſe volunt, aut delectare Poëtæ,
Aut ſimul & jucunda, & idonea dicere vitæ....
Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci
Lectorem delectando pariterque monendo. *Poët.*

la Fable, qui eſt l'ame de l'Epopée, n'a été inventée que pour inſtruire ? & que l'Utile n'y eſt pas mis pour plaire ; mais au-contraire, que l'Agréable y eſt employé pour mieux faire recevoir les inſtructions que la Fable contient ?

Ainſi, l'Utile n'appartient à aucune partie du Poëme en particulier, mais à la nature de l'Epopée, & de la Fable en général. Je me contente donc de ce que j'en ai dit au prémier livre, où je croi qu'il a été plus à propos d'en parler, que de le joindre ici avec l'Agréable. Outre qu'étant eſſenciel, comme j'ai dit, il ſe trouvera en beaucoup d'endroits, puiſque tous le ſuppoſent.

CHAPITRE VI.

Comment la Narration eſt Agréable.

L'Agréable dans la Narration Epique eſt une qualité néceſſaire, qui attache à la lecture du Poëme, avec une eſpéce de plaiſir, que l'on prend même aux paſſions les plus terribles, les plus fâcheuſes, & les plus affligeantes. Cet effet peut naître ou du Poëme ſeul ; ou du rapport que le Poëte met entre ſes Auditeurs, & ſes Perſonnages, & de l'intérêt qu'il donne à ceux-là dans l'Action qu'il raconte. Stace s'eſt privé de cet avantage, quand laiſſant les Romains pour qui il écrivoit, il eſt allé chercher ſes deux Sujets en un païs, & en des Etats, dont les mœurs

mœurs & les coûtumes n'avoient aucun rapport à celles de ſes Lecteurs ; & où ils n'avoient aucun intérêt. Homére a bien mieux choiſi & diſpoſé ſes Actions. Et ſi Virgile n'a eu plus d'induſtrie qu'Homére, au moins a-t-il été infiniment plus heureux que lui. Nous en avons parlé au prémier livre.

Les agrémens que le Poëme fournit de ſoi-même indépendemment des Auditeurs, ſont de trois maniéres. Les uns tirez de la beauté des vers, de l'élocution, & des penſées : d'autres dépendent des Perſonnes que l'on introduit dans le Poëme, de leurs Mœurs, de leurs Paſſions, & de leurs intérêts bien ménagez : & les troiſiémes ſont dans les choſes que l'on décrit, & dans la maniére de les propoſer.

Nous parlerons des premiers dans notre dernier livre, qui ſera des Penſées & des Expreſſions. Nous donnerons un chapitre de celui-ci aux Paſſions; & tout le livre ſuivant aux Mœurs. Voyons ici ce qui reſte.

Il n'eſt pas néceſſaire que toutes les Perſonnes que l'on introduit dans un Poëme, y ayent des intérêts ſéparez & particuliers : non ſeulement leur grand nombre en diſpenſe ; mais de plus, leur multitude nuit beaucoup, & détruit le plaiſir dont nous parlons. Elle embarraſſe l'eſprit de l'Auditeur ; elle charge ſa mémoire : & elle le rend moins ſuſceptible des mouvemens dont on veut qu'il ſoit touché. Plus on a de choſes differentes à connoître & à retenir, & plus auſſi il faut être tranquile & attentif, pour ne rien perdre de néceſſaire ; & quand quelque choſe nous eſt

eſt échappée, nous ne prenons point de plaiſir ſolide à ouïr ce que nous n'entendons plus.

Mais auſſi, il faut prendre garde à ne point décrire d'Action ou d'Avanture un peu longue, ſans perſonnages intéreſſez. Le récit que fait Achéménides, de ce qui eſt arrivé à Ulyſſe dans l'antre de Polypheme, n'a que quarante vers. Ce miſérable Grec y avoit grand intérêt; mais comme c'eſt un Perſonnage trop peu conſidérable dans ce Poëme, Virgile n'attend pas qu'Enée ſoit éloigné du du bord des Cyclopes, pour oüir en repos cette avanture; il n'y auroit eu aucun intérêt: mais tout cela eſt dit dans le port, & ſur le rivage, où les Troïens étoient en danger de ſouffrir le même traitement que les Compagnons d'Ulyſſe. Ainſi, Achéménides parle autant pour eux que pour lui-même; & il conclud, qu'ils ne doivent pas ſeulement ſe donner le loiſir de retirer leurs ancres, mais qu'ils doivent rompre les cables qui les retiennent. [a] Enée de ſon côté, témoigne qu'il lui a de l'obligation. [b] Sans ces engagemens ces avantures ſont languiſſantes, & font languir auſſi ceux qui les écoutent.

Æneid. l. 3.

Mais les Lecteurs ſont curieux de connoître ce que dira, ou ce que fera quelqu'un dans une rencontre où il ſera intéreſſé. Cela eſt plus manifeſte au Théatre, d'où le défaut d'intérêt a enfin banni les récits du Chœur, &

[a] Sed fugite, ô miſeri, fugite atque ab littore funem. Rumpite. *Liv. 3. Æneid.*

[b] Supplice ſi merito.

& ces Perſonnages qui n'étoient que pour venir annoncer ce qui ſe paſſoit derriére les rideaux. Après qu'Oedipe a reconnu ſes Parens, & ſes crimes, les Spectateurs ſont fort peu en peine de ce qu'en penſent le vieillard de Corinthe, & le Thébain Phorbas ; & ils ne prennent pas grand plaiſir à les écouter. Mais ils ne peuvent ſans attache & ſans attention, oüir Oedipe & Jocaſte.

Il en faut dire autant des Mœurs & des Paſſions, qui ſont la ſeconde eſpéce d'agrémens. Il n'y a rien de froid & de dégoûtant, comme de ne voir que des Perſonnages qui n'ont aucun caractére. Les bons Peintres en donnent à leurs figures. Ils les repréſentent paſſionnées ou attentives à quelque choſe. Les plus agiſſantes, & celles où l'on voit plus de caractére, arrêtent les yeux avec plus de plaiſir, & font le plus honneur à leurs Auteurs. La Poëſie eſt comme la Peinture. c

La troiſiéme eſpéce comprend les agrémens que les choſes fourniſſent. Il y a des choſes agréables d'elles-mêmes, comme celles qui ſont importantes & merveilleuſes, les Guerres & les autres grandes avantures ; pourvû qu'elles ne ſoient ni entaſſées ſans choix & ſans diſcernement, ni pouſſées à outrance, mais judicieuſes & bien ménagées.

Il y en a qui ſont ennuïeuſes & froides : Il faut beaucoup d'adreſſe à les manier pour les faire réüſſir. Le meilleur en ces rencontres, eſt de ſuivre le précepte d'Horace ; d'examiner ces incidens & ſes forces, & de ſi bien les étudier

c Ut pictura Poëſis erit.

étudier & ſe connoître, que l'on n'entreprenne rien que de proportionné à ſon génie, & à ſa puiſſance. [d] Si un Auteur ſe défie de ſoi-même en quelque point, qu'il le laiſſe-là.

Les matiéres dogmatiques ſont ordinairement ſéches & ennuïeuſes. Telle eſt la doctrine de Platon, & des Pythagoriciens que Virgile a touchée en ſon ſixiéme livre, avec tant de ſuccez. Il falloit que ce grand Poëte nous donnât des exemples de toutes ſortes de perfections. On peut dire de cet endroit, ce qu'Ariſtote dit quelque part d'Homére : qu'un Poëte commun traittant cette matiére, n'auroit pas été ſupportable. Voici l'artifice que j'y reconnois.

Premiérement, il rend cette doctrine néceſſaire, pour concevoir les merveilles qui la ſuivent. Il fait plus; car il en fait une partie vrai-ſemblable, de ſa Fable, & de ſon ſujet; puiſqu'elle eſt le fondement de ſa Religion, des Loix & de la Morale qu'Enée va établir en Italie en qualité de Pontife & de Légiſlateur.

[d] Sumite materiam veſtri, qui ſcribitis æquam
Viribus, & verſate diu, quid ferre recuſent,
Quid valeant humeri. Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.
Et quæ
Deſperet tractata nitescere poſſe relinquet. *Hor. Poët.*

[d] *La nature fertile en eſprits excellens,*
Sait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en Vers une amoureuſe flamme;
L'autre d'un trait plaiſant aiguiſer l'Epigramme;
Malherbe d'un Héros peut vanter les Exploits,
Racan chanter Philis, les Bergers & les Bois.
Mais ſouvent un eſprit qui ſe flatte & qui s'aime
Méconnoit ſon génie, & s'ignore ſoi-même. . . .
. . . . . .
Avant donc que d'écrire aprenez à penſer. Boil. Art Poët.

teur. En troiſiéme lieu, avant que de la propoſer à ſes Lecteurs, il la leur fait deſirer, auſſi-bien qu'à Enée ; car ils ſont ſans doute portez de la même curioſité que le Poëte donne ſi naturellement à ce Héros. Ils voyent avec le même étonnement que lui, des Perſonnages qui doivent naître, long-tems après: & ce que ce Héros demande à Anchiſe, ils le demandent à Virgile. *Eſt-il poſſible qu'il y ait ici des ames diſpoſées à retourner ſur la terre, & à ſe revétir encore une fois de la peſanteur d'un corps*? Et ils écoutent avec plaiſir, la promeſſe que le Poëte leur fait par la bouche d'Anchiſe, de contenter leur curioſité ſur ce point.[e] L'Auteur ne dogmatiſe pas lui-même : mais il fait que cela ſe dit entre deux Perſonnes de la premiére conſidération dans ſon Poëme, & qui toutes deux y avoient grand intérêt. Enfin, il eſt fort peu de tems ſur cette matiére: il ne lui donne pas trente vers.

La maniére la plus commune & la plus propre à la Poëſie, c'eſt de donner ces points de doctrine déguiſez ſous les allégories de quelque Action. Homére le fait ſouvent en des queſtions Phyſiques. Le ſiécle de Virgile, l'obligeoit à y être plus réſervé ; ainſi, il a plus d'exemples de doctrine dans la morale. Nous en avons déja parlé dans le prémier livre : nous en traiterons encore dans le livre des Machines & des Divinitez : & même en celui-ci, lors que nous dirons comment la Narration Epique doit être agiſſante.

Les

[e] O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum eſt
Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora?
Dicam equidem, nec te ſuſpenſum, nate, tenebo. *Æn. l. 6.*

Les Assemblées où l'on tient conseil, sont encore de ces sortes de choses qui font languir la Narration, & qui la rendent desagréable. La tranquilité, la modération & les raisonnemens y doivent naturellement regner ; & tout cela est opposé aux mouvemens & à l'Action que l'on doit trouver par tout dans le Poëme Epique.

Nos Poëtes ont soigneusement évité ces discussions sages & sérieuses, où chacun parle en son rang, & de sens rassis. Ils introduisent ordinairement quelques Personnes étourdies ou passionnées, comme sont Achille, & Agamemnon dans le premier livre de l'Iliade, & presque tous les autres Grecs & Troïens de cette Fable : Comme sont aussi dans l'Enéïde, Vénus & Junon au dixiéme, & Drancés & Turnus au livre suivant. Le Conseil du neuviéme n'est pas moins passionné; mais les mouvemens y sont d'un autre genre. Il n'y a ni querelles, ni emportemens. Tous les Personnages y sont généreux & raisonnables : & toutefois, de plus de soixante vers que le Poëte y a employez, à peine y en a-t-il cinq de tranquiles. Nisus, & le jeune Euriale qui y sont introduits, rendent le reste si passionné, que cet endroit n'est pas un des moins tendres & des moins touchans de ce que l'Enéïde a de beau en ce genre.

Si ces Assemblées sont sans passions, on y doit peu parler, & personne ne s'opposant à ce que l'on propose ; ces incidens sont moins des délibérations, que de simples propositions de ce que l'on va faire. Il faut aussi leur choisir dans le Poëme, des endroits propres,

pres, & qui n'interrompent point la ſuite de l'Action. Telles ſont les deux Aſſemblées des Dieux dans le prémier & dans le cinquiéme de l'Odyſſée. La premiére eſt au commencement du Poëme, où elle n'interrompt rien; & la ſeconde dure peu, & n'eſt que comme une ſimple tranſition du récit de ce qui ſe paſſe dans Ithaque en l'abſence d'Ulyſſe, au récit de ce qui regarde la perſonne de ce Héros.

On ennuïe encore le Lecteur, quand on lui raconte ce qu'il ſait déja. On ne trouvoit pas cela ſi mauvais au tems d'Homére. Virgile y eſt plus exact. Vénus au premier livre ne laiſſe point faire à Enée le récit de ſes malheurs, elle l'interrompt pour le conſoler. Et dans le troiſiéme, quand la bien-ſeance engageoit ce même Héros à raconter ſon hiſtoire à Andromaque; Hélénus ſurvient fort à propos, qui l'en empêche.

CHAPITRE VII.

De la Vrai-ſemblance.

LA Vérité & la Vrai-ſemblance peuvent ſe rencontrer enſemble, puiſqu'une choſe qui eſt véritable peut paroître telle. Cela eſt ordinaire. Mais quelquefois la vérité eſt ſans vrai-ſemblance, comme dans quelques actions miraculeuſes, prodigieuſes, & extraordinaires. Quelquefois auſſi, la Vrai-ſemblance eſt ſans vérité, comme dans les fictions ordi-

naires des Poëtes. En un mot, une Action peut être ou ſeulement Véritable, ou ſeulement Vrai-ſemblable, ou même ſans Vérité & ſans Vrai-ſemblance, ou enfin, elle aura toutes ces deux conditions. Ces quatre eſpéces d'Actions ou de choſes, ont été comme partagées entre quatre Diſciplines. L'Hiſtoire a pris la premiére, ne s'arrêtant qu'à ce qui eſt vrai indépendemment de la vrai ſemblance, qui peut y être, ou n'y être pas. Telle eſt l'Action de la Pucelle d'Orleans. [a] Les Fables Epiques & Dramatiques ſont oppoſées à l'Hiſtoire, en ce qu'elles préférent le vrai-ſemblable faux [b], au véritable qui ne ſeroit pas dans la vrai ſemblance. [c] Une Action comme celle de Samſon ſeroit moins propre pour le

a Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable,
Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai-ſemblable,
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas.
Boil. Art Poët. Ch. 3.

b Mr. Chapelain qui a fait un Poëme ſur ce ſujet le commence ainſi.

Je chante la Pucelle, & la ſainte vaillance,
Qui dans le point fatal où periſſoit la France;
Ranimant de ſon Roi la mourante vertu,
Releva ſon état ſous l'Anglois abatu.
Le Ciel ſe courrouça, l'Enfer émût ſa rage;
Mais par ſon zéle ardent, & ſon mâle courage,
Triomphante martyre au Bucher, comme aux fers,
Elle fléchit le Ciel, & domta les Enfers.

c Dalila maîtreſſe de Samſon l'ayant trahi, les Philiſtins lui crevérent les yeux, & le jettérent en priſon. Un jour de Fête ils le tirérent de là, & pour s'en divertir l'amenérent dans une maiſon, où les principaux d'entre eux ſe regaloient, & qui étoit toute pleine de monde; Samſon dont la force étonnante commençoit à revenir, parce que ces cheveux en qui elle conſiſtoit revenoient, prit d'une main & d'autre deux colomnes qui ſoutenoient cette maiſon, & ſe vangea de ſes ennemis en renverſant les Colomnes, & s'immolant ainſi ſoi-même ſous toute la maiſon qui s'abima. Jug. Ch. 16.

le ſujet d'une Epopée, que la mort [d] de Didon qui ſe tuë lors qu'Enée la quitte. Eſope a également négligé la vérité, & la vrai-ſemblance dans les diſcours qu'il attribuë aux Bêtes. Enfin, la Philoſophie morale doit non-ſeulement s'attacher à la vérité des choſes qu'elle enſeigne, mais il faut encore que cette vérité paroiſſe, & qu'elle perſuade ceux à qui l'on veut qu'elle ſoit utile.

[d] Regina è ſpeculis ut primum albeſcere lucem
Vidit, & æquatis claſſem procedere velis;
Littoraque; & vacuos ſenſit ſine remige portus:
Terque quaterque manu pectus percuſſa decorum,
Flaventeſque abſciſſa comas: Proh Jupiter! ibit
Hic, ait: & noſtris illuſerit advena Regnis? . . .
. . . . . .
. . . . . .
Ferte citi flammas, date vela, impellite remos.
Quid loquor? aut ubi ſum? quæ mentem inſania mutat
Infelix Dido nunc te fata impia tangunt. . .
. . . . . .
Interiora domus irrumpit limina, & altos
Conſcendit furibunda rogos, enſemque recludit
Dardanium; non hos quæſitum munus in uſus.
Hic, poſtquam iliacas veſtes, notumque cubile
Conſpexit, paulum lacrymis & mente morata,
Incubuitque toro, dixitque noviſſima verba:
Dulces exuviæ, dum fata Deuſque ſinebant,
Accipite hanc animam, meque his exolvite curis.
Vixi, & quem dederat curſum fortuna peregi:
Et nunc magna mei ſub terras ibit imago:
Urbem præclaram ſtatui, mea mœnia vidi.
Ulta virum, pœnas inimico à fratre recepi.
Felix, heu nimium felix! ſi litora tantum
Nunquam Dardaniæ tegiſſent noſtra carinæ;
Dixit, & os impreſſa toro; moriemur inultæ?
Sed moriamur, ait; ſic, ſic juvat ire ſub umbras.
Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, & noſtræ ſecum ferat omina mortis.
Dixerat: atque illam media inter talia ferro
Collapſam aſpiciunt comites, enſemque cruore
Spumantem, ſparſaſque manus, &c. *Virg. Æn. l. 4.*

Digitized by Google

Mais à ce que nous avons dit de l'Epopée, nous pouvons ajoûter que dans le fond de ſa nature, elle uſe de la vérité & de la vrai-ſemblance comme la Morale ; & que dans ſes expreſſions & ſes maniéres, elle prend une liberté qui a beaucoup de rapport à celle d'Eſope. Il eſt vrai-ſemblable qu'Enée allant en Italie ſouffrit une effroyable tempête qui le jetta en Afrique, où il ſe ſauva. C'eſt une vérité Morale, que Dieu éprouve & ſemble quelquefois abandonner les gens de bien, & qu'il les retire enfin, des dangers où il avoit permis qu'ils fuſſent engagez ; cela eſt non-ſeulement vrai, mais auſſi vrai-ſemblable. Mais les diſcours de Junon & d'Eole, & celui de Neptune aux Vents Borée & Zéphyre, ont auſſi peu de vérité & de vrai-ſemblance, que l'entretien du Rat de Ville, & du Rat de Village.

Tout cela eſt général. Pour deſcendre dans le particulier, & pour parler plus exactement & plus méthodiquement de la Vrai-ſemblance des Narrations Epiques ; nous la rapporterons à quelques chefs, & nous la verrons ſelon la Théologie, ſelon la Morale, ſelon la Nature, ſelon la Raiſon, ſelon l'Expérience, & ſelon l'Opinion.

On peut dire qu'il n'y a rien ſelon la Théologie qui ne ſoit vrai-ſemblable : parce qu'il n'y a rien d'impoſſible à Dieu. C'eſt un moyen dont les Poëtes ſe ſervent ſouvent pour faire r'entrer dans la vrai-ſemblance, tout ce qu'il leur plaît de feindre contre l'ordre commun de la nature. Cette matiére eſt ample, & demande un Traité particulier. Nous le lui donnerons dans le livre des Machines.

Nous

Digitized by Google

Nous avons déja dit que la Morale veut & la Vérité & la Vrai-ſemblance, & même celle là eſt plus néceſſaire que celle-ci. Un Poëte fut autrefois condamné & mis à l'amande pour y avoir manqué ſur le Théatre ; ayant mis dans la bouche d'un perſonnage qu'il avoit fait honnête homme que *quand ſa langue juroit, ſon eſprit ne juroit pas.* En effet, il n'eſt ni véritable ni vrai-ſemblable qu'un honnête homme ſoit capable de tromper par un faux ſerment, & de prendre Dieu à témoin des promeſſes qu'il ne veut pas tenir.

Le Philoſophe Sénéque accuſe Virgile d'une faute contre la vérite & la vrai-ſemblance naturelle, pour avoir dit que les Vents étoient renfermez dans des grottes : parce que le Vent n'étant qu'un air, ou des vapeurs agitées, c'eſt détruire ſa nature que de le tenir enfermé en repos. Voſſius répond, que le Poëte a bien décrit la naiſſance naturelle des Vents, qui ſont produits dans les montagnes par les vapeurs & par les exhalaiſons qui y ſont renfermées ; & que c'eſt de ces cauſes des vents qu'il a parlé par une figure fort ordinaire, dont uſent les Poëtes & les Orateurs, prenant la cauſe pour l'effet. C'eſt comme ſi nous diſions que les Vents ſont renfermez dans les Eolipiles pleins d'eau ; d'autant que quand ces machines ſont échauffées, l'eau en ſort étant changée en vent. Ce ſeroit encore une faute contre la vrai-ſemblance naturelle d'avoir dit qu'Enée trouva des Cerfs en Afrique, s'il eſt vrai qu'ils ne puiſſent y vivre. Mais ces

fautes ſont excuſables, parce que, comme dit Ariſtote, elles ne ſont point contre l'art du Poëte; mais elles naiſſent de ce qu'il ignore quelque choſe que l'on apprend dans les autres arts. Il faut néanmoins prendre garde qu'elles ne ſoient pas trop groſſiéres & trop viſibles. Il y a des vrai-ſemblances en ce genre dont Eſope même ne ſeroit pas diſpenſé. On ne lui pardonneroit pas s'il avoit repréſenté les Lions craintifs, les Lievres hardis, & les Renards ſtupides.

La Vrai-ſemblance ſelon la raiſon eſt ordinairement choquée par ceux qui ne cherchent qu'à faire paroître les choſes grandes. Ils paſſent les bornes que le bon ſens preſcrit. Ils croiroient ramper s'ils ne s'élevoient juſqu'aux nuës: *e* & ils ne voyent pas que quittant la terre, ils quittent ce qu'il y a de ſolide, pour n'embraſſer que du vent. Stace ne tombe que trop ſouvent en cette faute. *f* Qui croira, par exemple, qu'un homme *g* ſeul ſurpris en des embûches par cinquante Braves qui l'attendent, en tüe quarante-neuf, & fait grace au dernier? Qui croira *h* que

e Et dum vitat humum, nubes & inania captat.
Hor. Poët.

f Thebaid. lib. 2. ſur la fin.

g Tydée.

h . . . . Alacres odio, nullaque cupidine laudis
Accenſi incurrunt: ſcrutatur & intima vultus
Unca manus, penitùſque oculis cedentibus inſtat.
Forſan & accinctos lateri (ſic ira ferebat)
Nudaſſent enſes, meliuſque hoſtilibus Armis
Lugendus fratri, juvenis Thebane jaceres,
Ni Rex inſolitum clamorem, & pectore ab alto
Stri-

que ce même Héros Romanesque se gourme à coups de poing contre un jeune *i* Prince, pour avoir place sous un porche ! Ils avoient pourtant l'épée au côté pendant qu'ils s'arrachoient les cheveux, & qu'ils se déchiroient le visage avec les ongles. Le Poëte même fait cette réfléxion; & dit que leur colére étoit si grande qu'ils auroient peut-être mis l'épée à la main, si le Roi Adraste ne fût survenu. Voila une étrange amplification de la colére de deux Rois. Le troisiéme la trouve si juste, qu'il reconnoît à ce noble exploit la grandeur de leur extraction. Cela est il vrai-semblable ? & la raison n'en est elle pas étrangement choquée ?

Quelquefois, on reprend les Poëtes d'écrire des choses que l'experience contredit. Scaliger accuse Homére d'avoir dit que *Jupiter tonnoit & négeoit en même tems : c'est ce que nous n'avons jamais vû*, *k* dit le Critique. Mais cela n'est plus contre l'expérience; nous l'avons vû depuis quelques années, quand au mois de Janvier le tonnerre fit de si grands ravages, qu'il brusla la fléche de l'Eglise de Châlons,

Stridentes gemitus noctis miratus in umbris
Movisset gressus. . . . . .

Ensuite le Roi leur parle ainsi.

. . . . . Externi juvenes. . . . .
. . . . . .
Unde orti ? quò fertis iter ? quæ jurgia ? nam vos
Haud humiles tanta ira docet, generisque superbi
Magna per effusum clarescunt signa cruorem.
Stat. Thebaid. lib. 1.

i Polynice.

k Etiam decimo Iliados Jovem fulgurare facit ubi ningit. Nunquam hoc videmus. *Scaliger Poët. liv.* 5.

qu'il en fit autant en l'Abbaye de Chally proche Senlis & en d'autres lieux. Les effroyables coups de tonnerre, & la chute du foudre se firent à Senlis, pendant une nége fort grosse & fort épaisse. Homére pouvoit donc aussi avoir vû la même chose.

Mais la principale espéce de Vrai-semblance, & celle que nous avons nommée la derniére, c'est la vrai-semblance, qui est selon l'opinion commune; elle est ici de grande importance. Une chose est vrai-semblable lorsqu'elle semble véritable. Mais quelquefois elle semble vraye aux Savans, & fausse au peuple; ou au contraire. Quand donc le peuple & les Savans sont ainsi partagez, on demande quel parti le Poëte doit prendre. Il s'agira, par exemple, de l'avanture de Pénélope, de l'Histoire de Médée, d'Héléne, ou de semblables. Ce que Virgile & Homére en ont écrit, sera vrai-semblable au peuple. Mais les Savans auront lû le contraire dans l'Histoire. Quelques Auteurs auront écrit que Didon étoit chaste, & Médée innocente; que Pénélope fut bannie & répudiée par Ulysse, pour avoir abusé de son absence & qu'Héléne n'a jamais vû Troye.

Ce point est facile à décider par les régles que je me suis préscrites. Homére, Vigile, & les autres n'ont pas fait de difficulté de négliger l'Histoire, pour rendre leurs Fables plus justes. Horace n'envoye point les Poëtes à la vérité de l'Histoire, mais ou aux Fables déja inventées, comme celle de l'Iliade *l*, ou aux opinions communes, & à la Renommée.

l Rectius Illiacum carmen deducis in actus.

Digitized by Google

mée. [m] Ariſtote ne dit rien de contraire, il ſemble plûtôt confirmer cette doctrine, quand il enſeigne, qu'un Poëte n'écrit pas comme un Hiſtorien, quel a été Albiade, ce qu'il a dit, ou ce qu'il a fait en telle rencontre; mais ce que vrai-ſemblablement il a dû dire ou faire. Il approuve la Fable d'Oedipe ſur le Théâtre; & néanmoins, il dit que ce qui ſert de fondement à toute cette Action, eſt ſans raiſon; & que le Roi Oedipe n'a pû attendre, après pluſieurs années, à faire des enquêtes de l'aſſaſſinat commis en la perſonne de Laïus ſon prédéceſſeur. Il excuſe ſeulement la négligence attribuée à Oedipe, ſur ce que cette faute, contre la raiſon, a été miſe hors de la Tragédie. Mais cette excuſe n'étant que pour juſtifier la conduite du Poëte, elle ſuppoſe nettement que cette Action a été inventée contre la vérité de l'Hiſtoire: & de plus, elle montre que cela eſt permis ſelon Ariſtote, qui prétend prouver que cette fauſſeté, n'empêche pas que le Sujet ne ſoit légitime & régulier.

Il aprouve encore l'Iphigénie dans la Tauride; & même, il prend la peine d'en faire le plan comme il a fait celui de d'Odyſſée. Toutefois, il n'y a aucune apparence que ce Philoſophe ni les habiles gens de ces ſiécles-là fuſſent perſuadez d'une choſe, dont la fauſſeté ruïne cette Action. Aſſeurément, ils n'ont point cru qu'Iphigénie étant ſur le point d'être ſacrifiée à Diane en Aulide, cette Déeſſe l'eut enlevée, & eut mis une Biche en ſa

 place.

m **Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge.** *Hor. Poët.*

place. Ariſtote a donc cru qu'un Poëte, lorſque ſa Fable le demandoit, étoit moins obligé a conſerver les véritez de l'Hiſtoire, & à s'accommoder à la connoiſſance des Savans, qu'à ce qui pourroit paſſer pour vraiſemblable aux yeux du Peuple.

Après tout, ne peut on pas dire, que non ſeulement chacun trouve ſon conte & ſa ſatis-faction dans cette conduite; mais que les Savans y voïent des véritez plus ſolides, que celles que le peuple y peut chercher; & plus certaines que celles de l'Hiſtoire que le Poëte aura négligée? Plus ils ſont habiles, & moins ils cherchent ces véritez hiſtoriques dans un Poëme qui n'eſt pas fait pour cela, mais pour des choſes plus myſtérieuſes. Les véritez qu'ils y cherchent, ſont des véritez Morales & allégoriques. L'Enéïde n'a point été écrite pour nous apprendre l'hiſtoire de Didon; » mais pour faire connoître ſous ce nom, l'eſprit & la conduite de la République qu'elle a fondée, & la ſource & la ſuite de ſes différens avec Rome. On y voit cela avec plaiſir; & ces véritez ſont plus agréables, plus conſtantes, & plus connuës, que celles que le Poëte a pû retrancher d'une Hiſtoire qui étoit

» Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere Coloni
Carthago, Italiam contra Tiberinaque longè
Oſtia, dives opum, ſtudiiſque aſperrima Belli;
Quam Juno fertur, terris magis omnibus unam
Poſthabitâ Coluiſſe ſamo, hic illius Arma
Hic currus fuit, hoc Regnum Dea Gentibus eſſe,
Si qua fata ſinant, jam tum tendit fovetque.
Progeniem ſed enim Trojano à ſanguine duci
Audierat, Tyrias olim quæ verteret Arces.
Hinc Populum latè Regem, belloque ſuperbum
Venturum excidio Lybiæ. *Virg. Æn. lib.* 1.

étoit ſi peu connuë en ſon tems, & ſur laquelle les Savans d'aujourd'hui, après tant de recherches, ſont encore en conteſtation.

Outre ces eſpéces de Vrai-ſemblance, il y en a encore une particuliere, que l'on pouroit nommer une Vrai-ſemblance de rencontre. Elle conſiſte, non à employer pluſieurs incidens vrai-ſemblables chacun en particulier; mais à faire qu'ils ſe rencontrent enſemble vrai-ſemblablement. Un homme, par exemple, peut vrai-ſemblablement mourir d'Apopléxie; mais que cela ſe rencontre juſtement dans le tems que le Poëte en a beſoin pour faire ſon dénouëment, c'eſt ce qui n'eſt pas recevable.

Les fautes contre cette vrai-ſemblance, s'étendent aſſez loin: car elles enveloppent la multitude des choſes merveilleuſes, dont chacune en particulier ſeroit réguliére; mais qui vrai ſemblablement ne peuvent être ramaſſées en ſi grand nombre, & en ſi peu d'eſpace. C'eſt encore manquer à cette vrai-ſemblance, que de faire paroître tout-à coup, quelque incident qui ne ſera pas préparé, & qui aura beſoin de l'être. Le déſir de ſurprendre les Auditeurs par la vûë de quelque beauté qu'on ne leur aura pas fait attendre, jette les Poëtes peu judicieux en ces défauts; mais l'effet en eſt mauvais. Lors que l'on s'applique à chercher dans ce que l'on a déja vû, les cauſes de ces évenemens, cette application ôte tout le plaiſir. On ſe rebutte ſi l'on trouve ces cauſes difficilement, ou ſe rebutte ſi l'on ne les trouve point du tout. Et quand enſuite, le Poëte les découvre; la paſſion eſt affoiblie

ou

ou détruite par ces inſtructions mal placées.

Les Comiques uſent avec plus de liberté de ces ſurpriſes, & peuvent en tirer quelque avantage. La gravité de l'Epopée eſt malpropre à ces petits amuſemens. Tout y doit être conduit d'une maniére naturelle, de telle ſorte que les incidens y ſoient préparez, ou qu'ils n'ayent pas beſoin de préparation.

Virgile y eſt exact. o Junon prépare la tempête qu'elle excite au livre prémier; p Vénus au même livre, prépare les amours du quatriéme. q La mort de Didon, qui arrive à la fin de ce quatriéme, eſt préparée dès le prémier jour de ſon mariage: r Hélénus au troiſiéme, diſpoſe toute la matiére du ſixiéme. ſ Dans celui-ci, la Sibylle prédit toutes les guerre ſuivantes; les violences de Turnus, les maux

o Æoliam venit (Juno) hic vaſto Rex Æolus antro
Luctantes ventos, tempeſtateſque ſonoras
Imperio præmit . . . . . .
Ad quem tunc Juno ſuplex his vocibus uſa eſt
Æole . . . . . .
Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans, victoſque penates:
Incute vim ventis, ſubmerſaſque obrue puppes.
Æneid. Lib. 1.

p At Cytherea novas Artes, nova Pectore verſat
Conſilia, ut faciem mutatus & ora Cupido
Pro dulci Aſcanio veniat, doniſque furentem
Incendat Reginam, atque oſſibus implicet ignem. *Æn.* 1.

q Ille dies primus lethi, primuſque malorum
Cauſa fuit. . . . . *Lib.* 4.

r Atque hæc deinde canit divino ex ore ſacerdos
Nate Dea (nam te majoribus ire per altum
Auſpiciis manifeſta fides) ſic fata Deûm Rex
Sortitur. . . . . *Lib.* 3. v. 373.

ſ Bella horrida bella,
Et Tybrim multo ſpumantem ſanguine cerno, &c.
Æneid. Lib. 6.

maux qui arrivent à l'occaſion de la Princeſſe Lavinie, & même le voyage d'Enée chez Evandre. Nous ſerions trop long-tems à tout rapporter.

CHAPITRE VIII.

De l'Admirable.

L'Admiration eſt oppoſée à la Vrai-ſemblance. Celle-ci veut tout réduire dans l'ordre le plus ſimple & le plus naturel ; & nous n'admirons au-contraire, que ce qui nous paroît extraordinaire, & hors de l'uſage commun. C'eſt ce qui trompe ceux qui pour faire admirer leurs Héros, les élévent juſqu'à l'impoſſible. Cette conduite a un effet tout oppoſé ; parce qu'une choſe pour être admirée, doit être dans une vrai-ſemblance qui la faſſe concevoir, & qui la faſſe croire. Nous n'admirons point ce que nous penſons actuellement n'avoir jamais été ; & les emportemens hors de toute meſure nous donnent cette penſée.

Je ne ſai néanmoins, ſi je ne donne point ici un peu trop à la raiſon, & à la vrai-ſemblance, contre le ſentiment d'Ariſtote, qui les fait beaucoup plus céder au merveilleux. Propoſons ce qu'il en dit, on s'en accommodera comme on voudra. *Il faut*, dit-il, *mettre l'admirable dans la Tragédie, mais moins encore que dans l'Epopée. Celle-ci va juſques au déraiſonnable ; parce que quand on voit pas agir les*

les perſonnes comme on les verroit ſur le Théatre; ce qui paſſe les bornes de la raiſon eſt extrémement propre pour produire le merveilleux. Ce que dit Homere d'Hector, pourſuivi par Achille, auroit été ridicule ſur la Scéne, où l'on auroit vû tant de perſonnes en un combat, qui regardent Hector fuyant, ſans le pourſuivre; & un ſeul qui fait ſigne aux autres. Mais on ne voit point cela dans l'Epopée. [a] Ariſtote dit encore que ces additions qu'on fait à la raiſon & à la vérité, pour donner de l'admiration, ſont agréables; & que l'on voit combien cela eſt naturel, par l'uſage ordinaire de la plûpart des gens, qui pour plaire en racontant quelque incident, y ajoûtent toûjours quelque choſe de leur façon: mais [b] qu'Homére ſur tout a enſeigné à faire de bonne grace ces eſpeces de menſonges.

Ces menſonges d'Homére ſont entre autres, ceux qu'Horace loüe dans l'Odyſſée, &

[a] Δεῖ μὲν ὃν ἐν ταῖς Τραγῳδιαις ποιεῖν τὸ Θαυμαστόν. Μᾶλλον δ' ἐνδέχεται ἐν τῇ Ἐποποιίᾳ τὸ ἀνάλογον. Διὸ συμβάινει μάλιστα τὸ Θαυμαστόν, διὰ τὸ μὴ ὁρᾶν εἰς τὸν πράττοντα. Ἔπειτα τὰ περὶ τὴν Ἕκτορ@ δίωξιν ἐπὶ σκηνῆς ὄντα γελοῖα ἂν φανείη οἱ μὲν ἑστῶτες καὶ οὐ διώκοντες, ὁ δὲ ἀνανεύων. ἐν δὲ τοῖς Ἔπεσι λανθάνει. *Poët. c.* 24.

[b] Τὸ δὲ Θαυμαστὸν Ἡδύ. Σημεῖον δὲ. Πάντες γὰρ προσίθέντες ἐπαγγέλλουσιν ὡς χαριζόμενοι. Δεδίδαχε δὲ μάλιστα Ὅμηρ@ καὶ τοὺς ἄλλους ψευδῆ λέγειν ὡς δεῖ. *Poët. c.* 24.

& qu'il trouve également beaux & merveilleux, [b] joignant ainſi enſemble ces deux conditions d'Agréable & d'Admirable que nous venons de voir dans Ariſtote.

Mais quoi que ce Philoſophe ait pû dire, aſſeurément il n'a pas eu deſſein de donner une pleine licence de pouſſer les choſes plus loin que la vrai-ſemblance, [c] & que la raiſon. Et même ſans lui faire tort, & ſans rien rabattre de l'autorité qu'il doit avoir, on peut douter ſi l'exemple d'Homére qu'il propoſe, auroit été aſſez juſte pour Virgile; parce que la coûtume de parler par Fables & par allégories, même en proſe & devant le peuple, n'étoit point reçûë à Rome, au tems du Poëte Latin. Ainſi, outre le ſens allégorique, il étoit encore obligé d'en mettre quelque autre que l'on pût entendre ſimplement.

Enfin, ce que je conclurois de la doctrine d'Ariſtote, eſt qu'il preſcrit aux Poëtes Epiques & aux Dramatiques, le Merveilleux & le Vrai-ſemblable. Mais de telle ſorte, que les Dramatiques ayent plus d'égard au Vrai-ſemblable qu'au Merveilleux; & que l'Epique, au contraire, donne le deſſus à l'admirable. La raiſon de cette différence eſt que l'on voit ce qui ſe fait dans la Tragédie; & que l'on n'entend que par des récits les avantures de l'Epopée. C'eſt dans cette penſée qu'Ho-

[b] Speciosa miracula,
Antiphatem, Scyllamque, & cum Cyclope Charybdim. *Hor. Poët.*

[c] Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primone medium, medione discrepet imum.
Hor. Poet.

qu'Horace ordonne dans les Tragédies mêmes, de retirer hors de la vûë des Spectateurs, les incidens trop merveilleux; comme la métamorphoſe de Progné en Oiſeau, ou celle de Cadmus en Serpent. *d* On doit faire de ſimples récits de ces choſes. C'eſt auſſi pour cela, que l'Epopée a l'avantage des Machines, qui ſont autant de miracles, & qui excedent la Vrai-ſemblance naturelle. Elles ne ſont pas de même permiſes ſur le Théatre.

Diſons encore que ſi pour plaire davantage par un incident merveilleux, on fait quelque excez contre la raiſon & contre la vérité; il faut y diſpoſer l'eſprit des Auditeurs, par une ſuite qui les emporte tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils ne ſoient pas en état de s'appercevoir qu'on les trompe; ou bien qu'ils ſachent gré au Poëte de les avoir ſi agréablement ſurpris. C'eſt ainſi que M. Corneille en a uſé dans le Cid. Il a bien vû qu'ils ne pouvoit faire paroître Rodrigue dans la Maiſon du Comte qu'il venoit de tuër, ſans choquer la raiſon & la Vrai-ſemblance; mais il a bien vû auſſi que la curioſité des Spectateurs, & leur attention à l'entretien de ce jeune Héros avec Chiméne ne leur permettroit pas de voir cette faute: & que même quand ils en ſeroient avertis, ils auroient été fâchez qu'une régularité plus ſévére leur eut fait perdre une ſi grande ſatisfaction.

Je

d Multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens.
Aut in avem Progne, Cadmus mutetur in anguem.
Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.
Hor. Poët.

Je croi que les meilleures régles pour connoître juſques où il eſt permis de pouſſer le merveilleux ; & pour ſavoir ce qui ſera bien reçû, ce qui choquera, & ce qui ſera ridicule ; c'eſt premiérement le bon ſens, & puis la lecture des bons Auteurs, *f* & même les exemples de ceux qui ont mal réüſſi, avec la comparaiſon des uns & des autres. *g* Mais dans ce diſcernement, il faut auſſi ne pas ignorer les génies, les coûtumes, & les mœurs des ſiécles. Car ce qui eſt beau dans Homére, pourroit avoir été mal reçû dans les ouvrages d'un Poëte du tems d'Auguſte.

Ce n'eſt pas aſſez pour faire admirer un incident, d'y mettre quelque choſe d'admirable ; l'on doit de plus, n'y rien mettre qui en arrête l'effet, & qui détruiſe l'admiration, comme ſeroient les Paſſions contraires. L'Admiration n'a rien en cela qui ne lui ſoit commun avec les autres Paſſions. Il faut donc la joindre avec elles pour traiter ce point.

f Vos exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna. *Hor. Poët.*

g Ætatis cujuſque notandi
Sunt tibi mores. . . . .
Intererit multum Divuſne loquantur an Heros :
Colchus an Aſſirius. *Art Poët.*
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis. *Ibid.*
Et Boileau Art Poët.
Conſervez à chacun ſon propre Caractére,
Des Siécles, des Pais, étudiez les Mœurs,
Les Climats ſont ſouvent les diverſes humeurs.

CHAPITRE IX.

Des Paſſions.

LA Narration Epique doit être admirable, mais cette beauté ne lui ſuffit pas. Il faut qu'elle ſoit touchante & paſſionnée, qu'elle emporte l'eſprit du Lecteur, qu'elle le rempliſſe d'inquiétude, qu'elle lui donne de la joïe, qu'elle le jette dans la terreur, & qu'elle lui faſſe reſſentir la violence de tous ces mouvemens, pour des ſujets qu'il ſait lui-même être feints & inventez à plaiſir. Horace qui l'ordonne ainſi [a] aux Poëtes, ne peut toutefois s'empêcher de les admirer, quand ils s'en acquitent bien, & d'égaler leur adreſſe à la puiſſance des Magiciens. [b]

Les Paſſions ſont donc néceſſaires aux grands Poëmes: mais toutes ne ſont pas également néceſſaires ou convenables à tous. La Comédie a la joïe & les ſurpriſes agréables pour ſa part. La Tragédie au contraire, a la terreur & la compaſſion. Le Poëme Epique tient comme un milieu qui embraſſe toutes ces Paſſions, comme on le voit dans la triſteſſe du quatriéme livre de l'Enéïde, & dans les jeux & les divertiſſemens du cinquiéme. La Paſſion propre à cette eſpéce de Poëme eſt l'admiration. Elle eſt moins contraire aux Paſſions

[a] Non ſatis eſt pulchra eſſe Poëmata, dulcia ſunto;
Et quocumque volent animum auditoris agunto. *Poët.*

[b] Ille per extenſum funem mihi poſſe videtur
Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falſis terroribus implet
Ut Magus. *Epiſt. à Aug.*

Paſſions des deux autres eſpéces. Nous admirons avec joïe les choſes qui nous ſurprennent agréablement; & nous admirons avec terreur & avec douleur celles qui nous épouvantent, & qui nous attriſtent.

Outre l'admiration qui diſtingue en général le Poëme Epique d'avec les Dramatiques: chaque Epopée a encore quelque paſſion propre, qui la diſtingue en particulier d'avec les autres Epopées, & qui met une différence ſinguliere & individuelle entre ces Poëmes d'une même eſpéce. Ces Paſſions ſingulieres ſuivent le caractére du Héros. La Colére & la Terreur regnent dans l'Iliade, parce qu'Achille eſt colére, & qu'*il eſt le plus terrible de tous les hommes.* [c] L'Enéïde eſt toute dans les Paſſions tendres & douces, parce que c'eſt le caractére d'Enée. La prudence d'Ulyſſe, ſa ſageſſe, & ſa conſtance, ne lui permettant point ces excez, le Poëte n'en fait regner aucun dans l'Odyſſée. Il ſe retranche dans l'admiration, qu'il pouſſe plus loin que dans l'Iliade: & c'eſt pour cela qu'il fait beaucoup plus entrer les Machines de l'Odyſſée dans le corps de l'Action, qu'on ne les voit dans les actions des deux autres Poëmes. Cette doctrine ſera mieux placée au livre ſuivant, où nous traiterons des Mœurs & du Caractére.

Nous avons encore deux choſes à dire ici des Paſſions. L'une eſt le moyen de les faire recevoir aux Auditeurs; l'autre eſt le moyen de les leur faire ſentir. Le prémier

[c] Ἦ σὺ Πηλείδη, πάντων ἐκπαγλότατ' ἀνδρῶν. *Iliad.* I.

eſt de les y diſpoſer : & le ſecond eſt de ne point mêler enſemble pluſieurs paſſions incompatibles.

La néceſſité de diſpoſer les Auditeurs eſt fondée ſur la néceſſité naturelle & générale de prendre les choſes où elles ſont, quand on veut les tranſporter ailleurs. Il eſt aiſé d'appliquer cette maxime à notre ſujet. Un homme eſt dans le repos & dans la tranquilité, & vous voulez par un diſcours fait exprès, le mettre en colére. Vous devez commencer vôtre diſcours d'une maniére tranquile ; ainſi, vous vous joignez à lui : & puis marchant tous deux enſemble, pour ainſi dire, il ne manquera pas de vous ſuivre dans les paſſions où vous le conduirez peu-à-peu. Mais ſi d'abord vous faites éclater vôtre colére, vous vous rendrez auſſi ridicule, & vous aurez auſſi peu d'effet que l'Ajax des Métamorphoſes, en qui l'ingenieux Ovide nous a donné un bel exemple de ce défaut. Il le fait commencer ſon plaidoïer par la colére, & par les figures violentes, devant ſes juges qui étoient dans une fort grande tranquilité. *Les Chefs s'aſſirent, & les Soldats étant debout autour d'eux, Ajax ſe leva ; & comme il étoit fougueux & impatient, jettant d'abord un regard farouche ſur le rivage, & étendant ſes mains vers la flotte qui y étoit : O Jupiter ! s'écria-t-il ; on traite cette cauſe à la vûë de ces Vaiſſeaux, & l'on me compare Ulyſſe ! &c.* [d]

Les

[d] Conſedere Duces, & vulgi ſtante coronâ,
Surgit ad hos clypei dominus ſeptemplicis Ajax.
Utque erat impatiens iræ, Sigeïa torvo
Littora proſpexit, claſſemque in littore vultu.

Pro-

Les diſpoſitions néceſſaires naiſſent de quelque diſcours qui précéde ces mouvemens, ou bien de quelque action qui commence déja à les exciter avant que l'on parle. Les Orateurs même ſe ſervent quelquefois de ce dernier moyen. Car quoiqu'ordinairement ils n'excitent les paſſions qu'à la fin de leurs diſcours, néanmoins, lors qu'ils trouvent leur auditoire déja ému, ils ſeroient ridicules, ſi par une tranquilité hors de ſaiſon, ils commençoient par leur faire quiter ce qu'ils veulent leur faire prendre. Ainſi, la derniére fois que Catilina entra dans le Sénat, les Péres furent tellement émus de ſa préſence, que ceux qui étoient proche de la place qu'il prit, ſe retirérent ailleurs, & le laiſſérent ſeul. Alors le Conſul n'eut pas été raiſonnable, s'il eut commencé ſon diſcours avec la tranquilité ordinaire aux exordes. Il eut fait perdre aux Sénateurs, l'indignation qu'il vouloit qu'ils euſſent contre Catilina; & il eut ôté de l'eſprit de ce parricide, la crainte & la terreur qu'il vouloit lui donner, & qu'il reſſentoit déja par cette condamnation tacite du Sénat. Omettant donc cette premiére partie du diſcours, qui en cette occaſion lui auroit fait tort, il prend ſes Auditeurs dans l'état où il les trouve, & il continuë & augmente leurs paſſions. e

Ce qui eſt rare aux Orateurs, eſt ordinaire

Protendenſque manus: agimus, proh Jupiter! inquit
Ante rates cauſam, & mecum confertur Ulyſſes, &c.
Métamorph. liv. 13.

e Quouſque tandem abutere, Catilina, patientiâ noſtra? &c.

aux Poëtes : ils ſont pleins de ces exemples, où l'on voit la paſſion préparée, ou entretenuë par les actions. Didon commence un diſcours comme l'Ajax d'Ovide. *O Jupiter! quoi! cet étranger s'en ira donc ainſi? f &c.* mais ces mouvemens étoient très-bien diſ-
„ poſez. Didon eſt en des appréhenſions mor-
„ telles, qu'Enée ne la quitte. Elle paſſe la
„ nuit avec toute l'inquiétude, & les agita-
„ tions d'eſprit que ces craintes lui peuvent
„ donner: *g Au point du jour elle jette les yeux ſur le port, elle le voit vuide, & toute la Flotte des Troyens en mer. Alors ſe frappant le ſein & s'arrachant les cheveux, O Jupiter! s'écria telle, cet étranger s'en ira donc ainſi, & il ſortira impunément de mon Royaume, après m'avoir ſi indignement trompée! &c. h* Cela ne ſurprend point: les Auditeurs y ſont ſi bien diſpoſez, qu'ils ſeroient même ſurpris ſi le commencement de ce diſcours étoit moins emporté.

La conduite de Sénéque eſt toute oppoſée. S'il a quelque récit à faire qui doive imprimer une grande Paſſion; il ôte à ſes Perſonnages & à ſes Auditeurs toutes les diſpoſitions qu'ils peuvent y avoir. S'ils ſont dans la triſteſſe, dans la crainte, dans l'attente d'une

f Proh Jupiter! ibit
Hic, ait. &c.

g Illa dolos, dirumque nefas in pectore verſat
Certa mori, &c.

h Regina è ſpeculis ut primum albeſcere lucem
Vidit, & æquatis claſſem procedere velis,
Littoraque, & vacuos ſenſit ſine remige portus;
Terque quaterque manu pectus percuſſa decorum
Flaventeſque abſciſſa comas: proh Jupiter! ibit
Hic, ait, & noſtris illuſerit advena regnis! &c.

d'une choſe horrible ; il commencera par quelque belle & élégante deſcription de lieu, qui ne ſervira qu'à faire paroître l'abondance & l'eſprit pointilleux & fleuri d'un Poëte ſans jugement. Dans ſes Troades, Hécube & Andromaque étoient diſpoſées à entendre la mort violente & barbare de leur Fils Aſtyanax, que les Grecs venoient de précipiter du haut d'une Tour. Elles avoient fort à faire de ſavoir, que parmi la troupe de ceux qui étoient accourus de tous côtez à ce ſpectacle, il y en avoit qui s'étoient placez ſur des pierres que la ruïne des bâtimens avoit laiſſé excéder ; que d'autres branloient les jambes, à cauſe qu'ils étoient aſſis trop haut, ; &c. Des gens qui diſent ces fadaiſes, ou qui les écoutent avec tant de patience, ſont ſi peu diſpoſez à pleurer, qu'ils peuvent avoir beſoin, comme les pleureuſes à gages, qu'on les avertiſſe quand il en ſera tems.

La ſeconde choſe que nous croyons néceſſaire, pour bien manier les paſſions, pour les faire ſentir aux auditeurs ; eſt de les mettre dans le Poëme pures & dégagées de tout ce qui peut en empêcher l'effet.

Il faut donc éviter la Polymythie, ou le trop d'Hiſtoires, trop de Fables, trop d'Actions ; les avantures trop partagées & difficiles à retenir, & les intrigues que l'on ne peut aiſément comprendre. Tout cela embroüille l'eſprit, & demande tant d'attention, qu'il n'en reſte plus pour les paſſions. L'a-

; Alta rupes, cujus è cacumine
Erecta ſummos turba libravit pedes, &c.

me veut être libre & dégagée pour les bien ſentir. Nous nous délivrons de nos véritables triſteſſes, en nous appliquant à d'autres choſes : combien plus ces applications gênantes ſeront-elles contraires aux feints mouvemens des Poëmes? Entre ces obſtacles qui ruïnent les Paſſions, les Paſſions mêmes ne ſont pas les moindres. Les unes combattent & détruiſent les autres : & ſi l'on met enſemble un ſujet de joye & un ſujet de triſteſſe; on ne fera bien ſentir aucune des deux. Horace nous avertit, que toute licence Poëtique ne s'étend point juſqu'à ce mélange. *k*

C'eſt la nature même de ces habitudes qui impoſe cette loi. Le ſang & les eſprits ne peuvent être doucement portez avec leur mouvement ordinaire à la tranquilité ; & être en même-tems arrêtez & ſuſpendus, avec quelque violence comme ils ſont dans l'admiration. Ils ne peuvent être en aucune de ces deux ſituations pendant que la crainte les retirera des parties extérieures du corps, pour les raſſembler autour du cœur ; ou que la colére les envoyera dans les muſcles, & les y fera agir avec des violences ſi contraires aux opérations de la crainte. Il faut donc qu'un Poëte connoiſſe les cauſes, & les effets des paſſions dans nos ames. Nous les y ſentons, & dous les y connoiſſons mieux que dans le ſang & dans les eſprits. Ces connoiſſances & la juſteſſe de ſon génie les lui feront manier avec la force, & avec les effets dont elles ſont capables. Voici deux exemples de ce que nous avons dit de la ſimplicité, & du dégagement de chaque paſſion. Le

k **Non ut placidis coëant immitia.**

Le Merveilleux doit regner dans les vertus guerrieres d'une Fille; c'eſt auſſi cette Paſſion que Virgile a miſe dans l'Epiſode de Camille: au contraire, il a fait regner la Pitié dans celui de Pallas: cette paſſion convient bien à ce jeune Prince qui eſt dans le parti du Héros. Mais le Poëte ne mêle point ces deux paſſions enſemble. Il ſe contente de faire voir dans Pallas toute la vaillance ordinaire dont un jeune homme eſt capable. Il combat Turnus, mais il ne le va pas attaquer: il ne le bleſſe point; il ne le met pas en danger; il l'attend ſeulement, & il lui parle plus comme ne craignant point la mort, que comme dans l'eſpérance de la lui donner. *l* Il eſt tué du prémier coup. Il n'y a rien que d'ordinaire en cela. Mais il n'y a rien de commun dans les plaintes que cette mort met dans la bouche d'Enée, & dans celle du malheureux Evandre.

Camille au contraire, ſe fait admirer par une vaillance digne d'un Héros; mais elle meurt ſans faire pitié. Ce que Diane en dit, n'a rien qui mérite le nom de plaintes, en comparaiſon de celle d'Evandre & d'Enée pour Pallas. Outre que le Diſcours de Diane précéde cette mort, & n'eſt point placé en un endroit où il puiſſe avoir un grand effet. Enfin, Camille eſt tüée, elle eſt vengée, & on n'en parle plus. Combien de Poëtes lui auroient donné des amans, & auroient tâché de faire un Epiſode auſſi touchant que celui de Clorinde, & de Tancréde? Cette beauté

l Aut ſpoliis ego jam raptis laudabor opimis,
Aut letho inſigni. *Æneid.* 10.

n'a pas échappé à la reflexion de Virgile. Il dit que pluſieurs Dames Italiennes ont déſiré de marier Camille à leurs enfans. [m] Cette réflexion nous montre qu'il penſe à tout ; & que ce n'eſt pas ſans choix, & ſans diſcernement, qu'il omet ce qui auroit paru ſi beau à d'autres Poëtes. Mais il n'a pas voulu corrompre l'unité de la Paſſion, ni en arrêter l'effet.

CHAPITRE X.

Comment la Narration doit être Agiſſante.

LA Narration Epique doit être Agiſſante. Cette condition lui eſt tellement néceſſaire, que l'expreſſion d'Ariſtote ſemble en cela confondre l'Epopée & la Tragédie. C'eſt par où il a commencé donner des régles de cette prémiére eſpéce de Poëme. *Il faut*, dit-il, *que les Fables Epiques ſoient Dramatiques, comme celles qui ſont dans les Tragédies.* [a] Or ce qui fait que la Tragédie eſt Dramatique, & qu'elle porte ce nom qui ſignifie *agir*; c'eſt que le Poëte n'y parle jamais ; & que tout y eſt repréſenté par les Perſonnages qu'il y introduit ;

[m] Multæ illam fruſtra Tyrrhena per oppida matres
Optavere Nurum. *Æneid.*

[a] Περὶ δὲ τῆς διηγηματικῆς ϗ, ἐν μέτρῳ μιμητικῆς, ὅτι δεῖ τὰς μύθους καθάπερ ἐν ταῖς Τραγῳδίαις συνιςάναι Δραματικάς. *Poët. c.* 23. Δρᾶν.

troduit; & qui ſeuls y agiſſent & y parlent. D'où nous apprenons qu'Ariſtote demandant cette même condition dans l'Epopée, il ordonne par là, que les Perſonnages parlent auſſi en cette eſpéce de Poëme.

Ce n'eſt pas qu'il en banniſſe la Narration du Poëte. Cela ne ſe peut; puiſque lui-même dit que l'Epopée eſt *une Imitation qui ſe fait par Narration*; [b] & que la Narration du Poëte eſt en effet ſa Forme, & ce qui la diſtingue le plus eſſenciellement d'avec les Actions du Théâtre. Mais il prétend que ces deux choſes doivent être tellement mêlées, que les Perſonnages parlent très-ſouvent. *Homére*, dit-il, *qui mérite tant de loüanges dans le reſte, eſt ſur tout admirable, en ce qu'il a été le ſeul de tous les Poëtes qui ait reconnu ce qu'il devoit faire. Car le Poëte doit peu parler. L'Imitation Poëtique conſiſte bien moins en ce que le Poëte dit, qu'en ce qu'il fait dire à ſes Perſonnages: les autres Poëtes paroiſſent par tout dans leur ouvrage d'un bout à l'autre. Ils imitent rarement, & ils ne pouſſent pas loin leur imitation. Homére fait tout le contraire. Après avoir dit fort peu de choſe de lui-même, il introduit incontinent quelqu'un de ſes Perſonnages.* [c] Voilà ce que dit Ariſtote, il n'a pas beſoin de Commen-

[b] Περὶ τῆς διηγηματικῆς μιμητικῆς.

[c] Ὅμηρ@ δὲ ἄλλα τε πολλὰ ἄξι@ ἐπαινεῖσθαι, κ) δὴ κ) ὅτι μόν@ τῶν ποιητῶν, ἃ κ ἀγνοεῖ ὃ δεῖ ποιεῖν αὐτὸν. αὐτὸν γὰρ δεῖ τὸν Ποιητὴν ἐλάχιστα λέγειν. ἃ γάρ ἐστι κατὰ ταῦτα μιμη-

mentaire. A cet illuſtre exemple qu'il nous donne dans Homére, nous pouvons joindre celui du Poëte Latin: il parle moins dans ſon Enéide, qu'il ne fait par ſes Perſonnages.

Mais les derniéres paroles d'Ariſtote peuvent être interprétées en deux maniéres. Voici la premiére. *Homére dit peu de choſe, & auſſi tôt, il introduit un homme, ou une femme, ou quelque autre choſe qui ait des mœurs: il ne met rien qui n'ait des mœurs.* [d] De cette ſorte, toutes les paroles qui ſuivent après qu'il a nommé *un homme, ou une femme*, déſignent une Divinité, ou une perſonne feinte, qui d'elle-même n'aïant point de mœurs, en a dans le Poëme, où l'on fait ainſi entrer allégoriquement toutes ſortes de choſes, comme dans les autres Fables.

Car cette penſée eſt priſe de la Nature des Fables en général. Lors qu'on les diviſe en pluſieurs eſpéces, on déſigne par le terme de *Moratæ*, c'eſt à-dire, par *les mœurs attribuées à ce qui n'en a point*, celles où l'on met pour perſonnages des Bêtes, des Plantes, & quelques choſes ſemblables, qui d'elles-mêmes n'ont point de mœurs. Ainſi, dans la Fable de l'Olivier & du Roſeau; l'Olivier eſt ſuperbe, & fait vanité de cette fermeté qu'il a de

μιμητὴς. οἱ μὲν ἓν ἄλλοι, αὐτοὶ μὲν δι' ὅλης ἀγωνίζονται, μιμοῦνται δὲ ὀλίγα, καὶ ὀλιγάκις. ὁ δὲ ὀλίγα καὶ φροιμιασάμενος, εὐθὺς εἰσαγει ἄνδρα, ἢ γυναῖκα. c. 24.

[d] Ὁ δὲ ὀλίγα καὶ φροιμιασάμενος, εὐθὺς εἰσάγει ἄνδρα, ἢ γυναῖκα, ἢ ἄλλο τι ἦθος, καὶ οὐδὲν ἀηθες, ἀλλ' ἔχον ἦθος.

de ne point plier à tous vents comme le Roſeau. Ce qui eſt introduit dans les Fables doit donc ſi néceſſairement & ſi eſſenciellement avoir des mœurs, que l'Auteur eſt obligé d'en donner aux choſes qui n'en ont pas reçû de la nature.

En effet, ſi les noms d'homme & de femme dont Ariſtote s'eſt ſervi, ne ſignifient pas proprement les Dieux & les Déeſſes; il auroit ſans doute, omis une grande partie des Perſonnages d'Homére. Il a donc bien fait d'y ajoûter ces termes *ou quelque autre choſe qui ait des mœurs.* Et cela ſignifiera non ſeulement Apollon, Thétis, Jupiter & ſemblables Divinitez, qui ſe fâchent, qui ſe plaignent, & qui rient comme nous, mais encore le cheval Xanthus, qui parle dans l'Iliade; le cheval Rhébus, à qui Mézence parle dans l'Enéide; Ethon, qui pleure la mort de Pallas; & même la Renommée qui ſait tout, & qui ſe plaît ſi fort à mentir; les Vents, qui ſont ſi mutins & ſi ſéditieux, qu'ils renverſoient tout le monde, & confondroient le Ciel & la terre, ſi Jupiter n'avoit eu ſoin de leur donner un Roi *e* qui les renferme, & qui leur tient toûjours la bride quand il les lâche. *f* Voila ſelon la premiére inter-

e Celſa ſedet Æolus arce
Sceptra tenens, mollitque animos & temperat iras.
Ni faciat, maria ac terras cœlumque profundum
Quippe ferant rapidi ſecum, verrantque per auras.
Sed pater omnipotens ſpeluncis abdidit atris
Hoc metuens.... Regemque dedit qui fœdere certo
Et premere & laxas ſciret dare juſſus habenas.
Æneid. l. 1.

f Mr. Dacier remarque qu'Homére donne ſi bien de la vie & de

interprétation, ce qu'Ariſtote veut dire par *ces autres choſes qui ont des mœurs*, que le Poëte introduit, & qu'il fait parler dans la Fable.

L'autre maniére d'interpréter cet endroit d'Ariſtote, eſt de dire, qu'il ne prétend pas que les diſcours que l'on fait prononcer aux Perſonnages, ſoient l'unique moyen qui rende une narration Agiſſante & Dramatique; mais que cela ſe fait quand les mœurs paroiſſent, ſoit que les perſonnes parlent, ſoit ſeulement qu'elles y agiſſent; ſoit d'une autre maniére, ſi l'on veut étendre ce précepte avec plus d'indulgence. g En ce ſens, non ſeulement le diſcours de Didon à la Princeſſe ſa ſœur,

de la paſſion à ce qui eſt le plus inanimé qu'il apelle *un Rocher impudent, qu'il* fait voir une Fléche *impatiente de* fraper; des Dards *qui ne reſpirent que le ſang.* Poët. d'Ariſt. not. 25. Chap.

g At Regina gravi jamdudum ſaucia cura
Vulnus alit venis & cæco carpitur igni
. . . . Hærent infixi pectore vultus
Verbaque; nec placidam membris cura quietem.
. . . . . .
Anna ſoror quæ me ſuſpenſam inſomnia terrent.
Quis novus hic noſtris ſucceſſit ſedibus hoſpes?
. . . . . .
Solus hic inflexit ſenſus, animumque labantem
Impulit, agnoſco veteris veſtigia flammæ.

Le Poëte ne repréſente pas encore après l'amour de Didon d'une maniére moins vive,

Uritur infelix Dido, totaque vagatur
Urbe furens . . . . . .
. . . . . .
Incipit effari, mediaque in voce reſiſtit. . . .
Sola domo mœrens vacuâ, ſtratiſque relictis
Incubat: illum abſens abſentem auditque videtque.
Lib. 4. Ces Images aſſurement méritent bien d'être apellées Dramatiques parlantes.

ſœur, à qui elle découvre ſa paſſion pour Enée, ſeroit Dramatique ; mais cette qualité ſeroit encore dans les vers qui le précédent, où l'on voit les agitations, & les inquiétudes de cette Reine, à qui la naiſſance de ſon amour avoit fait perdre le repos.

On peut en ce ſens, mettre au nombre des endroits Dramatiques, le docte diſcours d'Anchiſe à ſon fils dans le livre ſixiéme. Prémiérement parce que ce n'eſt point le Poëte qui parle, mais un de ſes Perſonnages. Néanmoins j'avouë que cette ſeule condition me paroîtroit peu ſuffiſante pour faire que ce qui eſt dit fût Dramatique, ſi, de plus, l'on n'y voyoit des mœurs. Or il y a des mœurs dans ce diſcours d'Anchiſe. Ce qu'il y dit, eſt le fondement de toute la Morale, des Loix, & de la Religion qu'Enée alloit établir en Italie. Ainſi, la matiére de ce diſcours eſt une inſtruction morale, où l'on voit l'immortalité de l'Ame établie, & les cauſes des Paſſions, & des mœurs des hommes vivans, & même des morts. Mais ce qui fait beaucoup plus à notre ſujet, eſt que diſcours contient les mœurs, les habitudes, & l'état d'Anchiſe même qui le fait, & de ceux qui demeurent avec lui. Le Poëte ayant eu l'adreſſe de l'y engager. *Chacun de nous*, dit-il, *a des peines qui lui ſont propres ; & puis nous paſſons dans les champs Elyſiens, & nous y demeurons en petit nombre*,[i] &c.

Mais quel que ſoit le ſens d'Ariſtote ; il ne ſemble

[i] Quiſque ſuos patimur manes. Exinde per amplum Mittimur Elyſium, & pauci læta arva tenemus. *Lib. 6.*

ſemble point favorable aux ſimples explications des Sciences ou des Arts qui ſont ſans mœurs, & ſans action ; & qui ne touchent point à la Morale. Si l'on veut en parler en Poëte, il faut imiter Homére, [k] & cacher ces choſes ſous les noms & ſous les actions de quelques Perſonnes feintes. Il ne dira pas que le ſel à la force de conſerver les cadavres ſans corruption, & ſans pourriture; & que les mouches y font incontinent naître des vers. Mais il dira, qu'Achille voulant venger la mort de Patrocle, avant que de rendre à ſon corps les derniers devoirs, appréhende que les chaleurs de la ſaiſon ne le corrompent, & que les mouches qui ſe ſont attachées à ſes playes, n'y faſſent naître des vers. Il ne dira pas ſimplement que la mer lui préſentoit le rémede contre la pourriture qu'il craignoit : mais il fera de la Mer une Divinité, il la fera parler, en un mot, il dira que la Déeſſe Thétis conſola Achille, & lui dit ; qu'ils lui pouvoit laiſſer ce ſoin, & qu'elle alloit parfumer ce corps d'une ambroſie, qui le conſerveroit une année entiére ſans corruption. C'eſt ainſi qu'Homére enſeigne aux Poëtes à parler des Arts & des Sciences. On voit en cet exemple, que les mouches ſont la cauſe de la corruption & des vers qui s'engendrent dans les chairs mortes. On y voit la nature du ſel, & l'Art de conſerver les cadavres ſans corruption. Mais tout cela eſt exprimé poëtiquement, & avec toutes les conditions néceſſaires à cette imitation, qui, ſelon Ariſtote eſt eſſenciele à la Poëſie.

[k] *Voyez Chap. 4. du Liv. 5. & la Note ſeconde.*

Poëſie. *l* Tout eſt réduit en Action. On fait de la Mer, une Perſonne qui parle & qui agit; & cette Proſopopée eſt accompagnée de paſſion, de tendreſſe & d'intérêt. Enfin, il n'y a rien là qui n'ait des Mœurs.

Cet exemple ſuffit, il eſt ſimple, commun, & fort aiſé à comprendre. On pourroit par divertiſſement en tirer un autre d'une ſcience beaucoup plus ſecréte. Les Chimiques ont trop bonne opinion de leur Philoſophie & trop d'eſtime de Virgile, pour ſe perſuader qu'il ait entiérement ignoré les curioſitez de leur art. Il y en a qui trouvent qu'ils a exprimé auſſi nettement qu'eux-mêmes quelques-unes de leurs plus belles opérations. Ces Meſſieurs ne ſe contentent pas de métaphores & d'allégories communes, comme les Poëtes : ils pouſſent ces figures & ces déguiſemens juſqu'aux derniéres obſcuritez de l'énigme. Il n'y a donc nul inconvénient de prendre le Héros de l'Enéïde pour un homme qui cherche cét or qui eſt produit par une nature étrangére *m*, & qui eſt reproduit & multiplié ſans ceſſe depuis qu'une fois on l'a trouvé. *n* Le fondement de cette heureuſe découverte eſt la piété, le travail, le génie, & la faveur du Ciel. Rien de tout cela ne manque à Enée. Mais il faut deviner beaucoup de choſes. C'eſt pourquoi le Devin Hélénus envoye Enée à la Sibylle. Il ſuit ſes in-

S

l ᾠδὲν ἄηθες, ἀλλ' ἔχον ἦθος. *Ariſt. Poët. c.* 24.

m Quem non ſua ſeminat Arbos.

n Primo avulſo, non deficit alter
Aureus, & ſimili frondeſcit virga metallo.

inſtructions, & il voit les deux oiſeaux de Vénus. [o] Ce ſont deux extraits du Vitriol. Car ce minéral verd qui les contient, [p] eſt une eſpéce de cuivre (couperoſe, *cuprum œroſum*) à qui l'on donne le nom de cette Déeſſe. Je laiſſe le reſte dans les livres où le hazard me l'a fait lire. Du moins, on conviendra aſſez de la juſteſſe des avis que la Sibylle donne à Enée ſur la difficulté de cette découverte, & ſur le peu de gens qui y reüſſiſſent, [q] & qu'enfin, comme elle dit, cette entrepriſe n'eſt pas l'entrepriſe d'un homme ſage. [r] Reprenons notre ſuite.

Nous pouvons encore mettre au nombre des matiéres qui ne ſont pas Poëtiques, les deſcriptions de Palais, de Jardins, de Bocages, de Ruiſſeaux, de Navires, & de cent choſes naturelles & artificielles; lorſque ces deſcriptions ſont faites un peu trop au long, d'une maniére ſimple, propre & ſans allégorie. C'eſt ce qu'Horace nomme des lambeaux éclatans, que les Poëtes placent quelquefois très-mal, penſant que ces fautes ſeront de beaux ornemens de leurs ouvrages. [ſ] Cela eſt bon en de petits Poëmes.

Je

[o] Maternas agnoſcit aves.
[p] Et viridi fœdere ſolo.
[q] Pauci. . . potuere.
[r] Inſano juvat indulgere labori.
[ſ] Incœptis gravibus plerumque & magna profeſſis
Purpureus latè qui ſplendeat, unus & alter
Aſſuitur pannus, dum lucus & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius deſcribitur arcus.
Sed tunc non erat his locus. *Poët.*

Un Auteur quelquefois trop plein de ſon objet,

Ja-

Je penſe avoir déja parlé en quelque endroit d'une maniére de rendre la Narration agiſſante, qui eſt propre & eſſencielle à la Fable. C'eſt de réduire en Action les préceptes & les inſtructions que l'on veut donner. Virgile eſt rempli de ces exemples. Son Héros eſt un Légiſlateur ; mais il l'eſt dans un Poëme. Ainſi, il n'ordonne pas que l'on fera un tel ſacrifice, & que l'on y gardera certaines cérémonies : il fait tout cela. Il ne commande pas que l'on ſoit ſoûmis aux Dieux ; & il ne preſcrit point des ſupplices contre les impies : mais il faut voir les peines effroyables de ces méchans. [s]

Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face:
Il me promene après de terraſſe en terraſſe,
Ici s'offre un Perron, là regne un Coridor,
Là ce Balcon s'enferme en un baluſtre d'or.
Il compte des plafonds les Ronds & les Ovales;
Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'aſtragales:
Je ſaute vint feuilles pour en trouver la fin,
Et je me ſauve à peine au travers du Jardin.
Fuyez de ces Auteurs l'abondance ſtérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile;
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rébutant,
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant,
Qui ne ſait ſe borner ne ſçût jamais écrire.
Boil. Art Poët.

[s] Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas
Dum flammas Jovis, & ſonitus imitatur Olympi, &c.
Æneid. 6.

CHAPITRE XI.

De la Continuïté de l'Action, & de l'Ordre de la Narration.

LA Continuïté que l'Action doit avoir dans la Narration, eſt une ſuite de ce que nous venons de dire, & ſervira de fondement à ce que nous allons voir de l'Ordre que le Poëte doit obſerver dans le récit de toute ſon Action. C'eſt ſur ce fondement que l'on jugera, quand il eſt permis au Poëte de commencer la Narration par le commencement de ſon Action, & de raconter chaque choſe de ſuite, comme elle eſt arrivée, & dans *l'ordre naturel*; & quand au contraire, il eſt obligé de renverſer cet ordre, & de ſervir de *l'ordre artificiel*, commençant ſon Poëme par les incidens de ſon Action, qui ſont arrivez les derniers ſelon le tems.

Nous parlons donc prémierement de la Continuïté. Depuis que le Poëte commence de raconter ſon ſujet; depuis qu'il ouvre ſon Poëme, & qu'il met, pour ainſi dire, ſes Perſonnages ſur la Scéne, il doit rendre ſon Action tellement continuë juſqu'à la fin, que l'on ne voye jamais ſes Perſonnages oiſifs & en repos.

Cette continuïté ſe trouve quelquefois dans l'Action même, & dans le prémier plan de la Fable. Telle eſt l'Action de l'Iliade. Apollon irrité met la peſte dans l'Armée des Grecs. Agamemnon appaiſe ſa colére; les Sol-

Soldats ſe guériſſent, & puis on combat. Patrocle, & Hector ſont tuez; on fait leurs funérailles : & l'Action finit ainſi en moins de cinquante jours, ſans interruption, & ſans diſcontinuïté.

Mais lors que l'action eſt de pluſieurs années, comme dans l'Odyſſée & dans l'Enéïde, elle ne peut être continuë, quand même elle ne ſeroit interrompuë que par les tems de l'Hyver, mal propres aux guerres, & aux navigations, qui ſont les matiéres ordinaires des Poëmes. Ulyſſe demeure un an avec Circé, & ſept avec Calypſo ; & Enée paſſe quelques années en Thrace, où il ne fait rien digne des récits Epiques. Peut-être qu'il eſt encore plus d'un an en Sicile, pendant la maladie, & pendant le deüil de ſon Pére. Ainſi, les Actions de ces deux Poëmes ne ſont point continuës. Mais quoique les Actions ne le ſoient pas, la Narration doit l'être, comme nous avons dit.

Il n'y a aucune difficulté pour les Actions où la Continuïté ſe rencontre. Le Poëte n'a qu'à les raconter dans l'ordre naturel, & dire les choſes les unes après les autres, comme elles ſont arrivées: c'eſt ainſi qu'Homére en a uſé dans l'Iliade.

Lorſque l'Action eſt longue, & n'eſt pas continuë; le Poëte la raconte dans un Ordre Artificiel. Il ne prend pour la matiére de ſa Narration, que ce qu'il y a de continu dans la fin de l'Action; & il dit par lui-même que cette partie. C'eſt pour cela que Virgile a ſeulement commencé ſon récit, après qu'Enée eſt ſorti de Sicile, où Anchiſe étoit mort:

& Homére fait d'abord partir ſon Héros de l'Iſle d'Ogygie ; après une demeure de ſept ans, que le Poëte laiſſe paſſer avant l'ouverture de ſon Poëme. Dans la ſuite du diſcours, on fait naître quelque occaſion vrai-ſemblable & naturelle de reprendre les choſes conſidérables & néceſſaires qui ont précédé ces commencemens. L'amour que Didon conçoit pour Enée, lui donne quelque choſe de plus qu'une ſimple curioſité, pour apprendre ſes avantures. Cette Paſſion en rend le récit tellement naturel, que le Poëte a cru qu'il devoit être fait plus d'une fois. [a] Les Phéaques n'ont pas à la vérité, d'intérêt à la fortune d'Ulyſſe; mais le Poëte y ſupplée en donnant à ces fainéans un grand amour pour les avantures Romaneſques.

L'ordre artificiel diviſe l'Action en deux parties bien différentes l'une de l'autre. La principale contient ce que le Poëte raconte. Il prend peu de matiére, mais il la traite amplement, & avec toute la pompe, & la majeſté que ſon Art lui fournit. L'autre partie eſt beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems; mais elle eſt beaucoup plus reſſerrée pour le nombre des Vers, & par conſéquent pour les circonſtances, & pour les mouvemens qui font les beautez du Poëme. Si néanmoins entre les incidens que le Poëte eſt obligé de mettre dans ce que nous appellons ici la ſeconde & la moindre partie de ſon ouvrage, il y en a quelqu'un qui ſoit important ; il peut le traiter d'une maniére plus

[a] Iliacoſque iterum demens audire labores.
Expoſcit, pendetque iterum narrantis ab ore. *Æn.* 4.

plus étenduë que les autres, comme Virgile a fait la prise de Troïe. Il est vrai que l'on ne peut en traiter plusieurs de la sorte: le reste seroit trop pressé. Et même, on voit encore beaucoup de différence entre la mort de Priam décrite dans les récits du second livre, & la mort de Camille racontée par le Poëte dans l'onziéme. Car quoique celle de Camille soit sans comparaison moins considérable pour la Fable; le Poëte toutefois, lui a donné plus d'étenduë de moitié qu'à celle de Priam.

On peut comparer ces deux parties du Poëme Epique, aux deux du Poëme Dramatique, dont l'une se passe sur la scéne, à la vûë des Spectateurs, & l'autre comprend tout ce qui est fait derriére les rideaux; & que l'on n'apprend au parterre, que par des récits. *b* Celle ci est bien moins touchante que l'autre; *c* aussi, quels que soient les regrets d'Enée pour Créüse sa prémiére femme; *d* sa mort n'a rien qui mérite d'être comparé à celle de Didon.

La division de l'Action Dramatique dont nous parlons, donne au Poëte le moyen de retirer hors de la vûë des spectateurs, ce qui les choquéroit, ou pour être trop horrible, comme une Mére qui égorge ses propres Enfans; ou pour être incroyable, comme la Métamorphose d'un homme en serpent, ou en oiseau: ces sortes de choses doivent

b Aut agitur res in scenis, aut acta refertur. *Hor. Poët.*
c Segnius irritant animos demissa per aurem.
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus. *Hor. Poët.*
d Quem non incusavi amens hominumque Deorumque?
Aut quid in eversâ vidi crudelius urbe? *Æneid. 4.*

Digitized by Google

ſeulement être racontées. *e* De même, la diviſion de l'Action Epique donne lieu au Poëte de retrancher de cette Action ce qui l'embaraſſeroit dans ſon Poëme. Les choſes mal propres à l'Epopée ne ſont pas de même nature, que celles qui doivent être bannies du Théâtre ; puiſque ce qui eſt bon dans un récit Dramatique, eſt bon auſſi dans une Epopée, qui ne fait connoître les choſes qu'en les racontant. Mais au contraire, les choſes qui embarraſſent dans le Poëme Epique, ſont celles qui ſont trop languiſſantes, & qui ne peuvent recevoir l'action & les mouvemens, qui ſont les ornemens propres au Poëme. Voila ce qu'Horace ordonne d'en bannir. *f*

En effet, comment Virgile auroit-il pû faire ſouffrir à ſes Lecteurs, l'aſſiduïté d'Enée au lit de ſon Pere malade, les médicamens & les fomentations que l'on auroit dû faire pour rappeller les eſprits, & la chaleur naturelle dans les membres glacez de ce vieux Prince? Et même, les regrets d'Enée qui devoient être très-grands, auroient été de fort mauvais ornemens du Poëme : les Lecteurs n'en auroient point été touchez. Auroient-ils donné des larmes à la mort naturelle d'une perſonne de cet âge, qui avoit ſi peu à faire

e Non tamen intus
Digna geri promes in ſcenam; multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens.
Nec pueros coram populo Medea trucidet?
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus:
Aut in avem Progne mutetur, Cadmus in anguem.
Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi. *Poët.*

f Et quæ
Deſperet tractata nitefcere poſſe, relinquit. *Poët.*

faire dans ce Poëme? Le Poëte a donc très-judicieuſement tiré le rideau ſur toutes ces choſes.

Ainſi, l'Orde artificiel retranche les incidens languiſſans & deſagréables, & les intervalles de tems vuides d'action, qui en empêchent la continuïté; & par ces retranchemens, il rend au Poëme cette force continuë qui le fait par tout couler également, & ces beautez que l'Action n'a pas d'elle-même. *g* Il ſe hâte ainſi, d'arriver à la fin, il tranſporte d'abord ſes Auditeurs au milieu de ſa matiére, & il les entretient toûjours dans le déſir & dans l'eſpérance d'en voir bien-tôt les événemens. *h*

Nos Poëtes commencent leur Narration ſi proche de la fin, qu'il ſemble au Lecteur que le Poëme va finir en peu de vers. Dans l'Odyſſée, les Dieux ordonnent à Mercure d'aller en l'Iſle d'Ogygie, où Ulyſſe étoit arrêté par Calypſo. Il doit commander à cette Déeſſe de lui donner ſon congé, & tout ce qui lui eſt néceſſaire pour aller en Itaque.

Virgile s'approche encore davantage de ſa fin. Son Héros eſt déja parti de Sicile, & eſt à une journée d'Italie. La ſeconde partie de l'Enéïde eſt commencée de la même maniére. Enée abordant la terre que les deſtins lui avoient promiſe, y trouve les Dieux & les

g Vehemens & liquidus puroque ſimillimus amni. *Hor. Poët.*

h Ordines hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, & præſens in tempus omittat. *Poët.*
Semper ad eventum feſtinet, & in medias res,
Non ſecus ac notas auditorem rapit.

hommes, qui l'y attendoient avec impatience; & le Roi Latinus lui offre en mariage Lavinie sa fille, & l'unique héritiére de ses Etats. Qui ne croiroit donc ce Héros très-bien établi, & le Poëme achevé? Mais une tempête le jette à Carthage, & fournit de quoi remplir la premiére partie. La jalousie de Turnus, qui prétend que Lavinie lui a été promise, & qu'elle lui est dûë, s'oppose à l'établissement des Troïens, & donne la matiére des six derniers livres.

Le commencement de l'Action est repris si à propos, que ces longs récits d'Enée & d'Ulysse n'interrompent rien. Enée raconte tout ce qui a précédé son arrivée à Carthage, & ensuite le Poëte reprend ce qui s'est passé en cette Ville. Cette suite est si juste, que le premier livre peut passer pour un simple Prologue, qui instruit de l'Action en général; & qui en particulier, découvre l'humeur & l'intérêt des Personnages qui vont paroître. Le Poëte garde cette même conduite dans les moindres Episodes. Vénus reprend de telle sorte l'Histoire de Didon, & Diane celle de Camille; que ce qui dans le Poëme suit immédiatement le récit de ces deux Divinitez, est la suite naturelle de ce qu'elles ont raconconté. On peut remarquer le même ordre dans l'Odyssée. Mais la mort d'Archémorus, les Jeux funébres, ni la marche des Argiens vers Thébes, ne sont rien moins que les suites de ce qui est contenu dans les récits d'Hypsipyle. *i*

Si nos Poëtes avoient fait faire à plusieurs repri-

i Voyez le Chap. 7. du Livre 2.

repriſes les récits d'Ulyſſe & d'Enée, ils n'auroient pû les rendre continus avec l'action qui les auroit ſuivis ; & l'ordre auroit été moins juſte, & plus gênant pour les Lecteurs.

Reprenons en peu de mots tout ce que nous avons dit de la Continuïté de la narration Epique ; & de l'Ordre qu'Homére & Virgile y ont obſervé.

Ils ont commencé de telle ſorte, que leurs Perſonnages ayant une fois paru, n'ont jamais ceſſé d'agir juſqu'à la fin du Poëme. Pour cet effet, lorſque l'Action Epique a été continuë, & de peu de mois comme celle de l'Iliade; le Poëte l'a lui-même racontée entiére dans l'Ordre Naturel. Mais quand elle a été de pluſieurs années, comme les deux autres; les Poëtes ont uſé d'un Ordre Artificiel, & n'ont raconté par eux-mêmes que cette derniére partie de leur ſujet, qui ſeule étoit continuë. Ils ont fait faire par leur Héros le récit de tout ce qui avoit précédé; & cela en un ſeul diſcours, fait dans une occaſion vrai-ſemblable. Et ils ont ſi bien placé ces récits, que les choſes qui y ſont racontées, précédent immédiatement, & ſans interruption celles que le Poëte raconte enſuite par lui-même. De ſorte que l'eſprit ni la mémoire des Lecteurs ne ſont point gênez pour rejoindre la ſuite des incidens qu'ils liſent dans le Poëme.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

De la Durée de la Narration.

SUivant l'idée que je viens de propoſer de la continuïté, & de l'ordre de la Narration; il faudroit dire touchant ſa Durée, que le tems d'une année eſt pour la Narration Epique, ce que le tems d'un jour eſt pour la Tragédie; & que l'Hyver eſt auſſi peu propre pour ce grand ouvrage, que la nuit pour le Théâtre; l'un & l'autre de ces tems vuides d'action faiſant un hiatus, & une diſcontinuïté vicieuſe & irréguliére en ces Poëmes. Ainſi, la Durée de la Narration Epique ſeroit ſeulement d'une Campagne, comme la Durée d'une Action Dramatique eſt d'un jour artificiel.

Mais nous pouvons pouſſer plus avant ce paralléle, & dire que comme le tems de la Tragédie & de la Comédie eſt conteſté entre les Savans, & que la pratique des Anciens a des obſcuritez que chacun interpréte à ſa maniére pour le jour naturel, ou pour le jour artificiel; de même, le tems précis de l'Epopée eſt conteſtable; parce que la pratique de Virgile n'eſt pas aſſez nette.

On peut dire premiérement que la Narration de l'Enéïde eſt d'un an & de quelques mois: voici comment. Enée étant parti de Sicile après y avoir rendu les derniers devoirs à ſon Pére, y rentre un an après, & y célébre ſon anniverſaire au jour même qu'il étoit mort.

Digitized by Google

mort. *Il y a un an juſte*, dit Enée, *que nous avons fait les funérailles de mon Pére, & nous voici retournez au jour même auquel il eſt mort.* [a] Si bien que la Narration commençant lors qu'Enée partit de Sicile après la mort de ſon Pére; voilà déja un an entier, juſqu'aux jeux du cinquiéme livre. Ainſi, tout le tems qu'il faut pour le reſte de ce livre, pour le ſixiéme, & pour les guerres d'Italie, ſera ajoûté à l'année.

On peut réduire cette Narration dans l'année préciſe, en diſant que ces vers alléguez du cinquiéme livre, nous apprennent bien qu'*il y a un an juſte qu'Enée a enterré Anchiſe en Sicile*, [b] mais que ni ces vers-là, ni autres ne diſent pas qu'il ſoit parti de Sicile incontinent après cette action. On peut donc en toute liberté ſuppoſer qu'il y eſt demeuré autant de tems, qu'il lui en a fallu depuis, pour ſon établiſſement en Italie. D'où on conclura que la Narration eſt dans l'année de douze mois, & qu'elle ne les excéde point.

L'une & l'autre de ces opinions ſuppoſe que l'Hyver eſt compris dans cette Narration; & qu'Enée *l'a paſſé tout entier* en Afrique avec Didon, comme le Poëte le fait dire formellement en ce vers par la Renommée.

Nunc HYEMEM inter ſe luxu quam longa fovere.

Une

a Annus exactis completur menſibus orbis,
Ex quo relliquias, divinique oſſa Parentis
Condidimus terrâ, mœſtaſque ſacravimus aras.
Jamque dies, ni fallor, adeſt, &c. *Æneid.* 5.

b Vix è conſpectu Siculæ telluris in altum
Vela dabant. *Æneid.* 1.

Digitized by Google

Une troiſiéme opinion prétend que le mot d'*hyems* en ce vers, ne doit pas être interprété pour *la ſaiſon de l'Hyver*; mais qu'ils ſignifie la même choſe que dans les autres endroits de ce même livre, qui ont du rapport à celui-là. Or dans ces autres endroits, il ne ſignifie point l'Hyver, mais une *ſaiſon* que le lever d'Orion rendoit *orageuſe*, & cela même arrive en Eté; parce que cette conſtellation ſe léve vers le ſolſtice d'Eté. Si bien que le Poëte auroit ſeulement voulu dire, qu'Enée donna à l'amour de Didon, tout le tems que le lever d'Orion qui dure plus de ſix ſemaines, lui rendit la mer ſuſpecte, [c] & lui ſervit de prétexte pour ne pas ſi promptement éxécuter les ordres des Dieux qui l'appelloient en Italie.

L'on reduira donc toute la Narration de l'Enéïde en une ſeule Campagne, la faiſant commencer en Eté, & finir avant la fin de l'Automne de la même année. Cette opinion eſt fondée ſur quelques expreſſions de Virgile, qui ſemblent plus préciſes que les précédentes, & moins ſujettes à diverſes interprétations. Enée part de Sicile, & eſt jette ſur les côtes d'Afrique en Eté; & cet Eté eſt déja le ſeptiéme depuis la priſe de Troye. C'eſt ce que le Poëte dit par la bouche de Didon, lorſqu'elle reçoit ce Héros à Cartage. *Voici déja le ſeptiéme Eté depuis que vous errez ſur tant de terres, & ſur tant de terres, & ſur tant de mers.* [d] Il ne paſſe à Carthage ni l'Hyver,

[c] Dum pelago deſævit hyems, & aquoſus Orion.
Quin etiam hyberno moliris fidere claſſem.

[d] Nam te jam ſeptima portat
Omnibus errantem terris & fluctibus æſtas. *Æn. 1.*

ver, ni même aucune partie de l'automne ; mais il en part avant que l'Eté ſoit fini. Il arrive en Sicile, & il y fait l'anniverſaire d'Anchiſe à la fin du même été, auquel il étoit arrivé à Carthage ; puiſque le Poëte dit que c'étoit encore le ſeptiéme. *Voici déja la fin du ſeptiéme Eté, depuis la ruïne de Troye.* [e] Enfin, le Poëme finit avant l'automne ; puiſque la veille de la mort de Turnus, les bois avoient encore toutes leurs ombres & toutes leurs feüilles. Le Poëte dit que Turnus ſe mit en embuſcade *dans une vallée que l'epaiſſeur des feüilles & des ténébres rendoit propre à ce deſſein.* [f] Ainſi, la Narration de l'Enéïde ne contiendra qu'une Campagne, & ſera toute renfermée dans les deux Saiſons de l'Eté & de l'Automne ; commençant au ſolſtice, & au lever d'Orion qui jetta Enée en Afrique ; [g] & finiſſant avant que les prémiers froids de l'Automne euſſent commencé à dépoüiller les arbres de leurs feüilles. [h]

Comme il y a des raiſons, il y a auſſi des difficultez de part & d'autre. On répond à quelques unes. Et pour celles qui paroiſſent ſans replique, on dit que l'Enéïde n'étant pas un ouvrage achevé, il ne faut pas s'étonner ſi l'on ne peut tout entendre.

Homére eſt bien plus net. Il a fait un journal

e Septima poſt Trojæ excidium jam vertitur æſtas. *Æneid. 5.*

f Eſt in anfractu vallis accommoda fraudi,
Armorumque dolis ; quam denſis frondibus atrum
Urget utrimque latus. *Æneid. 11.*

g Cum ſubito aſſurgens fluctu nimboſus Orion
In vada cæca tulit. *Æneid. 1.*

h Autumni frigore primo
Lapſa cadunt folia. *Æneid. 61.*

Digitized by Google

nal exact du tems qu'il donne à chacun de ſes deux Poëmes.

L'Iliade commence par une peſte qui dure dix jours. Le Poëte en donne encore autant aux Grecs pour ſe guérir. Les combats qui ſuivent immédiatement après, finiſſent le cinquiéme jour. Après cela, on emploïe onze jours aux honneurs funébres de Patrocle, & onze autres de même aux funérailles d'Hector, par où le Poëme finit. Les deux fois dix du commencement, & les deux fois onze de la fin, font quarante-deux; auſquels les cinq du milieu étants joints, toute la Durée de l'Action & de la Narration, ſe trouve être de quarante-ſept jours.

Les jours ne ſont pas ſi bien ramaſſez dans l'Odyſſée, mais le conte n'en eſt pas moins exact. Le Poëme eſt ouvert par Minerve. Elle fait ſortir Télémaque des dangers où il étoit dans Ithaque, & le conduit à Pylos. Le quatriéme jour, elle remonte au ciel, & elle commence le lendemain un Navire, & l'achéve en vingt jours; il part le vingt-cinquiéme, & à la fin d'une navigation de vingt jours, il eſt jetté dans l'Iſle de Schérie. Il y demeure trois jours avec Alcinous. Tout cela fait cinquante & un jour depuis l'ouverture du Poëme, avant qu'Ulyſſe arrive en ſon Iſle. Il en paſſe vingt-huit avec Calypſo, en y comprenant les quatre qui précédent le bâtiment de ſon Navire; il eſt en chemin les vingt-trois autres, en partie ſur mer, & en partie chez Alcinoüs. Une ſeule nuit le fait de là arriver en Ithaque. Il demeure quatre jours caché chez Eumée à la campagne. Il

va

va le cinquiéme en ſon Palais, où il eſt deux jours déguiſé, conſidérant tout ce qui s'y paſſe, & prenant ſes meſures. La nuit d'après le ſixiéme, il tuë ſes Rivaux ; & le lendemain, il achéve de ſe faire connoître, & de rétablir toutes choſes. Joignant donc ces ſept jours aux cinquante & un précedens, la Durée de la Narration ſera dans ce Poëme de cinquante-huit jours.

Pour les Saiſons de l'année, le Poëte a donné lieu d'en deviner quelque choſe. Dans l'Iliade, où il y a plus d'action & plus d'emportement, les jours ſont plus longs que les nuits, & la ſaiſon fort chaude. Et au-contraire, Homére a donné de plus longues nuits & plus de froideur à la Sageſſe d'Ulyſſe, mettant la maturité de l'Automne dans l'Odyſſée, comme il avoit mis les chaleurs contagieuſes de l'Eté dans l'Iliade.

La Pratique d'Homére eſt donc ſans doute, de reduire la durée de la Narration Epique dans une Campagne de peu de mois. Mais la difficulté de connoître le deſſein & le penſée de Virgile, fait qu'on doute ſi l'on ne pourroit pas pouſſer les choſes juſques à une année, ou plus ; & ſi la ſaiſon de l'Hyver doit réguliérement en être bannie.

Je me ſuis inſenſiblement trouvé engagé en l'examen de cette queſtion particuliére. Je l'ai trouvée beaucoup plus ample que je ne me l'étois imaginé ; & j'en ai fait un aſſez gros traité, où l'on pourra voir pluſieurs choſes qui ne me ſemblent pas inutiles pour l'intelligence de l'Enéïde. J'y propoſe la queſtion du tems d'une maniére problemati-

que, & je laiſſe volontiers aux autres, à croire & à décider ce qui leur plaira.

Je dirai toutefois, que dans cette incertitude, deux raiſons me donnent plus d'inclination pour une ſeule Campagne, que pour une année entiére.

La prémiere, eſt la pratique d'Homére que le Poëte Latin s'eſt ordinairement propoſé pour exemple; & qui a été eſtimé des Savans comme le plus excellent modéle des Poëtes. Cette raiſon m'eſt d'autant plus propre en ce traité du Poëme Epique, qu'il eſt fondé ſur le rapport qui ſe trouve entre la pratique de Virgile, celle d'Homére, les Régles d'Horace, & celles d'Ariſtote.

L'autre raiſon m'eſt encore plus propre; c'eſt que cette réduction à une ſeule Campagne, eſt plus conforme à l'idée que j'ai propoſée ici de la Fable, & du deſſein de Virgile dans ce Poëme.

Nous avons conſidéré Enée comme Légiſlateur, & comme le Fondateur de la Réligion des Romains. Il eſt ſi exact à obſerver toutes les cérémonies qui ſe faiſoient pour les morts, qu'il n'y a pas d'apparence qu'il en ait omis une auſſi conſidérable, qu'eſt celle du Deüil, ſur tout, à la mort de ſon Pére, pour qui il n'épargne rien. Cette haute Piété qu'il a envers lui, fait une des principales conditions de ſon caractére, & régle preſque par tout le caractére général du Poëme.

Or le Deüil des Romains conſiſtoit en deux choſes: l'une eſt ſa Durée, elle étoit de dix mois; l'autre eſt que les Romains dans ce tems

tems funeſte & de mauvais augure, n'entreprenoient rien de conſéquence. Comment donc Enée auroit-il oſé entreprendre ſon établiſſement en Italie, qui étoit alors l'unique choſe qui fût de conſéquence pour lui? Ainſi, il faudroit qu'il fût demeuré en Sicile dix mois entiers après la mort de ſon Pére; & qu'ayant été arrêté moins de deux mois à Carthage, il fût retourné en Sicile pour y célébrer l'anniverſaire de cette mort au même jour auquel elle eſt arrivée.

Cela s'accorde fort bien aux expreſſions du Poëte que nous avons alléguées. Car l'anniverſaire arrive à la fin du ſeptiéme Eté, un mois & plus après le ſolſtice & le lever d'Orion. Enée donc, étant parti en Eté pendant le lever de cet Aſtre, qui lui ſuſcita la tempête du prémier livre; il ne peut être parti le même Eté auquel Achiſe eſt mort: mais il a dû partir le ſuivant, qui eſt le ſeptiéme, comme dit le Poëte, & le même auquel il retourna en Sicile pour l'Anniverſaire. Ainſi, il aura néceſſairement paſſé l'Automne, l'Hyver, & le Printems entier en Sicile; & y ſera demeuré plus de neuf mois avant que d'en partir pour Carthage: & il n'aura point paſſé l'Hyver ni aucune autre ſaiſon entiére à Carthage, mais il y ſera ſorti pendant le même Eté.

Dans les autres opinions, je ne trouve ni la conformité de Virgile avec Homére, ni l'obſervation du Deüil Romain, à laquelle je croirois volontiers qu'Enée étoit auſſi obligé, qu'à tant d'autres cérémonies où il eſt ſi exact. Mais ces raiſons qui ſont bonnes pour

moi, ne ſeront pas peut-être bonnes pour d'autres. Je le propoſe comme j'y ſuis obligé. C'eſt aux Philoſophes, & aux Critiques [i] d'eminer leurs choſes, de propoſer le raiſons, & de les faire nettement concevoir; & c'eſt aux Lecteurs à conclure.

[i] *Voyez à la fin de ce Livre ce que penſe ſur ce ſujet Mr. Datier.*

Fin du troiſiéme Livre.

TRAI-

TRAITÉ
DU POËME EPIQUE.

LIVRE QUATRIE'ME.

DES MOEURS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Mœurs en général.

SOus le nom de Mœurs, nous comprenons toutes les inclinations naturelles ou acquiſes qui nous portent à des actions bonnes, mauvaiſes, ou indifférentes. Cettre définition contient trois choſes. La premiére, ſont les Mœurs mêmes, que nous appellons Inclinations: ſoit qu'elles aïent leur ſource & leur principe dans notre ame, comme

me l'amour des Sciences & de la vertu ; ſoit qu'elles viennent de la conſtitution du corps, comme la colére & les autres qui nous ſont communes avec les Bêtes. La ſeconde, eſt la Cauſe des Mœurs ; qui eſt ou la nature, ou le choix & le travail, ſelon qu'elles ſont ou naturelles ou acquiſes. La troiſiéme ſont les Effets des Mœurs, ſavoir les Actions ; ſoit bonnes, comme eſt celle d'Enée, ſoit mauvaiſes, comme eſt celle d'Achille ; ſoit indifférentes, comme eſt celle d'Ulyſſe.

Les Mœurs ſont bonnes quand elles portent à la vertu & aux actions vertueuſes ; elles ſont mauvaiſes, quand elles portent aux vices & aux crimes ; & elles ſont indifférentes, quand elles portent à des qualitez & à des actions indifférentes.

[a] Il faut bien diſtinguer les vertus véritables, d'avec celles qui ſont apparentes, & qui ne ſont que de ſimples qualitez. Les Vertus rendent toûjours bons, loüables & gens de bien,

[a] Il y a beaucoup de différence entre les vrayes vertus & celles qui ne ſont qu'apparentes ; & il y en a auſſi beaucoup entre les vrayes qui procédent d'une exacte connoiſſance de la vérité, & celles qui ſont accompagnées d'ignorance ou d'erreurs. Les vertus que je nomme apparentes ne ſont à proprement parler que des vices qui n'étant pas ſi fréquens que d'autres vices qui leur ſont contraires, ont coutume d'être plus eſtimez que les vertus qui conſiſtent en la médiocrité dont ces vices oppoſez ſont les excès. Ainſi à cauſe qu'il y a bien plus de perſonnes qui craignent trop les dangers, qu'il ni en a qui les craignent trop peu ; on prend ſouvent la témérité pour une vertu, & elle eclate bien plus aux occaſions que ne fait le vrai courage : ainſi les prodigues ont coutume d'être plus loüez que les Liberaux, & ceux qui ſont véritablement gens de bien, n'acquiérent point tant la reputation d'être devot que font les ſuperſtitieux & les hypocrites. Pour ce qui eſt des vrayes vertus, elles ne viennent pas toutes d'une vraye connoiſſance, mais il y en a qui naiſſent auſſi quelque fois du défaut,

bien, ceux qui les poſſédent : telles ſont la piété, la juſtice, la prudence & autres ſemblables. Les Vices corrompent & rendent mauvais ceux qui en ſont tâchez, comme l'impiété, l'injuſtice, la tromperie, &c. Les ſimples qualitez n'ont par elles-mêmes ni l'un ni l'autre de ces effets, comme la vaillance, l'adreſſe, la connoiſſance des Arts, &c. Salomon a pû conſerver ſes Sciences lors qu'il eſt devenu Idolâtre. Enée & Mézence étoient tous deux vaillans ; l'un étoit pieux & bon, l'autre étoit Athée & impie.

Il eſt encore important de remarquer, qu'entre les inclinations, il y en a qui ſont plus particuliéres à chaque rencontre, & qui n'ont lieu qu'en certaines occaſions, comme la valeur, la clémence, la liberalité. D'autres ſont plus univerſelles, & ſe font voir par tout ; comme la débonnaireté & la violence ; car un homme peut être violent & emporté, non-ſeulement dans la Guerre, mais dans un Conſeil & dans toutes ſortes de rencontres, comme Achille ; ou doux & débonnaire même dans les fureurs d'un combat, comme Enée. Nous donnerons le nom de *caractére* à cette eſpéce de Mœurs générales & univerſelles, & nous en parlerons en particulier.

Les Cauſes des Mœurs ſont ou entiérement hors de nous, ou toutes en nous ; ou elles

défaut, ou de l'erreur : ainſi ſouvent la ſimplicité eſt cauſe de la bonté, la peur donne de la devotion, & le deſeſpoir du courage. Or les vertus qui ſont ainſi accompagnées de quelqu'imperfection, ſont différentes entre elles, & on leur a auſſi donné divers noms : mais celles qui ſont ſi pures & parfaites, qu'elles ne viennent que de la ſeule connoiſſance du bien, ſont toutes de même nature ; & peuvent être compriſes ſous le ſeul nom de Sageſſe. **Principes de Deſcartes. Epît. Dedicat.**

peuvent être conſidérées comme étant en partie extérieures, & en partie intérieures. Les cauſes extérieures ſont Dieu, les Aſtres, & le Païs où l'on eſt né. Les cauſes mêlées ſont les Parens & l'Education. Les Intérieures ſont la complexion, le ſexe, les paſſions, & les actions par le moïen deſquelles on contracte des habitudes.

Les Effets des Mœurs ſont les diſcours, les deſſeins, les efforts que l'on fait pour agir, & les actions bonnes, mauvaiſes ou indifférentes.

La Poëſie n'eſt pas la ſeule diſcipline où l'on voïe les Mœurs. Les Philoſophes, les Hiſtoriens, les Géographes, & les Rhéteurs en traitent auſſi-bien que les Poëtes. Chacun d'eux à ſa maniére; mais le Poëte a beſoin des autres. Et outre cela il y a une infinité de choſes qu'il doit indiſpenſablement ſavoir, pour faire agir, & pour faire parler réguliérement ſes Perſonnages. Quoique l'on en ait dit, je ne puis omettre entiérement cette matiére. Je me contenterai d'en faire l'application à la pratique de Virgile. Avant donc que de traiter des Mœurs Poëtiques, j'expliquerai un peu plus amplement ce que je viens de propoſer des Cauſes des Mœurs; & je dirai auſſi quelque choſe des Mœurs hors de la Poëſie.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Des Cauſes des Mœurs.

DIeu eſt la premiére de toutes les Cauſes en général : nous le mettons ici en particulier comme la Cauſe des Mœurs la plus univerſelle, & la premiére. Il eſt l'Auteur de la nature, [a] & il diſpoſe de toutes choſes comme il lui plaît. Cette Cauſe rend les Mœurs d'Enée admirablement bonnes. Il eſt ſuperflu de dire combien ce Héros eſt chéri de Jupiter, après avoir vû que Junon même qui le perſécute, aime & eſtime ſa Perſonne.

Les Aſtres, & principalement les Signes & les Planétes, ſont la ſeconde cauſe des Mœurs. Le Poëte marque la force qu'elles ont ſur la compléxion des hommes, quand par la bouche de Didon, il en tire une preuve, que les Tyriens ne ſont pas aſſez groſſiers, pour ignorer l'eſtime que l'on doit à la vertu. [b] Mais eſt-ce par hazard que ce Poëte, qui d'ailleurs étoit ſavant dans l'Aſtronomie, fait agir les Planétes en faveur de ſon Héros, conformément aux régles des Aſtrologues ? De ſept il y en a trois favorables, Jupiter, Vénus & le Soleil : toutes trois agiſſent ouvertement dans

a Format enim natura prius nos intus ad omnem Fortunarum habitum. *Art Poët.*

b Non obtuſa adeo geſtamus pectora (Teucri) Nec tam averſus equos Tyriâ ſol jungit ab urbe. *Æneid.* I.

le Poëme en faveur d'Enée. *c* Il y en a trois dont les influences ſont malignes, Saturne, Mars, & la Lune ou Diane. Si elles agiſſent, c'eſt en effet contre le Héros. *d* Mais elles paroiſſent de telle ſorte, que l'on peut dire que Virgile les a cachées ſous l'Horiſon. Enfin, Mercure, dont on dit que la Planéte eſt bonne avec les bonnes, & mauvaiſe avec les mauvaiſes, agit ouvertement comme les bonnes Planétes; mais il n'agit jamais ſeul, c'eſt toûjours Jupiter qui l'envoïe. Voilà comment le Poëte fait l'horoſcope de l'Empire Romain en ſa naiſſance.

La troiſiéme Cauſe extérieure des Mœurs, eſt le Païs, où l'on a pris naiſſance. *e* Virgile donne de grandes loüanges au Païs de ſon Héros, & le reléve beaucoup au deſſus de la Gréce. *f* Tant que Troye a été attaquée par la force & par la vertu, elle eſt toûjours demeurée victorieuſe: ce n'eſt que la fraude & la malice des Grecs qui l'ont emporté ſur généroſité des Troyens. Ainſi, ſelon les Païs, les uns ſont braves & généreux, les autres fourbes & diſſimulez; les uns civils, les autres barbares; les uns patiens, les autres délicats, &c. *g*

Après

c Phœbe graves Trojæ ſemper miſerate labores.
Tot maria intravi duce te, &c. *Æneid.* 6.

d Saturnia Juno.
Enée eſt chaſſé des terres conſacrées à Mars, au liv. 3.
Camille porte contre Enée les armes de Diane. Voyez le livre 11.

e Interierit multum Divus ne loquatur an Heros . . .
Colchus an Aſſirius. *Hor. Poët.*

f Fracti bello fatiſque repulſi
Ductores Danaûm. *Æneid.* 2.

g *C'eſt en remarquant ces différences que Porus répond à Epheſtion*

Après ces Cauſes purement extérieures, ſont les Péres & les Méres dont le ſang paſſe dans les Enfans. On ne peut pas dire que les Parens ſont des cauſes tout-à-fait étrangéres aux inclinations de ceux qui ſont formez de leur ſubſtance. Appliquons ceci à nôtre ſujet. Enée étoit du ſang des Rois de Troye. Les prémiers Princes de cette Famille avoient autant de vertu que de puiſſance: mais dans la ſuite, ces deux choſes furent partagées en deux branches différentes. Ilus laiſſa ſon Royaume à Laomédon; & Aſſaracus eut la vertu en partage. Priam & Pâris naquirent du prémier; Anchiſe & Enée du ſecond. Ainſi, le Poëte donne à ſon Héros les bonnes inclinations de ſes Ancêtres, avant que de lui rendre leur puiſſance Royale. Sa piété mérita le ſceptre de ſes Péres, & la perfidie de l'autre branche fut cauſe que la famille de Priam fut exterminée; les innocens même en portérent la

tion dans la Tragédie de Mr. de Racine, intitulée Alexandre:

Que verrois-je, & que pourrois-je apprendre,
Qui m'abbaiſſe ſi fort au deſſous d'Alexandre:
Seroit-ce ſans efforts les Perſans ſubjuguez,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatiguez.
Quelle gloire en effet d'accabler la foibleſſe,
D'un Roi déja vaincu par ſa propre moleſſe,
D'un Peuple ſans vigueur & preſqu'inanimé,
Qui gémiſſoit ſous l'or dont il étoit armé; &c.

Après il ajoûte,

Un ſeul Rocher ici lui coute plus de têtes,
Plus de ſoins, plus d'aſſauts, & preſque plus de tems
Que n'en coute à ſon bras l'Empire des Perſans.
Ennemis du repos qui perdit ces infames,
L'or qui nait ſous nos pas, ne corrompt point nos ames.
&c. Act. II. Scen. 2.

Digitized by Google

la peine, comme Virgile le dit du jeune Polydore. *h* Cela eſt plus nettement exprimé par le Poëte Grec. Il fait la généalogie de Priam & d'Enée: & il ajoûte que *Jupiter haïſſoit la famille de Priam: & que déſormais Enée devoit commander aux Troyens, & en laiſſer l'Empire à ſa poſtérité.* *i* Voila quels étoient les avantages qu'Enée tiroit de ſon Pére. Sa Mére étoit la Déeſſe Vénus, de qui il avoit reçû ce caractére de bonté & de douceur, qui étoit le plus bel ornement de ſes mœurs.

Les Parens donnent la nobleſſe, qui met ſouvent beaucoup de différence entre ceux qui ſont nobles & ceux qui ne le ſont pas. Or ce qui arrive ſouvent ou ordinairement en ces choſes, eſt la régle de ce qu'un Poëte doit faire. Il y auroit de l'ignorance ou de la puérilité en une conduite oppoſée: & l'on s'expoſeroit à ces reproches, ſi, par exemple, on faiſoit naître ſous une conſtellation mauvaiſe, une perſonne poëtique, à qui l'on voudroit donner de bonnes inclinations, & une heureuſe fortune; quelques exemples que l'on pût oppoſer à la doctrine prétenduë des Aſtrologues: l'admirable & l'extraordinaire des Poëtes ne conſiſte pas à con-

h Poſtquam res Aſiæ, Priamique evertere gentem
Immeritam viſum ſuperis:
Polydorum obtruncat. *Æneid.* 3.

i Ἦ δὴ γὰρ Πριάμῳ γενεὴν ἠχθηρε χρονίων,
Νῦν δὴ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
Καὶ παῖδες παίδων, τοι κὲν μετόπισθε γένωνται. *Iliad.*

contredire ce qu'il y a de communément reçû en ces choſes.

L'Education eſt une cauſe des mœurs, qui dépend des deux précédentes, je veux dire du ſoin & de la condition des Parens. Virgile ne l'a pas oubliée *k*. Ceux que l'on fréquente contribuent auſſi beaucoup aux diverſes inclinations que l'on reçoit par l'éducation, ſoit que l'on s'accommode à leur humeur, ſoit que la conformité des humeurs faſſe ces liaiſons, & préſide aux choix des Amis. Les gens d'Enée ſont bons, ſages, & pieux. Japis ſon Médecin préféra les connoiſſances de ſon Art, à la gloire des armes, dans l'unique deſſein de prolonger la vie à ſon Pére caſſé de vieilleſſe. *l*

L'Education dépend auſſi du gouvernement, & de l'Etat où on eſt élevé. On prend d'autres ſentimens dans une Monarchie, que dans un Etat populaire. Ce point étoit important à notre Poëte, qui vouloit faire changer d'inclination à ſes Auditeurs. C'eſt pour cela que les inclinations de tous les perſonnages de l'Enéide ſont unanimement pour le gouvernement d'un ſeul. Et ſi les Toſcans cruellement traitez par Mézence, ſe revoltent contre lui, & le chaſſent : ce n'eſt pas comme fit le prémier Brutus, pour changer la

k Diſce, puer, virtutem ex me, verumque laborem.
Fortunam ex aliis. *Enée au* 12. *liv.*

l Ipſe ſuas artes, ſua munera lætus Apollo
Augurium citharamque, dabat celereſque ſagittas.
Ille ut depoſiti proferret fata Parentis,
Scire poteſtatem herbarum, uſumque medendi
Maluit, & mutas agitare inglorius artes. *Æn.* 12.

la face de l'Etat, en banniſſant enſemble & le Roi, & la Royauté : mais c'eſt pour ſe ſoumettre à un plus juſte Monarque.

Nous pouvons mettre au nombre des Cauſes mélées, les Richeſſes, les Dignitez, les Alliances, & les autres biens de la fortune que nous poſſédons. Sur quoi je ferai ſeulement cette réfléxion : qu'un Roi, ou un Général d'armée, n'agit pas toûjours en Roi ou en Général. Achille avoit l'une & l'autre de ces dignitez. Mais il ne garde de ſa Souveraineté que cette indépendance, qui lui fait refuſer à Agamemnon l'obéïſſance qu'il lui devoit d'ailleurs. La Fable ne demandoit que cela, Homére n'en a pas dit davantage. Son Achille eſt plus un particulier, & un ſimple volontaire qui combat uniquement pour ſa querelle, qu'il n'eſt Roi, & qu'il n'eſt Général. Auſſi, rien de tout ce qui ſe fait de bien ailleurs qu'où il eſt, n'eſt dû ni à ſa valeur, ni à ſa bonne conduite.

Le Héros de Virgile eſt tout autre. Il ne ſe défait jamais de ſes Dignitez, il agit pleinement en Général : & cette qualité met la gloire de ſes armes beaucoup au deſſus de celle d'Achille. L'abſence de ces deux Héros donne tout l'avantage à leurs Ennemis, & fait voir combien la vaillance de l'un & de l'autre eſt grande & néceſſaire. Cela leur eſt commun. Mais ce qui eſt particulier à Enée, eſt que tout ce qui ſe fait de bien en ſon abſence, eſt dû à ſa bonne conduite. Deux choſes garantiſſent les Troyens de la fureur de Turnus. L'une eſt le rempart & les fortifica-

fications du camp où ils ſont renfermez: *m* Enée avoit lui-même déſigné & conduit ces ouvrages. » L'autre eſt le bon ordre qu'ils obſervent pour ſe deffendre : ils ne font en cela que ce qu'il leur avoit commandé en partant. *n* Voila une gloire où le Héros de l'Iliade ne peut prétendre: & ſi l'on veut les comparer enſemble ; Achille eſt un vaillant Soldat, & Enée un véritable Capitaine.

Les Cauſes des Mœurs que nous avons propoſées les dernieres, ſont purement intérieures. La premiére & la plus générale de celles-ci eſt la complexion. Les Poëtes mettent les grandes qualitez dans les corps les plus grands & les mieux faits. Virgile donne à ſon Héros une taille, & une phyſionomie divine *p*: & il remarque que la vertu eſt dans un corps qui lui reſſemble. *q*

La complexion eſt autre dans les âges & dans les ſéxes différens. Turnus eſt plus jeune qu'Enée, parce qu'Enée devoit être ſage & prudent, & Turnus fougueux & emporté comme un autre Achille. Je ne tranſcrirai pas ici, ce qu'Horace a écrit des mœurs propres à chaque âge. *r*

Pour

m Quibus hæc medii fiducia valli,
Foſſarumque moræ lethi diſcrimina parva. *Æn.* 9.
n Ipſe humili deſignat mœnia foſſa.
Moliturque locum, primaſque in littore ſedes
Caſtrorum in morem pinnis atque aggere cingit.
Æneid. 7.
o Namque ita diſcedens præceperat optimus armis
Æneas, &c. *Æneid.* 9.
p Os humeroſque Deo ſimilis. *Æneid.* 1.
q Gratior & pulchro veniens in corpore virtus. *Æn.* 5.
r . . . , Ne forte ſeniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis. *Art Poët.*

ſ Pour le ſexe, Ariſtote dit en ſa Poëtique, qu'il y a moins de bonnes femmes que d'autres, & qu'elles ſont plus de mal que de bien. Virgile n'a que trop exactement ſuivi cette penſée. Vénus eſt la Mére & la protectrice d'Enée, elle paroît toûjours bonne par tout. La Sibylle le favoriſe. Cybelle & Andromaque lui veulent du bien, & n'ont rien de mauvais, mais elles paroiſſent peu. Pour ce petit nombre de bonnes femmes, en voici bien d'autres qui ſont mauvaiſes, ou qui font beaucoup de mal à ce Héros. t Junon eſt ſa grande Ennemie: elle employe contre lui Iris, Juturne & Alecton. Didon penſa le perdre à Carthage: elle ſe fait aider de ſa Sœur, d'une Nourrice, & d'une Magicienne. u Les Harpyes le chaſſent de leur Iſle. Hélène eſt une furie qui ruïne les Troyens x & les Grecs mêmes. y Les Troyennes ſes propres Sujettes, mettent exprès le feu à ſa flotte. Amata mépriſe l'ordre des Dieux, & la volonté du Roi ſon mari, & avec les femmes La-

ſ *Tout le monde connoît leur imperfection,*
Ce n'eſt qu'extravagance & qu'indiſcretion;
Leur eſprit eſt méchant & leur ame eſt fragile,
Il n'eſt rien de plus foible & de plus imbecile,
Rien de plus infidelle, & malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ſes animaux-là. Moliére.

t . . . . Quod ſi mea numina non ſunt
Magna ſatis, dubitem haud equidem implorare quod uſquam eſt.
Flectere ſi nequeo, ſuperos, Acheronta movebo. *Lib.* 7.

u Triſtius haud illis monſtrum, nec ſævior ullâ
Peſtis, & ira Deum ſtygiis ſeſe extulit undis. *Lib.* 3.

x Trojæ & patriæ communis Erynnis. *Æneid.* 2.

y Quis furor iſte novus? quò nunc, quò tenditis inquit?
Heu miſeræ cives! non hoſtem, inimicaque Caſtra
Argivum; veſtras ſpes urbis: en ego veſter
Aſcanius. *Lib.* 3.

Latines, elle eſt la premiére trompette de la guerre : z Sylvie la fait commencer. Les Femmes les plus chéres de ce Héros ne lui cauſent que des douleurs inſuportables. On voit à la fin du ſecond livre ſes regrets pour Créüſe. a Et l'innocente Lavinie b eſt la cauſe de tous les maux qu'il ſouffre dans les ſix derniers livres.

Camille porte les armes contre lui ; mais elle nous fournit une réfléxion plus particuliére. Virgile en a fait un exemple délicat de la légéreté du ſexe. c Il ſemble que cette vaillante Fille ne combatte que pour apprendre aux femmes, que la guerre n'eſt pas leur métier ; & qu'elles ne peuvent jamais aſſez ſe défaire de leurs inclinations. Il leur en reſte toûjours quelque choſe qui les perd elles mêmes, & qui porte un grand préjudice à ceux qui ſe ſont fiez en elles. Le Poëte accommode miraculeuſement ce point aux Mœurs du ſexe, & à l'emploi de cette Héroïne, qui ſem-

V bloit

z Sylvia prima ſoror, palmis percuſſa lacertos,
Auxilium vocat. *Æneid. 7.*

a Venimus : hic demum collectis omnibus, una
Deficit ; & comites natumque virumque fefellit.
Quem non incuſavi amens hominumque Deorumque ?
Aut quid in everſâ vidi crudelius urbe ? *Lib. 2.*

b Bella horrida bella
Et Tibrim multo ſpumantem ſanguine cerno
Non ſimois tibi, nec Xantus, nec Dorica Caſtra
Defuerint : alius Latio jam partus Achilles
Natus & ipſe Deâ, nec teucris addita Juno
Uſquam aberit cum tu ſuplex in rebus egenis,
Quas gentes Italum, aut quas non oraveris urbes.
Cauſa mali tanti conjux iterum hoſpita teucris,
Externique iterum thalami.
Dit la Sybille à Enée. Lib. 6.

c Varium & mutabile ſemper
Fœmina. *Æneid. lib. 4.*

bloit en être entiérement éloignée. Au plus fort du combat, elle aperçoit un guerrier couvert d'armes parfaitement belles. Elle veut auſſi tôt avoir les dépoüilles de cet Ennemi : & les motifs que le Poëte lui donne, ſe réduiſent à un déſir de femme.[d] Cette légéreté du ſexe fait oublier à Camille ſa dignité & le ſoin de ſa perſonne, & eſt ſuivie de très-mauvais effets. Elle eſt tüée ; la Cavalerie eſt défaite, & Enée eſt garenti d'une embuſcade où il alloit s'engager.

Les Paſſions ſont encore des Cauſes intérieures des mœurs. Si nous aimons une perſonne, nous aimons tout ce que nous voyons en elle, juſques à ſes défauts; & ſi nous la haiſſons, nous avons de l'averſion pour ſes perfections mêmes : tant la paſſion a de force ſur nous. Quand Didon aime Enée ; ce Héros eſt ſans doute du ſang des Dieux.[e] L'a-t-il miſe en colére contre lui ? il n'eſt pas même de la race des hommes : quelque rocher affreux du mont Caucaſe eſt ſon Pére.[f]

Mais la plus excellente de toutes les Cauſes des Mœurs en chaque perſonne, ſont ſes pro-

[d] Fœmineo prædæ, & armorum ardebat amore.
Æneid. 11.

[e] Credo equidem, nec vana fides, genus eſſe Deorum.

[f] Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus autor,
Perfide; ſed duris genuit te cautibus horrens
Caucaſus, Hyrcanæque admorunt ubera tygres
Æneid. 4.

Ces Vers là ſont ainſi admirablement Traduits

Non cruel, tu n'es point le Fils d'une Déeſſe,
Tu ſuças en naiſſant le lait d'une Tygreſſe;
Et le Caucaſe affreux tengendrant en courroux,
Te fit l'ame & le Cœur plus durs que ſes cailloux

propres actions. g Cette cauſe eſt celle qui imprime les habitudes les plus fortes ; c'eſt celle où nous avons le plus de part ; c'eſt celle qui nous fait le plus d'honneur, ſi les mœurs qu'elle produit ſont bonnes ; & qui au contraire, nous couvre d'une plus honteuſe confuſion, ſi elles ſont mauvaiſes. Virgile a touché cette cauſe divinement, quand il a dit que les bonnes mœurs ſont après Dieu, la premiére & la plus belle recompenſe des bonnes actions.

Quæ vobis, quæ digna, viri, pro talibus auſis
Præmia poſſe rear ſolvi ? Pulcherrima primum
Dî Moreſque dabunt veſtri.

CHAPITRE III.

Des Mœurs hors de la Poëſie.

LA Géographie, l'Hiſtoire, la Philoſophie, & la Rhétorique, n'enſeignent rien des Mœurs que le Poëte ne doive ſavoir. Nous en ferons ſeulement ici une une légére application à notre ſujet.

Les Géographes dans les traitez qu'ils font

g *Les actions peuvent premiérement être les effets des Mœurs, mais il eſt ſûr qu'enſuite elles en deviennent la cauſe par l'impreſſion de l'habitude, d'où vient qu'on dit* nemo repente fuit turpiſſimus. Juvenal Sat. *Voyez Ch. 1. de ce livre, art. 6.*

de la ſituation des terres & des mers, nous apprennent auſſi la diverſité des Etats & des Gouvernemens, les inclinations, les coûtumes des peuples, & la façon de leurs habits. Le diſcours de Rémulus au neuviéme livre de l'Enéïde eſt tout Géographique. [a] Il contient l'éducation des Italiens, & leurs mœurs guerrieres accommodées à chaque âge : & il finit par une antithéſe, où l'on reproche aux Troyens la délicateſſe de leur habillement, comme un indice de leurs inclinations oppoſées à celles que l'on vient de décrire. Il y a encore d'autres endroits de l'Enéïde où cette molleſſe dans les habits eſt décrite, & reprochée à Enée même avec aſſez d'emphaſe. [b] Mais Virgile détourne adroitement de ſes Auditeurs qui deſcendoient des Troïens, la petite confuſion qui pourroit retomber ſur eux. Il dit que les Romains ne recûrent point de leurs Péres ce que cette mode avoit de trop efféminé. Mais au contraire, que les Troyens s'accommodérent aux façons mâles & généreuſes des Italiens. [c]

L'Hiſtoire comme la Géographie, décrit les Mœurs & les coûtumes des Peuples & des Etats en général : mais elle y ajoûte les mœurs & les inclinations des perſonnes particulieres qu'elle nomme. Toutes deux ont ceci de commun, que l'une & l'autre traite les mœurs com-

[a] Durum à ſtirpe genus : natos ad flumina primum
Deferimus, &c.

[b] Et nunc ille Paris cum ſemiviro comitatu,
Mœoniâ mentum mithrâ crinemque madentem
Subnixus. *Æneid.* 4.

[c] Sermonem Auſonii patrium moreſque tenebunt, &c.
Æneid. 12.

comme indifférentes, n'écrivant préciſément que pour les faire connoître telles quelles ſont dans la vérité. Il eſt vrai que les connoiſſances qu'elles donnent ſervent pour la conduite de la vie; & que chacun doit conſidérer les exemples qu'il trouve, *d* comme autant de préceptes qui lui enſeignent ſon devoir: mais cette application eſt moins du fond de ces deux arts, que de la Philoſophie Morale.

La Poëtique prend de l'Hiſtoire & de la Géographie ce que l'une & l'autre dit des Mœurs. Le Poëte décrit les choſes générales comme fait la Géographie; & ordinairement il les met ſous des noms particuliers, comme on les trouve dans l'Hiſtoire. Quelquefois il joindra enſemble ces deux choſes, &, il en ſera lui-même l'application. Ainſi, Virgile ayant à décrire les mœurs particuliéres de Sinon, il avertit que dans la malice de ce Grec ſeul, on connoîtra celle de toute la nation. *e*

La Philoſophie Morale a la ſimple connoiſſance des Mœurs, elle ne les ſouffre ni mauvaiſes ni indifférentes. Elle n'en traite que pour les rendre bonnes. Les vertus ſont toûjours bonnes; elle les propoſe, afin qu'on les embraſſe. Les vices ſont toûjours mauvais; elle enſeigne à les éviter. Les Paſſions

 ſont

d Hoc illud eſt præcipuè in cognitione rerum ſalutare ac frugiferum; omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monumento tueri: inde tibi tuæque Reipublicæ, quod imitere, capias; inde fœdum inceptu; fœdum exitu, quod vites. *Tit. Liv.*

D'où vient qu'on apelle l'Hiſtoire la Sage Conſeillere des Princes. Boſſuet.

e Accipe nunc Danaûm inſidias; & crimine ab uno Diſce omnes. *Æneid.* 2.

ſont d'elles-mêmes indifférentes ; elle corrige ce qu'il y a de mal, & elle donne les moyens d'en bien uſer, & de leur faire prendre le parti de la vertu. Il y a des inclinations qui ſont tellement indifférentes, qu'elles ne peuvent quiter cette propriété : telles ſont celles des petits Enfans avant qu'ils ſoient capables de bien ou de mal. La Philoſophie regarde celles-là non comme des mœurs, mais comme la cauſe des mœurs futures. Nous pouvons en donner un exemple ſans quiter nos guides ordinaires. Horace n'eſt pas moins Philoſophe que Poëte. Voici ce qu'il raconte d'un homme de la Ville de Canuſe nommé Servius Oppidius. Il étoit riche du bien que ſes Ancêtres avoient laiſſé dans ſa famille. Avant que de mourir il partagea deux terres à deux enfans qu'il avoit, & il y ajoûta cet avis: Je vous ai vû, Aulus, porter vos noix d'une maniére négligée, les joüer, & les donner facilement : & vous, Tibére, au contraire, vous contez les vôtres, vous êtes inquiet, & vous cherchez des trous pour les cacher. Cela me fait craindre que vous ne vous perdiez tous deux par des vices oppoſez, l'un comme le prodigue Numentanus, & l'autre comme l'avare Cicuta. Je vous ordonne donc à tous les deux, & je vous conjure par les Dieux protecteurs de notre famille ; vous, de ne jamais rien diminuer du bien que je vous laiſſe ; & vous de ne l'augmenter jamais, & de vivre content de que vôtre Pére & la nature jugent être ſuffiſant pour vous. *f* Voi-

f Servius Oppidius Canuſi duo prædia dives

An-

Voila traiter les inclinations des Enfans en Philoſophe. La concluſion & toutes les ordonnances de ce ſage Pére ſont pour un âge plus avancé.

Virgile traite la doctrine des Paſſions & des Mœurs non ſeulement en Philoſophe Moral, mais encore en Phyſicien. Il rend raiſon de ces choſes par la matiére dont les corps ſont compoſez, & par la façon dont ils ſont faits & unis aux ames. g Mais il le fait d'une maniére Poëtique & propre à ſon ſujet.

Comme *la Rhétorique* a une autre fin, auſſi, traite-t-elle les Mœurs d'une autre ſorte. L'Orateur n'a pas pour but de rendre ſes Auditeurs meilleurs qu'ils ne ſont; il ſe contente s'ils demeurent perſuadez de ce qu'il a entrepris de leur perſuader. Pour y réüſſir, il prend lui-même leur humeur & leurs intérêts autant que ſa cauſe le peut permettre. Il paroît modeſte, prudent, & homme de bien; afin qu'on l'écoute avec affection, que l'on ſe fie à lui, & que l'on croye qu'il ne veut tromper perſonne, & que

Antiquo cenſu, gnatis diviſſe duobus
Fertur: & hæc moriens pueris dixiſſe vocatis
Ad lectum: Poſtquam te talos, Aule, nuceſque
Ferte ſinu laxo, donare & ludere vidi:
Te, Tiberi, numerare, cavis abſcondere triſtem.
Extimui ne vos ageret veſania diſcors.
Tu Numentanum, tu ne ſequerere Cicutam.
Quare per Divos oratus uterque Penates,
Tu cave ne minuas, Tu ne majus facias id
Quod ſatis eſſe putat Pater, & natura coercet.
Lib. 2. Sat. 3.

g Hinc metuunt cupiuntque, dolent, gaudentque, &c.
Æneid. 6.

Digitized by Google

lui-même ne se trompe pas en ce qu'il dit. Il donne une idée toute contraire de ceux contre qui il parle. En un mot, sans se mettre beaucoup en peine quelles sont ses véritables inclinations, ou celles des autres, il s'étudie à les représenter toutes, telles qu'il faut qu'elles soient pour lui faire gagner sa cause.

Le Poëte doit savoir tout cela pour faire parler ses Personnages. On peut dire que nos Poëtes pouvoient considérer les ancêtres de leurs Auditeurs, comme les Orateurs considérent ceux en faveur de qui ils parlent. De plus, Virgile a pû considérer Didon comme son Ennemie. La perfidie d'Annibal, & des Cartaginois dispensoit un Poëte Romain de quelques civilitez, que sans cela on auroit peut-être crû être de bien-séance. Mais la Fable régle suffisamment les mœurs de tous les personnages; & c'est à quoi l'on doit principalement avoir égard.

Le Poëte a ses Auditeurs aussi bien que l'Orateur. La différence que j'y trouve est qu'ils ne sont ni en petit nombre, ni changeans, ni sujets à des passions & à des inclinations particulieres. Le Poëte écrit pour son païs, il doit être lû à toutes les heures, en tout tems, & par des personnes tranquiles. Il n'a donc qu'à étudier en général l'humeur de sa Nation; & les bonnes inclinations de son Prince, s'il vit dans une Monarchie, comme Virgile. Mais si le Prince en a de mauvaises, & qu'un Auteur ait la complaisance de corrompre son ouvrage pour s'y accommoder; il s'expose à de honteuses censures.

Le

Digitized by Google

Le Poëte a encore ceci de commun avec les Orateurs & les Philoſophes, qu'il doit comme eux paroître ſage, prudent, & honnête-homme. *h* Pour cette raiſon, & de plus, parce qu'il doit enſeigner la vertu, il eſt obligé de ſavoir parfaitement la Morale, & d'être véritablement vertueux. Cette ſcience eſt pratique; elle ne s'aprend point par de ſimples ſpéculations. Si une Morale bonne & ſolide ne corrige nos paſſions, il eſt preſque impoſſible que nos paſſions ne nous faſſent une fauſſe Morale. Nous ne blâmons point de bonne grace les défauts où nous nous plaiſons. Nous aimons mieux croire que ce ne ſont pas des vices, que de nous avoüer à nous-mêmes que nous ſommes vicieux. Si Horace a eu raiſon de dire qu'Homére auroit moins loüé le vin, *i* s'il ne l'avoit aimé: que peut-on penſer de ceux qui s'arrêtent avec tant de complaiſance & d'affectation, à ce que les paſſions ont de plus honteux & de plus criminel? qui en font les endroits de leurs Poëmes les plus touchans & les plus tendres; & qui tournent les amours infames, en des galanteries qu'un honnête-homme & qu'un brave Cavalier peut mettre au rang de ſes bonnes fortunes? On ne fera pas haïr les vices, quand on n'en repréſentera que ce qu'il ont d'aimable & de doux. Ces qui ne les font voir que ſous de beaux maſques, laiſſent croire qu'ils ne les enviſagent que par là, & que leur vie eſt d'accord avec leur morale &

h Scribendi recte ſapere eſt & principium & fons. *Art Poët.*

i Laudibus arguitur vini vinoſus Homerus. *Liv. 1. Ep. 19.*

Digitized by Google

avec leur morale & avec leurs écrits. S'il y a des Lecteurs qui ſoient dans ces mêmes penſées; ce n'eſt pas à ceux-là que l'on doit s'accommoder. Ce ſeroit au-contraire, corrompre les régles les plus eſſencielles de la Poëſie & de la Fable. Un Art pernicieux n'eſt pas un Art, ou du-moins, il n'eſt pas tolérable. S'il n'y a point d'autres Lecteurs; & ſi un Poëte eſt obligé d'être corrompu pour plaire: malheur à ceux qui entretiennent cette corruption, & qui préférent la gloire d'être Poëtes, à celle d'être gens de bien.

Ces réflexions ne ſont pas hors de mon ſujet, puis qu'elles ſervent à faire connoître quelle eſt la conduite d'Homére & de Virgile. Ces Payens n'ont point ſoüillé la majeſté de leurs Epopées par ces délicateſſes criminelles. Ulyſſe eſt froid chez Circé; il eſt triſte auprès de Calypſo: Briſéïde & Chryſéïde n'enflamment Achille, & Agamemnon que de colére: Camille n'a point d'amans: A peine parle-t-on de l'amour de Turnus pour Lavinie: & toute la paſſion de Didon n'eſt traitée [k] que comme une infidelité criminelle dont

[k] Si mihi non animo fixum, immotumque ſederet,
Ne cui me vinclo vellem ſociare jugali.
. . . . . .
Huic uni forſan potui ſuccumbere culpæ
Sed mihi vel tellûs optem prius ima dehiſcat,
Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras
Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam:
Ante pudor, quam te violo, aut tua jura reſolvo.
Ille meos primus qui me ſibi junxit, amores
Abſtulit; ille habeat ſecum ſerveteque ſepulchro.
Æneid. lib. 4.

dont cette miſérable Reine eſt punie cruellement. [1]

CHAPITRE IV.

Des Mœurs Poëtiques.

CE qui eſt propre à la Poëſie dans la doctrine des Mœurs, eſt de faire connoître au Lecteur quelles ſont les inclinations que le Poëte donne à ſes Perſonnages, bonnes, mauvaiſes, ou indifférentes, il n'importe. Voici comment Ariſtote définit les Mœurs Poëtiques. *Les Mœurs* (dit-il) *ſont ce qui découvre l'inclination de celui qui parle; & ce qui fait connoître à quoi il ſe réſoudra, avant que l'on ait vû qu'il s'y porte, ou qu'il le rejette actuellement.* D'où ce Philoſophe conclud que *les Mœurs ne ſont pas toûjours en toutes ſortes de diſcours.* [a] *Non quælibet oratio eſt Morata.* Un exemple éclaircira cette définition.

Dans les prémiers livres de Virgile, Enée a paru extrément pieux, & plus attaché à exécuter

[1] *Mr. l'Abbé Geneſt vient de montrer dans ſa Tragédie intitulée* Joſeph, *qu'on peut fort bien toucher par des impreſſions plus nobles que celle de cet amour ſi vanté dans nos Romans.* Amour, *dit Madame Dacier*, qui après avoir corrompu les Mœurs a corrompu les ouvrages.

[a] Ἔστι δὲ ἦθος μὲν τὸ τοιοῦτον. ὃ δηλοῖ τὴν προαίρεσιν ὁποῖά τίς ἐστιν, ἐν οἷς ἐκ ἔστι δῆλον, εἰ προαιρεῖται, ἢ φεύγει ὁ λέγων.

Διόπερ, ἐκ ἔχουσιν ἦθος ἔνιοι των λόγων. *Ariſt. Poët. c. 6.*

cuter la volonté des Dieux qu'à toute autre choſe. Dans le quatriéme livre, on lui propoſe un choix fort difficile. D'un côté, une juſte reconnoiſſance, l'amour, ſa tendreſſe naturelle, & pluſieurs grandes conſidérations l'engagent à ne point quitter Didon : d'autre part, un ordre exprès des Dieux l'envoye en Italie. *Avant que l'on ait vû quel parti il prendra & à quoi il ſe réſoud* ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον εἰ προαιρεῖται ἢ φεύγει. *Ce qu'il a dit* ὁ λέγων, *doit avoir fait connoître ſa volonté & ſes inclinations telles qu'elles ſont, & à quoi il ſe déterminera.* δηλοῖ τὴν προαίρεσιν ὁποιά τίς ἐστιν. Ses diſcours précédens qui me découvrent ſa réſolution future ſont *les Mœurs* Poëtiques, ἔστι δὲ ΗΘΟΣ τὸ τοιοῦτον. Ils ont fait prévoir qu'il abandonneroit Didon pour obéïr aux Dieux ; il l'a fait ; les mœurs ſont donc bonnes & bien miſes. Si pour demeurer avec Didon, il avoit déſobéï aux ordres de Jupiter, les mœurs auroient été mauvaiſes, parce qu'elles auroient fait prévoir un choix & une réſolution contraire à celle qu'il devoit prendre. Mais ſi rien ne m'avoit fait prévoir aucune réſolution d'Enée, ni celle qu'il a priſe, ni la contraire ; en ce cas *il n'y auroit point eu de mœurs*, οὐκ ἔχουσι τὸ ΗΘΟΣ.

Comme donc dans la Philoſophie les Mœurs ſont Bonnes, quand elles font un homme de bien de la perſonne où elles ſe rencontrent ; & qu'elles ſont Mauvaiſes, quand elles le portent aux vices & aux mauvaiſes actions : & comme dans la Rhétorique elles ſont Bonnes, quand elles font paroître

roître celui qui parle honnête homme, prudent & sincére; & celui contre qui l'on parle, chargé de vices opposez: & qu'elles sont Mauvaises, quand celui qui parle semble vicieux & imprudent, & son adversaire sage & bien avisé indépendemment de ce qu'ils sont dans la vérité. De même, dans une Epopée, les Mœurs sont Bonnes, quand on reconnoît la vertu ou le vice, les bonnes ou les mauvaises inclinations de ceux qui parlent ou qui agissent: & elles sont Mauvaises, quand un homme de bien paroît vicieux, ou qu'un méchant homme fait voir de bonnes inclinations.

Ainsi, les Mœurs d'Enée & celles de l'Athée Mézence considérées Poëtiquement sont également bonnes, parce qu'elles font également voir les caractéres que le Poëte leur a donnez, & suivant lesquels il les fait toûjours agir. Mais dans l'Hippolite de Sénéque, les Mœurs de la Nourrice de Phedre sont fort mauvaises, parce que cette femme est très-méchante, & qu'elle dit de très bonnes choses. Elle excite d'abord à la continence cette malheureuse Reine passionnée pour Hippolité son Beau-fils. *C'est* dit elle, *la passion qui pour favoriser le vice n'a point eu de honte de faire un Dieu de l'Amour; & pour s'abandonner plus librement aux crimes, elle a déguisé cette brutalité infame sous le nom d'une fausse Divinité*, [b] Quand on entend un long discours rempli de ces chastes sentimens, ne croiroit-on pas que celle qui parle est la Chasteté même descenduë

[b] Deum esse amorem turpiter vitio favens
Finxit libido; quòque liberior foret,
Titulum furori numinis falsi dedit.

duë exprès du Ciel pour bannir de deſſus la terre ce que l'Amour a de mauvais? Voici cependant le perſonnage que jouë cette Nourrice dans tout le reſte du Poëme. C'eſt elle qui parle & qui explique ſon caractére. *Si cette fureur amoureuſe & criminelle vous poſſéde autant que vous le faites paroître, moquez-vous de tout ce que l'on en peut dire. La renommée favoriſe peu la vérité & la vertu: elle eſt bonne pour les plus méchans, & elle dit plus de mal des gens de bien que des autres. Tâchons de flêchir l'eſprit ſévére & intraitable d'Hippolite. Je me charge de cette commiſſion. C'eſt à moi d'entreprendre ce jeune homme farouche; & de toucher en votre faveur le cœur de cet impitoïable.* c Voila bien de bonne Morale renverſée en peu de mots. Sénéque aſſurément ne la lui avoit miſe en la bouche que pour faire admirer à ſes Auditeurs ſa faculté à traiter le pour & le contre, & combien il ſavoir de belles ſentences par cœur. Quoi qu'il en ſoit, puis qu'il avoit deſſein de ſe ſervir de cette Nourrice pour corrompre la chaſte réſolution d'Hippolite, il la fait bien parler en ce ſecond diſcours; & il r'entre dans la bonté Poëtique, quand il ſort de la bonté Morale, & qu'il lui fait debiter des maximes ſi méchantes.

Puis donc que la Bonté propre aux mœurs Poëtiques, eſt de paroître telles qu'elles ſont;

c Si tam protervus incubat menti furor,
Contemne famam: fama vix vero favet,
Pejus merenti melior, & pejor bono.
Tentemus animum triſtem & intractabilem.
Meus iſte labor eſt, aggredi juvenem ferum:
Mentemque ſævam flectere immitis viri.

ſont ; il faut voir quelles ſont les choſes qui nous découvrent les inclinations des Perſonnages.

La prémiere ſont les Diſcours & les Actions. *Il y a des Mœurs dans le Poëme* (dit Ariſtote) *ſi comme on a dit, les Diſcours & les Actions font connoître quelque inclination.* [d] Le Poëte fait agir & fait parler ſes Perſonnages comme il lui plaît. Ainſi, ces deux choſes lui ſont entiérement dûës, c'eſt lui qui en eſt le maître abſolu. Auſſi ſont elles le fondement de tout le reſte. Quand les Mœurs ſont bien exprimées de cette ſorte, elles ſont déſignées purement & ſimplement par le terme de *Bonnes* ; & cette Bonté fait leur premiére qualité. Ariſtote la met à la tête de toutes les autres, pour être ſur tout très-exactement obſervée. [e] Horace recommande auſſi au Poëte d'être exact à bien faire connoître les Mœurs. *f*

La ſeconde choſe eſt la connoiſſance que le naturel, l'étude ou l'expérience nous donne des inclinations propres à chaque perſonne ſuivant la complexion, la dignité, & toutes les autres cauſes naturelles ou aquiſes, extérieures ou intérieures que nous avons rapportées ci-devant. Auſſi-tôt que le Poëte a donné la dignité de Roi à un de ſes Perſonnages ; ſans qu'on l'entende parler ou

[d] Ἔξει δὲ ἦθος μὲν, ἐὰν, ὥσπερ ἐλέχθη, ποιῇ φανερὸν ὁ λόγος ἢ ἡ Πρᾶξις προαίρεσίν τινα. *Ariſt. Poët. c.* 15.

[e] Ἓν μὲν τὸ πρῶτον ἔπως χρηστὰ ἦ.

f Notandi ſunt tibi Mores. *Hor. Poët.*

Digitized by Google

ou qu'on le voye agir, on ſait qu'il doit être grave, magnifique, jaloux de ſon autorité &c. Les inclinations doivent donc être *Convenables* à ce que le Poëte a propoſé, & cette *Conformité* ou *Convenance* fait la ſeconde condition des Mœurs. *g*

La troiſiéme choſe eſt la connoiſſance que l'on tire de la Fable ou de l'Hiſtoire. Cette eſpéce de connoiſſance eſt compriſe ſous le nom d'opinion commune ou de Renommée, pour les raiſons que nous avons dites. Ainſi, quand un Poëte a nommé Alexandre : on ſait que l'inclination de ce Perſonnage eſt toute pour la grandeur & pour la gloire ; & que ſon ambition eſt plus vaſte que l'étenduë de toute la terre. S'il introduit Achille ; on connoît ſa colére, ſes fougues, & ſon impatience. Les Mœurs de ces Héros dans le Poëme doivent être *Semblables* à ce que la Renommée en a publié, & cette *Reſſemblance* fait la troiſiéme qualité des Mœurs. *h*

Enfin, parce que les Poëmes peuvent être diviſez en pluſieurs parties comme l'Enéïde, dont une moitié n'éxige que la piété & la patience, & l'autre eſt toute dans la violence & dans la guerre : quelqu'un croiroit ſuivant des états ſi différens ; pouvoir mettre auſſi divers caractéres dans ſon Héros. Et alors les Mœurs de chaque partie ſeroient Bonnes en particulier : mais parce que les Diſcours & les Actions de la premiére partie ont fait con-

g Convenientia finge. *Hor. Poët.*
Δέυτερον δὲ τὰ ἁρμόττοντα. *Ariſt. Poët.*
h Famam ſequere. *Hor.*
Τρίτον δὲ Ὅμοιον.

connoître les inclinations que le Poëte a données à ſon Héros; & que ce que le Lecteur y a vû tient lieu de Fable & d'Hiſtoire, & a le même effet que la Renommée; ce ſeroit ſans doute manquer contre la prémiére & contre la troiſiéme condition, que de changer ce caractére connu. D'où il s'enſuit que le Poëte eſt obligé de le faire *Conſtant* & *Egal*, *i* c'eſt à dire tel à la fin du Poëme qu'il a paru au commencement. Cette *Egalité* de Caractére eſt la derniére qualité des Mœurs.

De cette ſorte, *il y a quatre choſes à obſerver dans les Mœurs.* 1. Qu'elles ſoient *Bonnes*, 2. *Convenables*, 3. *Semblables*, & 4. *Egales*. *k* Ces quatre Qualitez ſont compriſes dans la Définition d'Ariſtote, de telle ſorte que ſi l'on manquoit à quelqu'une, on manqueroit contre cette Définition, en nous faiſant mal juger des inclinations d'un Perſonnage & des réſolutions qu'il devroit prendre.

La choſe la plus importante, & la plus difficile eſt de bien diſtinguer ces deux ſortes de Bonté dans les mœurs; l'une que l'on peut appeller Morale, & qui eſt propre à la vertu: & l'autre eſt la Poëtique, *l* à laquelle les

i Servetur ad imum
Qualis ab incœpto proceſſerit, & ſibi conſtet.
Hor. Poët.

k Τέταρτον δὲ Ὁμαλόν.
Περὶ δὲ τὰ Ἤθη, τέτταρά ἐσιν, ὧν δεῖ σπουδάζεσθαι.
Ἓν μὲν ἢ πρῶτον, &c. *Ariſt. Poët. c.* 15.

l Ἔσι δὲ ἦθος μὲν τὸ τοιῶτον ὃ δηλοῖ τὴν προαίρεσιν.

hommes les plus vicieux ont autant de part que les gens de bien. Elle ne conſiſte que dans l'adreſſe du Poëte à bien faire connoître les inclinations de ceux qu'il fait parler, & qu'il fait agir dans ſon Poëme. Ce qui embaraſſe le plus eſt que les mœurs Poëtiques ſuppoſent les autres : & non ſeulement Ariſtote parle de toutes ces deux eſpéces en ſa Poëtique, mais de plus, il ſe ſert du même terme pour exprimer ces deux eſpéces de *Bonté*. Χρηστόν.

Pour mieux nous tirer de cette difficulté, il eſt bon de commencer ici par examiner, ſi ſelon Ariſtote, un Héros Poëtique doit néceſſairement être honnête-Homme & vertueux. Car ſi cela n'eſt pas : il eſt clair que quand Ariſtote demande pour premiére & pour principale qualité des Mœurs, qu'elles ſoient *Bonnes*, il n'a point voulu parler de cette Bonté Morale qui fait les honnêtes gens, & qui eſt inſéparable de la vertu. Ainſi, quoi que nous ne pénétrions peut-être pas par tout l'obſcurité de ſon expreſſion, nous ſaurons au-moins, le fond de ſa penſée. Et puiſque cette queſtion eſt néceſſaire, nous ne ferons point de difficulté de joindre la raiſon & les autres autoritez, à l'autorité d'Ariſtote : elle n'en ſera que mieux établie.

CHA-

CHAPITRE V.

Si un Héros Poëtique doit être honnête-homme.

CE doute paroîtra peu raiſonnable à ceux qui n'ont qu'une ſeule idée des Héros, & qui ſous ce nom ne connoiſſent que ces excellens hommes à qui il ne manque aucune vertu, qui ſont les maîtres de leurs paſſions & de tous leurs mouvemens, & qu'une nature excellente & divine éléve au-deſſus du reſte des hommes. Mais les Poëtes anciens ni les Maîtres de l'Art, [a] n'ont jamais penſé à placer leurs Héros dans un rang ſi relevé, ſans qu'il leur fût permis d'en deſcendre. Il faut donc ici faire la même diſtinction entre un Héros en Morale, & un Héros en Poëſie, que nous avons faite, entre la Bonté Morale, & la Bonté Poëtique: & dire que comme Achille & Mézence ont autant de part à la bonté Poëtique, qu'Ulyſſe & Enée: de même ces deux hommes cruels

[a] *Des Héros de Roman, fuyez les petiteſſes,*
Tantefois aux grands Cœurs donnez quelques foibleſſes.
Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront,
A ces petits défauts marquez dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoît la Nature,
Qu'il ſoit ſur ce modéle en vos Ecrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, intéreſſé,
Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtére,
Conſervez à chacun ſon propre Caractére,
Des Siécles, des Pais, étudiez les mœurs,
Les Climats ſont ſouvent les diverſes humeurs.
Boil. Art Poët. c. 3.

Digitized by Google

Epopées Françoiſes le nom de Poëmes Alexandrins, puiſque les vers dont on ſe ſert en ces Poëmes ſont nommez vers Alexandrins. Et ſi ce nom d'Héroïque vient des perſonnages que l'on y met qui ſont des Héros, la Tragédie ſera auſſi bien un Poëme Héroïque que l'Epopée, puiſque l'Action & les Perſonnages de la Tragédie ne ſont pas moins Héroïques que l'Action & que les Perſonnages de l'Epopée.

Mais je ne ſai ſi le peu d'utilité que l'on peut retirer de ces réfléxions, merite tant de paroles. Elles peuvent ſervir à nous faire connoître le différent uſage de ce terme de Héros & d'Héroïque entre les Anciens & les Modernes, & à empêcher que l'on ne condamne ceux-là ſur des idées qu'ils n'ont pas ſuivies. Quand on ſaura qu'ils n'ont point attaché l'idée de la vertu à ces termes pris poëtiquement, qu'ils n'ont point affecté le nom de Héros au principal Perſonnage d'un Poëme, & qu'ils n'ont pas même donné le nom de Poëme Héroïque aux Epopées : on ne cherchera point en ces ouvrages des exemples d'une vertu véritable & excellente, & l'on ne s'étonnera pas qu'Horace ait dit au contraire, que toute l'Iliade où il y a tant de Héros tuez, ne contient toutefois que des violences injuſtes, & des emportemens criminels. [c]

J'ai omis une ſignification du mot de Héros qui peut être conſidérée comme Morale

[c] Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς ἄϊδι προΐαψεν. Ἡρώων. *Iliad.* 1.

& comme Poëtique. On nommoit ainſi les hommes nez d'une Divinité & d'une perſonne mortelle, comme Achille qui étoit fils de la Déeſſe Thétis & de Pelée, & comme Hercule qui étoit fils de Jupiter & d'Alcméne. Mais cela n'obligeoit pas les Poëtes à faire ces Héros plus gens de bien : parce qu'il y avoit même des Dieux mauvais. Auſſi voit-on que les Poëtes font quelquefois de ces hommes Divins, de fort méchans hommes, *d* témoin Polyphéme & Cacus. Ce premier, Fils de Neptune étoit un monſtre horrible, qui devoroit ſes Hôtes & ſe moquoit de Jupiter : Cacus étoit fils du Dieu Vulcain. Virgile dit qu'il n'y avoit point de crime que cet inſigne brigand n'entreprît. *e*

Cela eſt dit en général de toutes ſortes de Héros; voyons en particulier le premier Perſonnage de chaque Poëme.

Ariſtote dit qu'*une vertu héroïque & divine, eſt une vertu plus qu'humaine*, *f* & par conſéquent

d Ces ambitieux Conquérans,
Pour qui la Terre entiére eut été trop petite,
N'étoient pas des Héros véritablement Grands.
Une valeur féroce étoit tout leur mérite.
. . . . . .
Athénes dans ſes Murs, Perſepolis & Rome,
Ont vû par la grandeur des vices, des forfaits,
Que dans l'oiſiveté d'une profonde Paix,
Le Héros n'étoit plus qu'un Homme.
Madame des Houlliéres, Epiſt. à Monſeigneur ſur ſon départ pour l'Allemagne.

e Monſtrum horrendum
Viſceribus miſerorum & ſanguine veſcitur atro.
At furiis Caci mens effera, nequid inauſum,
Aut intentatum ſcelerisve dolive fuiſſet. *Æneid.* 8.

f Τὴν ὑπὲρ ἡμᾶς ἀρετὴν ἡρωικήν τινα καὶ θείαν. *Ariſt. de Moribus ad Nicomach. liv.* 7. *c.* 1.

quent que les Héros ſont des hommes divins, & que l'excellence de leur nature éléve au-deſſus de nous. Mais il dit cela dans ſes livres de Morale. Il enſeigne au contraire, en ſa Poëtique, que ce premier perſonnage d'un Poëme que nous nommons le Héros, ne doit être ni bon ni mauvais. Mais il veut qu'il ſoit entre deux: & qu'*il ne ſoit ni au deſſus du commun des hommes par ſa vertu & par ſa juſtice, ni au deſſous par ſes crimes & par ſa méchanceté.* g Il n'y a donc rien de commun entre ces deux eſpéces de Héros dont l'un doit être élevé par ſa vertu au deſſus des hommes, & l'autre ne doit pas même être du rang des hommes les plus parfaits.

Encore faut-il remarquer qu'il ne parle que de ce qu'il y a de plus achevé dans les Poëmes, & non ſimplement de ce qui y cette médiocrité qu'il demande, eſt pour les Fables implexes. Ainſi, il n'exclud pas abſolument du nombre de ces Héros Poëtiques, les perſonnes les plus vertueuſes comme Ulyſſe; ni les plus vicieuſes comme Ixion & Médée. h Horace nomme auſſi ces deux derniers entre les Héros réguliers: il dit que celle-ci doit être barbare & inflexible, & Ixion perfide. Aſſurément ce Critique n'a pas écrit des Régles pour des perſonnages irréguliers.

g Ὁ μεταξὺ ἄρα τοῦτον λοιπόν. Εἰ δὲ τοιοῦτος ὁ μήτε ἀρετῇ διαφέρων καὶ δικαιοσύνῃ, μήτε διὰ κακίαν καὶ μοχθηρίαν, &c. *Ars. Poët. c.* 13.

h Sit Medea ferox invictaque: Perfidus Ixion. *Hor. Poët.*

Mais puis qu'enfin Ariſtote & Horace, approuvent la conduite d'Homére dans les Mœurs qu'il a données à ſon Achille, & qu'ils propoſent ce Héros comme un modéle que les Poëtes doivent imiter ; les mauvaiſes mœurs de ce perſonnage doivent nous convaincre que ſelon les Régles d'Ariſtote & celles d'Horace, & ſelon la pratique d'Homére, il n'eſt nullement néceſſaire que le Principal Perſonnage d'une Epopée ſoit un homme de bien. Car jamais un homme de bien ne préfére ſa paſſion & ſon intérêt particulier à la cauſe commune, à la gloire de ſon Païs, & à l'honneur & à la vie de ſes amis innocens. *i* Jamais un homme de bien ne parla ainſi à ſon Général: *Va impudent, yvrogne, timide, il n'y a que des lâches qui t'obéiſſent.* Ces réproches ſont ſéditieux & de très mauvais exemple : & ſont d'autant plus criminels, que celui qui les dit peut être Chef de parti. Un homme de bien à qui Dieu refuſe quelque choſe, n'entrera point en colére contre lui, & ne lui dira pas que s'il pouvoit, il s'en vengeroit : il n'y a que des impies & des furieux, à qui ces paroles puiſſent échaper.

Ariſtote ignoroit-il ces emportemens continuëls d'Achille ? ou ſi ce ſavant Philoſophe les a pris pour de véritables vertus ? Cette penſée

i Non poſſidentem multa vocaveris,
Recte beatum: rectius occupat,
Nomen beati, qui Deorum muneribus,
Sapienter uti duramque callet,
Pauperiem pati, pejuſque Letho
Flagitium timet: non ille proceris amicis,
Aut Patria timidus perire. *Hor. Ode. 9. Lib. 4.*

ſée eſt hors de toute apparence. Nous devons bien plus vrai-ſemblablement croire qu'Ariſtote n'a conſidéré ce Héros Poëtique que comme un brutal directement oppoſé au Héros de ſa Morale. Car dans ce que nous en avons allégué, *il oppoſe la brutalité, aux vertus Héroïques & Divines. Parce qu'un Dieu & une Bête ſont incapables de vice & de vertu.* [k] En effet, l'une de ces Natures eſt trop au deſſus, & l'autre trop au deſſous. Ce n'eſt ni pour l'une ni pour l'autre que l'on fait des Loix. N'eſt ce pas auſſi ce qu'Horace dit du Caractére d'Achille? *Il ne doit point reconnoître que les loix ſoient faites pour lui.* [l] Il n'y a donc point de milieu, il appartient à un des deux contraires qu'Ariſtote propoſe au deſſus ou au deſſous des hommes; il eſt Divin ou Brutal. Le choix n'eſt pas difficile à faire. Horace dit qu'ils eſt fou. [m]

Homére a quelque fautes & Horace le reconnoit, il eſt vrai: [n] mais le caractére d'Achille ne peut être une de ces fautes *qui ſont en petit nombre, qui ne choquent point, qui naiſſent de l'infirmité humaine ou d'une négligence*

[k] Πρὸς δὲ τὴν θηριότητα, μᾶλις' ἂν ἁρμόττοντα λέγειν ὑπὲρ ἡμᾶς ἀρετὴν, ἡρωϊκήν τινα: ἢ θείαν. Καὶ γὰρ ὥσπερ οὐδὲν θηρίῳ ἐςὶ κακία, οὐδὲ ἀρετὴ, ἔτως οὐδὲ θεῷ. *Ad Nicomachum liv. 7.*

[l] Jura neget ſibi nata. *Hor. Poët.*

[m] Delirant Reges. *Epiſt. à Loll.*

[n] Aliquando bonus dormitat Homerus.

[o] Non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. *Poët.*

Digitized by Google

pardonnable. [p] Voila quelles ſont celles qu'Horace reprend, ou pour mieux dire, qu'il excuſe dans Homére. Peut-on appliquer cela au Caractére d'Achille?

Finiſſons, en appuyant la conduite d'Homére & l'autorité d'Horace & d'Ariſtote par une raiſon tirée de l'eſſence du Poëme telle que nous l'avons propoſée. La Morale enſeigne également les vices à fuir, comme nous le venons de dire de l'Iliade & d'Achille après Horace; & les vertus à imiter, comme Horace le dit de l'autre Poëme, & de l'autre Héros d'Homere. Et enfin, la Fable, qui eſt l'ame du Poëme, & qui n'eſt point d'une autre nature dans Homére que dans Eſope, ne reçoit pas moins réguliérement pour ſes premiers, & pour ſes ſeuls perſonnages, les hommes & les animaux les plus lâches & les plus criminels, que les plus généreux & les plus dignes de loüanges.

Sans attendre donc les nouvelles preuves que la ſuite nous fournira, nous pouvons conclure, que la raiſon & la nature du Poëme, la pratique d'Homére, & les préceptes d'Ariſtote & d'Horace nous enſeignent qu'il n'eſt pas néceſſaire que le Héros d'un Poëme ſoit homme de bien & vertueux; [p] & qu'il n'y a aucune irrégularité à le faire auſſi perfide qu'Ixion, auſſi dénaturé que Médée, & auſſi brutal qu'Achille. [q]

CHA-

[p] Rurſus quid virtus & quid ſapientia poſſit,
Utile propoſuit nobis exemplar Ulyſſem.
Epiſt. à Lollius.

[q] Sit Medea ferox invictaque perfidus Ixion.
Jura neget ſibi data. *Poët.*

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De la Bonté Poëtique des Mœurs.

CE que l'on va dire ici de la Bonté des Mœurs n'eſt qu'une expoſition de ce qu'Ariſtote en a écrit au chapitre quinziéme de ſa Poëtique. Voici le paſſage entier. *Il y a quatre choſes à obſerver dans les Mœurs. La premiére & la principale eſt la maniére de les faire Bonnes. Les mœurs ſeront dans un Diſcours, ou dans une Action, ſi, comme on a dit, l'un ou l'autre fait connoître à quoi ſe réſoudra celui qui parle ou qui agit. Soit que ces Mœurs mauvaiſes* & vicieuſes *faſſent prevoir des réſolutions mauvaiſes* & vicieuſes ; *ſoit que ces Mœurs Bonnes* & vertueuſes *faſſent prévoir des réſolutions auſſi* vertueuſes & *Bonnes. Cela ſe rencontre en toutes ſortes de conditions. Car une femme ſera bonne* Poëtiquement, *& un valet auſſi ; quoique communément les femmes ſoient plûtôt mauvaiſes* & vicieuſes *que bonnes, & que les valets ne valent rien.* a

Ce

a Περὶ δὲ τὰ ἤθη τέτταρά ἐσιν ὧν δεῖ σοχάζεσθαι. Ἓν μὲν καὶ πρῶτον ὅπως χρησὰ ἦ. Ἔξει δὲ ἦθος μὲν, ἐὰν, ὥσπερ ἐλέχθη, ποιῇ φανερὸν ὁ λόγος ἢ ἡ Πρᾶξις προαίρεσίν τινα. Φαῦλον μὲν ἐὰν φαύλην. χρησὸν δὲ ἐὰν χρησήν. Ἔσι δὲ ἐν ἑκάσῳ γένει. Καὶ γὰρ γυνή ἔσι χρησὴ καὶ δοῦλος. Καὶ τοι γε ἴσως τάτω, τὸ μὲν χεῖρον, τὸ δὲ ὅλως φαυλόν ἐστι.

Ce paſſage n'eſt pas ſans difficulté, je l'aurai peut-être trop altéré en le déterminant à mon ſens, mais j'ai mieux aimé lui donner ce ſens que de ne lui en donner aucun.

Après ce que j'ai dit au chapitre précédent, je ne vois aucune apparence d'attribuer à la Morale & à la vertu, cette Bonté qu'il faut ſi exactement obſerver dans les Mœurs des Perſonnes Poëtiques. Je croi donc qu'il faut entendre cela de la Bonté Poëtique, & c'eſt ce qu'Ariſtote veut expliquer quand enſuite il dit que *les Mœurs ſeront dans un diſcours ou dans une action, ſi l'action ou ſi le diſcours font prévoir quelque inclination, quelque choix & quelque réſolution*, comme je l'ai déja dit à l'occaſion d'un autre paſſage d'Ariſtote où Ariſtote nous renvoye.

Cela ſervira encore à faire concevoir pourquoi j'ai rendu le terme προαίρεσις, par ceux-ci *à quoi l'on ſe reſoudra.* Ce terme Grec ne ſignifie ni une inclination ni une volonté ſimple ſans délibération & ſans choix, mais il ſignifie *le choix que l'on fait & le deſir que l'on a, enſuite d'une délibération.* b C'eſt Ariſtote qui explique ainſi ce terme fort au long dans ſes Morales. Le terme de *Réſolution* ſignifie cela; mais étant employé ſeul, il eſt trop équivoque.

Ariſtote ajoûte, que *les Mœurs ſont mauvaiſes, lorſque les réſolutions que l'on prend ſont mauvaiſes; & que les Mœurs ſont bonnes lorſque les réſo-*

b Ἡ προαίρεσις ἂν εἴη βουλευτικὴ ὄρεξις. *Nimachus liv. 3. c. 5.*

réſolutions ſont bonnes. c Je n'ai pas crû que cette *Bonté* de Mœurs fut une Bonté Poëtique, & qu'il ait voulu dire que pour bien mettre les Mœurs en un Poëme, il faille que les Perſonnes que l'on y introduit prennent des réſolutions & des deſſeins juſtes, & bons; qu'un Auteur manque contre cette régle, & qu'il faſſe les Mœurs mauvaiſes Poëtiquement, lorſque ſes Perſonnages ſe déterminent à faire une mauvaiſe action. Cette interprétation condamneroit la conduite d'Homére dans la Perſonne d'Achille, dans celle d'Agamemnon, & dans preſque tous les Perſonnages de l'Iliade, & de l'Odyſſée. Aſſûrément Ariſtote n'a pas eu ce deſſein. L'Enéïde même ſeroit envelopée dans cette cenſure. Didon, Turnus, Amata, Mézence, & pluſieurs autres auroient corrompu tous les endroits où ils agiſſent ſi criminellement, c'eſt-à-dire preſque tout le Poëme d'un bout à l'autre. J'ai donc interprété cet endroit ſelon la Morale, & j'ai crû qu'Ariſtote avoit voulu nous enſeigner que les Mœurs Poëtiques étoient également Bonnes, ſoit qu'elles fuſſent Bonnes, ſoit qu'elles fuſſent Mauvaiſes moralement; pourvû que le Poëte les fit prévoir telles que des perſonnes bonnes ou mauvaiſes les doivent prendre.

Le reſte du texte me confirme encore dans cette penſée, & dans la diſtinction que j'ai apportée entre la Bonté Morale & la Bonté Poëtique des Mœurs. Ariſtote dit que la Bonté

c Φαῦλον μὲν ἐὰν φαύλην, χρηστὸν δὲ ἐὰν χρηστὴν.

Bonté des Mœurs dont il parle peut ſe rencontrer en toutes ſortes d'états & de conditions; même *dans les valets qui n'ont rien de bon.* Sans doute qu'un valet ne ſera pas bon d'une Bonté à laquelle il n'aura aucune part. Il ſera donc mauvais moralement, parce qu'il ſera faineant, yvrogne, fourbe, & larron; & il ſera bon poëtiquement, parce que ces mauvaiſes inclinations ſont bien exprimées.

Cet exemple d'Ariſtote, & l'application qu'il fait lui même à un valet, de ce qu'il dit de la Bonté des Mœurs, nous apprend, qu'il ne parle pas ſeulement pour les Héros, de quelque maniére que l'on veüille entendre ce mot; mais que cette Bonté qu'il preſcrit, auſſi bien que les trois autres conditions des Mœurs, eſt pour toutes les Perſonnes Poëtiques depuis les Rois & les Princes juſqu'aux valets & aux goujats, ſans en excepter un ſeul, dans la Comédie, dans la Tragédie & dans l'Epopée.

Mais quoi que nous diſions de la liberté que l'on a de mettre en un Poëme des perſonnes vicieuſes: cette liberté n'eſt pas toutefois ſans régles & ſans bornes; & l'on ne doit pas faire marcher de pair le vice avec la vertu. C'eſt la néceſſité & la vrai ſemblance qui réglent ces deux contraires. Et elles les régleut de telle ſorte, que donnant à la vertu tout ce qu'elle peut avoir, elles ne laiſſent aux vices que ce qu'on n'en peut retrancher ſans corrompre la Fable. Ainſi, Ariſtote reprend les mœurs vicieuſes, non parce qu'elles

Ὅλως φαῦλόν ἐϛι.

les ſont vicieuſes; mais parce qu'elles le ſont ſans néceſſité. e Mais il ne reprend point l'opiniâtreté d'Achille ſi injuſte & ſi peu raiſonnable; parce qu'elle étoit néceſſaire à la Fable. Si Achille avoit reçû les ſatisfactions d'Agamemnon avant la mort de Patrocle, l'Action eût été finie. f Ou bien Achille n'auroit plus combatu; & ainſi la Fable auroit été défectueuſe & imparfaite: ou n'ayant point de querelle particuliére contre Hector, il auroit combatu pour la cauſe commune, & par conſéquent le Siége & la guerre de Troye auroit été le ſujet du Poëme, & l'Action auroit été Epiſodique & corrompuë. Il falloit donc qu'Achille fut injuſte & inexorable. Mais le Poëte n'a porté les vices d'Achille que juſqu'où la néceſſité de la Fable l'a forcé de le faire, comme nous verrons.

Il eſt tems de joindre l'autorité d'Horace à celle d'Ariſtote. Certainement ſi le Poëte doit ſur tout prendre garde à faire les Mœurs bonnes d'une Bonté Morale; on doit auſſi peu donner le nom de Mœurs dans la Poëtique aux inclinations indifférentes, que dans la Philoſophie morale: & les Maîtres en l'une & en l'autre, ſeroient également ridicules, s'ils donnoient des Régles & des Préceptes pour ces eſpéces d'inclinations. Horace néanmoins, en donne; & après nous avoir avertis

e Χρὴ δὲ ἐν τοῖς ἤθεσιν, ὥσπερ κὴ ἐν τῇ τῶν πραγμάτων συςάσει, ἀεὶ ζητεῖν ἢ τὸ ἀναγκαῖον ἢ τὸ εἰκός.

f Ἔ'ςι δὲ παράδειγμα πονηρίας μὲν ἤθες μὴ ἀναγκαίε οἷον ὁ Μενέλαος ἐν τῷ Ὀρέςῃ.

tis qu'il eſt très-important d'obſerver les Régles des Mœurs : g les premiéres choſes qu'il nous préſente pour être obſervées & auſquelles il donne le nom de Mœurs, ſont les inclinations les plus indifférentes du monde. *Un Enfant* (dit-il) *qui commence à parler & à ſe tenir ferme ſur ſes pieds, cherche avec empreſſement à joüer avec ſes compagnons.* Le reſte eſt de même, ou pire. Car ſi ce n'étoit pas une choſe tout à fait indifférente en cet âge de ſe mettre en colére pour rien, de s'appaiſer de même ſans ſavoir ce que l'on fait, & de changer ainſi à toutes les heures ; ce ſeroit une choſe mauvaiſe. Il traite de même les inclinations des jeunes gens. Il aiment, dit-il, les Chevaux, les Chiens, & la Campagne. Ils ſont faciles à ſe laiſſer aller aux vices, & ne

g Tu quid ego & populus mecum deſideret audi.
Si plauſoris eges aulea manentis, & uſque,
Seſſuri donec cantor, vos plaudite, dicat,
Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi Mores. *Poët.*
Reddere qui voces jam ſcit puer, & pede certo
Signat humum geſtit paribus colludere, & iram
Colligit, ac ponit temere, & mutatur in horas,
Imberbis juvenis tandem cuſtode remoto,
Gaudet Equis canibuſque & aprici gramine campi.
Cereus in vitium flecti, monitoribus aſper,
Utilium tardus proviſor, prodigus æris,
Sublimis, cupiduſque & amata relinquere pernix.
Converſis ſtudiis, ætas animuſque virilis
Quærit opes, & amicitias: inſervit honori,
Commiſiſſe cavet, quod mox mutare laboret.
Multa Senem circumveniunt incommoda: vel quod
Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti:
Vel quod res omnes timide gelideque miniſtrat,
Dilator, ſpe longus, infers, aviduſque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti,
Se puero cenſor caſtigatorque minorum.
Art. Poët.

ne peuvent souffrir qu'on les en reprenne. Il n'y a que les hommes faits à qui il donne des inclinations honnêtes & raisonnables. Il finit par la mauvaise humeur des vieillards, avares, timides, froids, lents, chagrins, &c. Quelle Bonté morale y a-t-il en toutes ces inclinations ? Nous devons pourtant trouver dans ce qu'Horace recommande aux Poëtes, cette Bonté qu'Aristote dit être la premiére & la principale chose qui doit être observée dans les Mœurs. Et c'est aussi ce que nous y trouverons dans l'idée que nous avons proposée de la Bonté Poëtique, qui ne consiste qu'à faire paroître les Mœurs & les inclinations telles qu'elles sont, soit moralement Bonnes, soit moralement Mauvaises.

Horace ne parlant jamais de la vertu comme d'une chose nécessaire, recommande d'observer dans les Mœurs les quatre conditions qu'Aristote exige aussi. La 1. est *Qu'elles paroissent.* La 2. Qu'elles soient *Convenables.* La 3. Qu'elles soient *Semblables* : & la 4. Qu'elles soient *Egales.*

Nous avons donc eu raison de dire que la Bonté Poëtique des Mœurs, est de découvrir au Lecteur par les discours & par les actions, les inclinations & les résolutions futures des Personnages qui parlent & qui agissent dans un Poëme.

1. Notandi sunt tibi Mores.
2. Convenientia finge.
3. Famam sequere.
4. Servetur ad imum Qualis ab inceptо processerit & sibi constet.

CHAPITRE VII.

Des trois autres qualitez des Mœurs.

IL n'y a pas de difficulté pour ces trois autres conditions des Mœurs dans la Poëtique, comme pour la Bonté. Nous avons aſſez expliqué en particulier quelle convenance elles doivent avoir avec les Cauſes intérieures ou extérieures qui les font naître ou qui les font connoître dans les hommes ; quelle Reſſemblance le Poëte doit leur donner avec ce que l'Hiſtoire, la Fable ou la Renommée en ont publié ; & quelle eſt cette égalité qui y doit être obſervée en chaque Perſonnage, ſans qu'il ſoit permis de le faire changer de caractére. Nous nous contenterons donc ici de faire quelques réfléxions ſur ces qualitez en général.

La premiére ſera, que quelquefois ces qualitez ſe trouveront oppoſées en la même perſonne, de telle ſorte que ſi l'on veut ſatisfaire à l'une, on fera une faute contre une autre. En voici un exemple dans la perſonne de l'Empereur Maurice. Ses inclinations ne ſeroient pas *Convenables* à la dignité d'Empereur, ſi on le faiſoit avare : & elles ne ſeroient pas *Semblables* à ce que l'on en connoît, ſi on le faiſoit magnifique & libéral. A la vérité il y a une eſpéce d'Avarice dont les Rois ſont capables ; c'eſt le deſir d'amaſſer de grands tréſors. Telle étoit la paſſion de Polymneſtor Roi de Thrace, qui a fait dire à Vir-

Virgile que cette exécrable avidité d'avoir de l'or portoit les hommes à des excez étranges. [a] Telle étoit encore celle de Pygmalion Roi de Tyr. Il n'eſt pas queſtion ici de cette avarice; mais d'une épargne lâche & ſordide, qui couta la vie à tant de milliers de ſoldats Romains. Ils étoient priſonniers de guerre du Roi de Perſe, qui n'en demandoit qu'une rançon très-petite. Maurice refuſa de la payer: & par cet indigne & lâche refus d'un peu d'argent pour une choſe de cette conſéquence, il irrita tellement la colére du Vainqueur, qu'il fit égorger tous ces malheureux Soldats d'un ſi mauvais Maître.

L'on demande donc comment un Poëte fera pour éviter une faute contre la Convenance des mœurs d'un Empereur, ou contre la Reſſemblance des Mœurs de l'Hiſtoire dans la perſonne de ce Prince? Je répons que l'on ne ſe trouvera point embarraſſé de ces ſortes de perſonnages, ſi l'on veut ſuivre dans la compoſition d'un Poëme, l'ordre que j'ai propoſé dans mon premier livre. D'abord l'Auteur fera ſa Fable avec des Perſonnes univerſelles & ſans noms, & par conſéquent ſans penſer à Maurice. Et lorſque voulant l'Epiſodier, il cherchera des noms particuliers pour donner à ſes Perſonnages, ſi dans ſon plan il trouve un Avare, il ne s'aviſera point de lui donner le titre & la dignité de Roi ou d'Empereur; & s'il trouve en ce même plan, une perſonne libérale & magnifique, il ne fera

[a] Quid non mortalia pectora cogis Auri ſacra fames? *En.* 3.

[b] Portantur avari
Pygmalionis opes pelago. *Æn.* 1.

point joüer ce rôle par l'Empereur Maurice. De ſorte que l'on peut répondre à la queſtion propoſée, que l'Empereur Maurice ou libéral, ou avare, n'eſt point un Perſonnage qui puiſſe entrer réguliérement en un Poëme.

Mais il peut y être employé, ſi la Fable ſouffre que l'on diſſimule ſon avarice, ſans la changer en libéralité: comme M. Corneille a fait dans ſon Héraclius. Phocas pouvoit tirer quelque avantage de cette paſſion criminelle de ſon ennemi, & rendre ainſi ſa cruauté contre ce Prince un peu moins odieuſe. Maurice reconnut en effet, que Dieu ſe ſervoit de ce Tyran pour le punir du crime que ſon avarice lui avoit fait commettre. Mais cette idée auroit été contre la convenance des Mœurs, & les ſpectateurs auroient été choquez de cette réfléxion. Le Poëte a judicieuſement ſupprimé cette mauvaiſe inclination de Maurice, ſans lui attribuer la contraire, qui auroit auſſi péché contre la Reſſemblance.

On ne peut donc aller contre les qualitez des Mœurs, mais on peut quelquefois les omettre: c'eſt la ſeconde réfléxion que je veux faire ſur ce ſujet.

Lors qu'on omet la premiére qualité, on omet néceſſairement toutes les autres; puiſqu'elle en eſt la ſource & le fondement unique. Si les Mœurs ne paroiſſent point du tout, elles ne ſeront ni convenables ni ſemblables, ni égales, ni le contraire. Cela ſe peut faire en tous les Perſonnages qui ne ſont point conſidérables dans un Poëme, comme quan-

quantité de gens qui ſont nommez dans les combats ; & même pluſieurs autres. Parce que ſi d'un côté le Poëte ne doit rapporter aucune action ni aucun incident ſans Mœurs, ſans intérêt & ſans paſſion, pour rendre la narration agiſſante & agréable, & pour s'attacher l'eſprit des lecteurs : auſſi ne doit-il mettre de Perſonnes intéreſſées & paſſionnées qu'autant qu'il en faut préciſément ſans en multiplier le nombre, pour ne point accabler la mémoire, & diſtraire l'attention inutilement. Ainſi, l'on voit peu dans l'Enéïde les Mœurs de Mneſtée, de Cloante, de Sergeſte, de Meſſape, d'Ufens & de tant de vaillans Chefs, & d'autres perſonnes qui ont des emplois conſidérables.

Quand on fait paroître les Mœurs d'une perſonne une fois ſeulement ; on peut les faire convénables à ſa dignité, à ſon âge, à ſon ſexe, &c. On peut les faire ſemblables à ce que la renommée en a publié : mais il eſt clair que l'Egalité n'y peut être ; non plus que l'inégalité. Au contraire, il arrive quelquefois qu'une même Perſonne eſt égale & inégale en même tems. Parce que ce caractére, qui dans la plûpart des hommes reſſemble au Soleil, dont l'égalité conſiſte à paroître toûjours le même ; en d'autres reſſemble à la Lune, dont l'égalité n'eſt qu'à changer quatre fois de face en un mois. *c* Quelquefois cette inégalité vient de l'âge, comme Horace l'a remarqué dans les Enfans & dans les Jeunes gens. *d* Ils ont cela, de la moleſſe & du peu de con-

 ſiſtan-

c Stultus ut Luna mutatur. *d* Puer mutatur in horas.

ſiſtance de leur cerveau. Les objets s'y impriment fort aiſément; & ces traces ſont auſſi aiſément effacées par l'impreſſion des objets nouveaux, ou ſimplement par le mouvement des eſprits. Mais il ſe trouve quelques perſonnes dont le cerveau ne s'affermit jamais aſſez. Ce malheur étoit arrivé à un Muſicien d'Auguſte nommé Tigellius. Ce ſeroit mal s'accommoder à ſon humeur & pécher contre la Reſſemblance, que de le repréſenter toûjours de même maniére. Il étoit avare & prodigue: ſuperbe comme un Roi dans ſes habits, & vétu comme un petit Bourgeois fort incommodé: actif & diligent juſques à paſſer les nuits entiéres ſans dormir; & ſi lâche que ſa pareſſe le retenoit au lit toute la journée. Enfin, ſi nous en croyons Horace, rien ne ſe pouvoit ajoûter à l'inégalité de cet homme. *f* Il y a une autre inégalité plus commune, mais plus lente, c'eſt celle d'un homme en différens âges. Dans ſa jeuneſſe, il ne penſe point à amaſſer de l'argent, mais il le prodigue. *g* En un âge mûr il en cherche, & il le dépenſe honnêtement. *h* Et lors qu'il eſt vieux, il le cherche & l'amaſſe avec avidité, & il craint tellement de le dépenſer, qu'il aime mieux vivre dans la miſére, que de l'employer à ſes néceſſitez communes. *i* Cette inégalité eſt moins d'uſage dans les Poëmes. Il eſt rare que l'on y repréſente une même perſonne à quinze

e Juvenis amata relinquere pernix.
f Nil æquale homini fuit illi &c. *Hor. liv.* 1. *Sat.* 3.
g Juvenis utilium tardus provisor: prodigus æris.
h Ætas virilis quærit opes, inservit honori.
i Senex, quærit & inventis miser abstinet, ac timet uti. *Hor. Poët.*

quinze ans & à ſoixante ans. Les autres y trouvent mieux leur place. Mais lors qu'un Poëte les introduit, il doit bien faire remarquer aux auditeurs, que cette inégalité eſt un caractére qu'il donne exprès à un Perſonnage.

Térénce a ſur ce ſujet quelque choſe de bien particulier dans les Adelphes. k Son Dé-

k Nunquam ita quiſquam bene ſubducta ratione ad vitam fuit,
Quin res, ætas, uſus, ſemper aliquid apportet novi,
Aliquid moneat: ut illa, quæ te ſcire credas, neſcias,
Et quæ tibi putaris prima, in experiundo ut repudies,
Quod mihi evenit nunc. Nam ego vitam duram, quam vixi uſque adhuc,
Prope jam decurſo ſpatio, mitto: id quamobrem? Re ipſa reperi,
Facilitate nihil eſſe homini melius neque clementia:
Id eſſe verum, ex me atque ex Fratre cuivis facile eſt noſcere.
Vitam ille ſuam ſemper egit in otio, in conviviis:
Clemens, placidus, nulli lædere os, arridere omnibus,
Sibi vixit: ſibi ſumptum fecit: omnes benedicunt, amant.
Ego ille agreſtis, ſævus, triſtis, parcus, truculentus, tenax,
Duxi uxorem. Quam ibi miſeriam vidi! Nati Filii
Alia cura; porro autem, illis dum ſtudeo ut quam plurimum
Facerem, contrivi in quærendo vitam, atque ætatem meam
Nunc, exacta ætate, hoc fructi pro labore ab iis fero,
Odium. Ille alter ſine labore patria potitur commoda
Illum amant, me fugitant: illi credunt conſilia omnia:
Illum diligunt: apud illum ſunt ambo: ego deſertus ſum:
Illum ut vivat optant: meam autem mortem exſpectant
Scilicet. Ita eos, meo labore eductos maxumo, hic fecit ſuos
Paulo ſumptu: miſeriam omnem ego capio, hic potitur gaudia

Age,

mée eſt un vieillard chagrin & difficile, ſévére à toute ſa famille, & ménager au dernier point. Il a ainſi paſſé toute ſa vie, & a conſtamment fait voir cette mauvaiſe humeur juſques à la fin de la Comédie. Alors il s'aviſe d'être de bonne humeur, careſſant, obligeant, rien ne lui coûte. Voila une étrange inégalité. Le Poëte l'a néanmoins renduë très-réguliére. Démée même en avertit les Auditeurs. Jamais, dit ce bon homme, l'on n'eſt ſi vieux ni ſi expérimenté dans ſa conduite, que l'on ne trouve encore quelque choſe à apprendre & à corriger. Je me ſuis privé de toutes ſortes de plaiſir & de ſatisfaction pour mettre ma famille à ſon aiſe. Je me ſuis retiré à la campagne où j'ai paſſé toute ma vie dans le travail, dans le ſoin, & dans l'inquiétude, pour acquerir du bien à mes Enfans. Et au lieu de la reconnoiſſance que j'attendois de leur amitié & de mes peines, je n'ai fait que me rendre odieux : ils me craignent, ils ſe cachent de moi, ils ne me voyent qu'avec une retenuë qui leur eſt onéreuſe. Et mon Frére, qui a toûjours mené une vie facile & agréable, les a tellement gagnez, qu'il joüit de toutes les douceurs qu'un Pére devroit en eſpérer. Il a plus fait par une indulgence aiſée, que moi par tant de fatigues &

Age, age, jam experiamur porro contra, & quid ego poſſiem
Blande dicere, aut benigne facere, quando huc provocat.
Ego quoque a meis me amari & magni pendi poſtulo.
Si id fit dando atque obſequendo, non poſteriores feram:
Deerit. Id mea minime refert, qui ſum natu maximus.
Adelph. Act. 5. Sc. 4.

& par tant de chagrin. Je ſuis, enfin, réſolu de prendre quelque part à des douceurs qui m'appartiennent beaucoup plus qu'à lui. Je n'aurai plus deſormais pour tout le monde, qu'indulgence & que careſſes, puiſque ce n'eſt que par ces moyens que l'on obtient l'eſtime & l'amitié de tout le monde.

Mais je m'étens trop ſur une choſe auſſi connuë que cette Comédie. Térence pouſſe fort loin cette réflexion, il ne la finit qu'avec le Poëme, & il apporte tant de précaution, qu'il n'a rien laiſſé à deviner à ſes Auditeurs.

Il y a encore une inégalité de Mœurs qui arrive par le changement & la fortune, & qui fait que communément l'on a le courage bas quand on ſe voit dans la miſére & dans l'impuiſſance; & que l'on eſt fier & ſuperbe quand on ſe trouve puiſſant, & que l'on ſe croit maître de la fortune. *l* Un Poëte peut mettre cette Convenance dans les mœurs des perſonnes d'une vertu médiocre, ou qui ont plus de vanité & de ſuperbe que de généroſité; & l'égalité ne ſera point altérée par cette conduite. Mais s'il fait une perſonne généreuſe, alors elle doit moins changer dans le changement de ſa fortune. Ces perſonnages doivent être ou auſſi fiers dans l'impuiſſance, que dans le meilleur état de leurs affaires: ou auſſi modeſtes après une conquête, qu'après une bataille perduë, ſelon que le Poëte fait régner la fierté ou la douceur dans le caractére qu'il leur donne.

l Omnibus nobis ut res dant ſeſe, ita magni atque humiles ſumus. *Terent. Hecyr. Act. 8. Sc. 3.*

Ce dernier Caractére eſt celui que Virgile donne aux Troyens. Ils paroiſſent fort humiliez devant Didon, quand la tempête les a ſi mal traitez, & les a réduits en la puiſſance des Cartaginois. Ne nous ſoupçonnez-pas, diſent-ils, d'être ici venus à deſſein de vous faire tort; des perſonnes vaincuës comme nous ſommes, n'ont ni aſſez de force, ni aſſez de fierté pour l'entreprendre. *m* Cela marqueroit une baſſeſſe de courage, s'ils paroiſſoient tels devant leurs ennemis, ou s'ils les traitoient avec mépris, & avec cruauté, après les avoir vaincus. Mais on voit que c'eſt une véritable modeſtie, quand on les entend tenir ce même langage après la victoire. *n* Enée venoit de ſurmonter les Latins dans un grand combat; il voit à ſes pieds leurs Ambaſſadeurs qui lui demandent la per-

m Non ea vis animo, nec tanta ſuperbia victis. *Æneid.*

n Jamque Oratores aderant ex urbe Latina
Velati ramis oleæ, veniamque rogantes;
Corpora, per Campos ferro quæ fuſa jacebant
Redderet, ac tumulo fineret ſuccedere Terræ.
Nullum cum victis certamen, & æthere caſſis:
Parceret hoſpitibus quondam, ſocieriſque vocatis.
Quos bonus Æneas, haud aſpernenda precantes,
Proſequitur veniâ, & verbis hæc inſuper addit.
Quænam vos tanto fortuna indigna, Latini
Implicuit bello, qui nos fugiatis amicos?
Pacem ne exanimis, & Martis ſorte peremptis
Oratis. Equidem & vivis concedere vellem.
Nec veni, niſi fata locumque ſedemque dediſſent
Nec bellum cum gente gero. Rex noſtra reliquit
Hoſpitia, & Turni potius ſe credidit armis.
Æquius huic Turnum fuerat ſe opponere morti.
Si bellum finire manu, ſi pellere Teucros
Apparat, his decuit mecum concurrere telis:
Vixet, cui vitam Deus, aut ſua dextra dediſſet,
Nunc ita & miſeris ſupponite civibus ignem. *lib.* 11.

permiſſion de faire brûler leurs morts : & loin de faire voir la moindre fierté, il s'excuſe même de ce qu'ils l'ont forcé de les vaincre, & il leur témoigne qu'il ne deſire que la paix.

Faiſons encore une réfléxion ſur la Reſſemblance que les Mœurs doivent avoir avec ce que la Renommée en a publié. Cette qualité a cela de particulier, que l'on peut toûjours garder les autres en toutes ſortes de Perſonnages, & que l'on peut auſſi toûjours y faire des fautes : mais il y a des Perſonnes en qui il n'y a rien à obſerver pour ou contre la Reſſemblance. Ces Perſonnages ſont de deux eſpéces. Les uns ſont tout-à-fait inventez, comme ſont tous ceux des Comédies, & preſque tous ceux du Poëme Epique, & même de la Tragédie, quand pour l'une ou pour l'autre, on prend peu de noms de l'Hiſtoire ou de la Fable. La ſeconde eſpéce eſt de ceux que l'on prend à la vérité dans l'Hiſtoire, mais dont les Mœurs ſont connuës de peu de perſonnes, & dont la Renommée n'a rien divulgé ; car en ce cas, il eſt viſible que l'on ne peut leur donner des inclinations ſemblables ou contraires à ce que la renommée en a dit, puis qu'elle n'en a rien dit. Auſſi, Ariſtote n'oppoſe pas aux noms inventez, les noms tirez de l'Hiſtoire : mais il leur oppoſe les noms connus. Nous en diſons de même des Mœurs. La Didon de l'Enéïde eſt de cette ſeconde eſpéce. Le Poëte ayant feint dans ſa Fable un perſonnage tel que nous y voyons cette Reine ; l'obſcurité de l'Hiſtoire lui donnoit une entiére liberté de le mettre ſous un nom ſi peu connu. Cette

Cette liberté n'eſt que pour ceux qui mettent ces noms les prémiers ; car ceux qui les remettent après eux (pour me ſervir de l'expreſſion d'Horace) ſont obligez de garder le Caractére qu'on leur a donné la premiére fois, & qui eſt connu par ce moyen. Ils peuvent ſeulement y changer quelques circonſtances moins connuës ; & y en ajoûter de nouvelles, qui ſoient compatibles avec ce que l'on ſait déja.

CHAPITRE VIII.

Du Caractére des Perſonnages. Paroles d'Ariſtote.

LE Caractére d'une Perſonne eſt ce qu'elle a de propre & de ſingulier, & ce qui la diſtingue d'avec les autres. Comme cela ſe trouve dans les traits du viſage ; cela ſe trouve auſſi dans les Mœurs dont nous traitons. Voici ce que j'en trouve dans Ariſtote ; c'eſt au même chapitre d'où nous avons déja tiré ce que nous avons dit des Mœurs. *Puiſque la Tragédie eſt une imitation de ce qu'il y a de meilleur, nous devons faire comme les bons Peintres, qui donnant à chaque perſonne, ſa forme & ſon caractére propre ; & faiſant ainſi leurs figures ſemblables, ils les repréſentent plus belles. Le Poëte de même, doit former des exemples de bonté ou de dureté, lorſqu'il imite un homme colére & violent, ou doux & facile, ou quelque autre ca-*

caractére ſemblable. C'eſt de cette ſorte qu'Homére même a donné de la bonté à Achille. Il faut prendre garde à cela : & de plus, ſans parler ici de ce qui eſt néceſſaire, il faut encore obſerver les ſuites & les conſéquences que l'on voit dans la Poëſie, où l'on eſt ſujet à faire pluſieurs fautes. a

L'on ſait combien il y a de rapport entre la Peinture & la Poëſie. Horace commence par là ſon Art, & Ariſtote les compare auſſi l'une avec l'autre dès le premier chapitre de ſa Poëtique. Il en parle encore en pluſieurs autres endroits : & comme on voit par celui que nous venons d'alléguer, il a jugé que l'on ne pouvoit mieux concevoir l'idée parfaite du Caractére Poëtique dans les mœurs que par la pratique des Peintres dans le Caractére qu'ils donnent à leurs figures. Nous ne pouvons donc prendre plus exactement ſa penſée, qu'en cherchant dans cet Art, comment on peut faire un portrait qui reſſemble

a Ἐπεὶ δὲ μίμησίς ἐσιν ἡ Τραγῳδία βελτίονων, ἡμᾶς δεῖ μιμεῖσθαι τὰς ἀγαθὰς εἰκονογράφους. Καὶ γὰρ ἐκεῖνοι ἀποδιδόντες τὴν οἰκείαν μορφὴν ὁμοίους ποιοῦντες καλλίους γράφουσι. Οὕτω καὶ τὸν ποιητὴν μιμούμενον καὶ ὀργίλους καὶ ῥαθύμους καὶ τ' ἄλλα τὰ τοιαῦτα ἔχοντας ἐπὶ τῶν ἠθῶν, ἐπιεικείας ποιεῖν παράδειγμα ἢ σκληρότητος δεῖ. Οἷον τὸν Ἀχιλλέα ἀγαθὸν καὶ ὁ Ὅμηρος. Ταῦτα δὴ δεῖ διασῳζειν. Καὶ πρὸς τούτοις, τὰς παρὰ τὰ ἐξ ἀνάγκης ἀκολουθούσας αἰσθήσεις τῇ ποιητικῇ καὶ γὰρ κατ' αὐτάς ἐσιν ἁμαρτάνειν πολλάκις. *Poët. c.* 15.

ſemble parfaitement à ſon original, & qui en même tems, ſoit plus beau. Voici ce que j'y conçois.

Les Peintres dans leurs Perſonnages ont trois ſortes de ſujets. Ou ils repreſentent au naturel des Perſonnes particulieres, comme Auguſte, le jeune Marcelle, Virgile, Sénéque, Pauline, &c. Ou ils repréſentent des Dignitez & ſemblables Caractéres, comme un Roi, un Sage, un Miniſtre d'Etat, un Poëte, un Valet, un Mendiant, &c. Ou enfin, ils repréſent une Paſſion, comme la colére, la joye, le chagrin, la cruauté, &c.

[b] On pourroit dire que les Peintres & les Poëtes qui avoient un eſprit élevé peignoient plus volontiers les Rois, les Princes, & ce qu'il y avoit de plus grand: & que l'imagination moins noble des autres, leur faiſoit choiſir des Valets, des Yvrognes, & des Miſérables. Ariſtote attribuë à cette diverſité de génie, la diverſité des Poëmes Dramatiques, & l'invention de la Tragédie & de la Comédie. Ceux-là faiſoient ſans doute, de plus beaux Perſonnages, que ceux-ci; mais cela ne mettoit aucune différence pour la reſſemblance exacte des Caractéres. Les uns & les autres pouvoient y réüſſir également auſſi bien dans la baſſeſſe & dans la difformité d'Irus & de Therſite; que dans la majeſté; & dans la bonne

[b] *C'eſt une différence qu'on remarque entre les Peintres Italiens & les Peintres Flamans, les premiers dont l'imagination eſt élevée, peignent communément des objets grands & magnifiques, les derniers, dont l'imagination eſt rampante, réüſſiſſent dans la Peinture d'un Pré, où paiſſent des Vaches, d'une Table couverte de Viandes, ou de Fruits, ou environnée de Fumeurs.*

ne mine d'Agamemnon & de Pâris.

Mais nous ne pouvons ici nous ſervir de cette différence & de cette interprétation, puiſqu'Ariſtote ne parle que des Poëmes & des Perſonnes illuſtres: & nous pouvons ſans ſortir de la Tragédie & de l'Epopée trouver cette différence du plus & du moins beau, dans une reſſemblance exacte.

On conſidére deux choſes dans les Perſonnes que l'on veut peindre. La premiére ſont les traits que l'on peut appeller Caractériſtiques. Tels ſont les rides naturelles d'un viſage, la proportion de chaque partie, la couleur des yeux & des cheveux, la figure du nez, la groſſeur des lévres, l'ouverture de la bouche, & les autres propriétez ſemblables. Voila ce qui proprement & principalement doit fixer l'imagination, & lui donner l'idée de la Perſonne que l'on veut repréſenter. Il faut néceſſairement garder ces traits dans la copie, pour *la faire ſemblable* à ſon original: & c'eſt ſur eux que doit tomber cette expreſſion d'Ariſtote: *donnant à chaque perſonne le Caractére qui lui eſt propre.* [c] Ces traits Caractériſtiques ſont tellement fixes en comparaiſon des autres, qu'ils ſe conſervent dans le changement des âges & du ſéxe, & qu'ils font reconnoître les Peres ſur le viſage de leurs Enfans, & les Méres dans celui même de leurs Fils.

La ſeconde choſe eſt bien moins permanente, & bien moins attachée à ſon ſujet; & laiſſe

[c] Οἱμοίους ποιοῦντες. ἀποδιδόντες τὴν οἰκείαν μορφήν.
Sibi convenientia finge. *Hor.*

laiſſe par conſéquent au Peintre beaucoup plus de liberté. C'eſt la couleur de la chair, l'embonpoint, & je ne ſai quelles autres choſes qui augmentent ou qui diminuent la beauté d'une Perſonne, ſans changer les traits & la proportion de ſon viſage. Il y en a à qui la pâleur ſied mieux qu'une couleur plus relevée, ou à qui il importe beaucoup pour plaire d'être un peu plus graſſes ou un peu plus maigres. Il ne faut qu'une légére maladie, qu'une émotion, que quelques jours de divertiſſement pour faire ces changemens. Ainſi, un Peintre adroit obſervera une Perſonne en différens états, & avec les divers mouvemens qui peuvent naturellement lui arriver. Et ayant remarqué ce qui lui ſied le mieux, il la peindra dans quelque action où elle ſera un peu émuë de crainte ou de colére, ſelon qu'il voudra la faire plus pâle ou plus vive que le naturel: ou bien il lui donnera le viſage riant, s'il s'eſt apperçû qu'elle a quelque défaut qu'un ris modéré fait diſparoître, &c. De cette ſorte, ſans altérer la reſſemblance naturelle, les Peintres *repréſentent les Perſonnes plus belles qu'elles ne ſont.*

Ces deux mêmes choſes dont l'une rend une peinture ſemblable, & l'autre la fait plus belle, que nous venons d'appliquer aux Perſonnes particulieres; peuvent auſſi être appliquées aux genres entiers ſuivant les dignitez, les âges, les paſſions, & les autres habitudes. Le Trône, le Diadême, le ſceptre, la gravité, ſont le Caractére d'un Roi. Mais il y a des perſonnes, & des viſages qui ont beaucoup plus de majeſté que les autres; & à qui une

une couronne ſied bien mieux. La nature n'a point fait de Vieillard qui ne porte ſur ſon front le Caractére de ſon âge : mais elle en a fait de vénérables & de beaux; & elle en a fait d'autres qui ne donnent que du dégoût. Il ſe voit des perſonnes que la colére rend plus belles, quoi qu'ordinairement cette paſſion défigure fort un viſage.

Un Peintre donc ayant dans les différens viſages des hommes qu'il voit, des ſujets ſi différens qui lui peuvent ſervir de fond pour ſoûtenir ces Caractéres dont nous venons de parler ; s'il eſt bon Peintre, il ne ſe contentera pas d'un ſceptre & d'une couronne, de rides & de cheveux blancs, & des traits propres en général à un homme irrité : mais il étudiera ſur divers viſages, ceux qui ſous ces Caractéres plairont le plus ; & il choiſira ceux que la nature a rendus vénérables & graves, & en qui même, ſans couronne, on reconnoîtroit quelque choſe de majeſtueux & de Royal.

Il y a un autre moyen d'embéllir un Caractére, en tirant les agrémens du fonds & des propriétez du Caractére même. La colére fait pâlir ou rougir ; elle fait grincer les dents, briſer tout ce que l'on rencontre, ſe déchirer ſoi-même, & donne des mouvemens & des poſtures étranges, terribles & extravagantes. Mais elle n'eſt pas toûjours accompagnée de ces effets. Elle en a de plus modérez : & il eſt libre au Peintre de choiſir ceux qu'il lui plaît, de rejetter les plus violens, ſi ſon deſſein ne les éxige pas, & d'exprimer les plus touchants, les plus agréables, & les moins irréguliers.

Sa liberté eſt quelquefois plus grande & quelquefois moins. Quand il ne fait qu'un ſeul perſonnage, & qu'il invente le deſſein comme il lui plaît; alors tout dépend de lui: & s'il ne réüſſit pas, il eſt blâmable. Mais ſi on lui demande une hiſtoire, & qn'on lui détermine les perſonnes; il ſera ſouvent gêné en pluſieurs choſes par le fond du ſujet, qui ne lui permet pas d'employer de certaines beautez dont il tireroit de grands avantages. Un Roi garde mieux ſa gravité dans une paſſion modérée: mais Agamemnon n'eſt pas capable de cette modération dans le Sacrifice d'Iphigénie. La beauté d'Héléne & celle de Pâris, éclateroient davantage en plein jour, qu'aux flambeaux, mais il faut que cette Princeſſe ſoit enlevée pendant la nuit. Europe riant au milieu des Nymphes & des fleurs ſeroit plus belle; mais la repréſentera-t-on ainſi, emportée au milieu de la Mer par un Taureau? Un Peintre pourra réüſſir dans le raviſſement d'Héléne, ſi on lui laiſſe la liberté de ſe choiſir un modéle; il réüſſira de même, dans le portrait d'une perſonne qu'il peint au naturel, s'il en invente les tours, la poſture & l'action: & il ne fera rien de beau, ſi on l'oblige de joindre ces deux choſes enſemble, & de donner à Héléne enlevée le viſage d'une perſonne qu'il avoit peinte avec ſuccez dans une action contraire.

La contrainte eſt plus grande, lorſque l'on fait pluſieurs actions d'une même hiſtoire, & ſi l'on met l'enlévement d'Europe en quatre Tableaux. Car les mêmes traits d'une ſeule perſonne ſerviront de fond à une joye mo-

modérée, à une effroyable crainte, à une mortelle confusion, & à une surprise miraculeuse & agréable.

Les grands Poëmes sont de cette derniére espéce. Les Episodes différens où l'on voit agir les mêmes personnes, sont comme les Tableaux où le même Caractére d'un seul visage doit servir de fond aux divers caractéres de passions opposées. Achille est représenté dans le conseil, dans le combat, & dans les funérailles de son ami. Le Poëte n'a pas fait son Héros sage & prudent dans ce premier tableau ; il n'a point fait régner sa piété dans les Cérémonies & dans la Religion de ce dernier, pour ne le faire colére & emporté que dans la guerre. Cette diversité de Caractére eut fait trois Achilles, & auroit eu quelque chose de l'ignorance d'un Peintre qui voulant peindre Achille en ces trois rencontres différentes, choisiroit pour modéle trois visages qui n'auroient ensemble aucun rapport, & qui en mettroit un entier en chaque tableau. Mais Homére dans le conseil donne lieu à Agamemnon d'irriter Achille, qui s'enflâme aussi-tôt de colére contre lui, & qui commence à s'en venger par des injures & des reproches séditieux. Et dans les funérailles de Patrocle, la cérémonie la plus apparente, est la cruauté qu'Achille exerce contre le corps du brave & malheureux Hector, qu'il attache par les pieds à son char, & qu'il traine inhumainement pendant douze jours de suite autour de son ami. Ainsi, Achille est par tout le même, & il n'est pas moins colére & vindicatif dans le conseil & dans les

cérémonies des funérailles, que dans la guerre & dans les combats.

Le Poëte donc, dans la conſtitution de ſa Fable, doit prendre garde à quoi il ſera obligé, & quel caractére elle demande; il examinera en ſuite, toutes ſes parties, & tous les Epiſodes qu'elle lui preſente. Il verra ceux qu'il peut accommoder à ſon caractére, ou auſquels il peut l'accommoder; faiſant ainſi le choix de ceux dont il ſe ſervira, & rebuttant les autres; [d] comme Homére a fait des Amours d'Achille & de Briſéïde, que le fond de ſa Fable lui fourniſſoit. Ayant ainſi reconnu par tout, tous les traits de ſon caractére indiſpenſablement attachez au fond de ſa Fable, & à ſon ſujet; il eſt obligé de les garder comme la Forme propre en quoi conſiſte eſſenciellement la Reſſemblance de ſa Fable avec l'Action vrai-ſemblable qu'il veut imiter; ſoit dans les Perſonnes, ſoit dans les Dignitez, ſoit dans les Paſſions, & les autres choſes capables de caractére. [e] Voila la premiére obligation du Poëte. La ſeconde, eſt d'examiner toutes les autres circonſtances de ſon caractére, que le fond de ſa Fable ne rend pas néceſſaires, & qui ſont comme les couleurs plus ou moins pâles ou rouges, dont un viſage peut naturellement changer. Il reconnoîtra celles qui ſont les plus capables de rendre ſon caractére agréable, & ſes Perſonnages bons, même d'une bonté morale: & il employera celles-là, & non les autres. C'eſt ainſi que ſans altérer

[d] Hoc amet, hoc ſpernat promiſſi carminis autor.

[e] Ἀποδιδόντες τὴν οἰκείαν μορφὴν, ὁμοίως ποιοῦντες.

altérer la Reſſemblance & la juſteſſe du Caractére; un bon Poëte comme un bon Peintre fera ſes perſonnages meilleurs: *f* & un mauvais Poëte comme un mauvais Peintre les fera pires. C'eſt ainſi qu'Homére même a fait ſon Achille bon, comme nous allons voir.

L'on peut entendre & interpréter le texte d'Ariſtote d'une autre maniére que celle que j'ai propoſée au commencement de ce chapitre; mais elle conviendra toûjours avec la doctrine que j'en ai tirée. Voici cette autre interpretation. *Quand un Poëte imite une perſonne colére, ou une perſonne douce & facile, ou quelque autre caractére, il doit plûtôt ſe propoſer des modéles de bonté que de dureté, &c.* *g*

CHAPITRE IX.

Des caractéres d'Achille, d'Ulyſſe, & d'Enée.

ARiſtote nous propoſe l'Achille d'Homére pour nous enſeigner la maniére de faire qu'un Perſonnage imité ſoit ſemblable à l'Original que l'on ſe propoſe; de telle ſorte que cette reſſemblance, qui peut être accompagnée

f Καλλίας γράφασι.

g Οὕτω καὶ τὸν ποιητὴν μιμούμενον καὶ ὀργίλους καὶ ῥαθύμους καὶ τἆλλα τὰ τοιαῦτα ἔχοντας ἐπὶ τῶν ἠθῶν, ἐπιεικείας ποιεῖν παράδειγμα ἢ σκληρότητος δεῖ.

Digitized by Google

gnée de laideur & de malice, ou de beauté & de vertu, ait les plus parfaites de ces qualitez. Nous venons de voir que la Reſſemblance conſiſte dans cette partie du caractére qui eſt propre & néceſſaire à la Fable, & que le ſujet oblige a obſerver indiſpenſablement; & que la beauté ou la bonté dont parle Ariſtote, & qu'il diſtingue de la reſſemblance, conſiſte dans les circonſtances du caractére qui ne ſont point néceſſairement contenuës dans le fond de la Fable. C'eſt ce qu'il faut achever de reconnoître dans la Pratique d'Homére en ſon Iliade, où Ariſtote nous envoye, afin que nous nous inſtruiſions où lui-même s'eſt inſtruit.

Nous avons ſuffiſamment fait voir qu'Achille devoit être colére, injuſte, & inéxorable. [a] La Fable exigeoit cela néceſſairement; c'eſt ce qui rend ſes mœurs mauvaiſes & ſi indignes d'un honnête-homme. Mais elles n'ont rien d'irrégulier ni de contraire aux preceptes d'Ariſtote, puiſqu'il ne demande de la bonté que dans les circonſtances où le Poëte eſt libre: & qu'il ne blâme le vice, que quand il n'eſt pas néceſſaire. Ainſi, c'eſt-là ce que j'appelle la partie du caractére qui rend Achille ſemblable à l'idée que le Poëte s'eſt formée, quand il a dreſſé le plan de ſa Fable.

Mais la Fable laiſſoit au choix du Poëte, des circonſtances qui pouvoient ou relever & embellir ce Caractére, ou le rendre plus difforme & plus odieux. Achille colére, inexora-

[a] Iracundus, inexorabilis, acer
Jura neget ſibi nata.

xorable, & injuſte, pouvoit être encore lâche & timide, & ſe venger en trahiſſant ſon parti. Il pouvoit donner quelques avis ſecrets aux ennemis ; il pouvoit les recevoir dans ſon quartier, ou faire tort aux ſiens par quelques autres mauvaiſes pratiques, qui auroient apporté beaucoup de dommage au Grecs, à Agamemnon, & à lui-même ; & qui n'auroient pas empêché ſa reconciliation. Car ſuppoſant que les Grecs ſans Achille ſont plus forts que les Troïens, leur deſavantage en ce cas, & leurs pertes ſeroient ſeulement arrivées par la trahiſon de ce Héros. Et la trahiſon ayant ceſſé par ſa reconciliation ; la valeur des Grecs leur auroit rendu la Victoire. La Fable n'en auroit pas été moins juſte, ni moins pleine de la Morale & des inſtructions qu'elle contient.

Ainſi, le fond & la juſteſſe de la Fable laiſſoit au Poëte une entiére liberté de choiſir la vaillance ou la lâcheté, pour déprimer ou pour embellir le caractére d'Achille ; & c'eſt ſur ce choix que retombe le précepte d'Ariſtote, quand il ordonne d'imiter les bons Peintres qui gardant toûjours tout ce que le Caractére a de néceſſaire & de propre au ſujet, le relevent par tous les embelliſſemens dont il eſt capable. Si Homére eût mieux aimé faire ſon Héros lâche que vaillant ; il auroit péché contre ce qu'Ariſtote ordonne ici & ailleurs, de ne point faire de perſonnage qui ſoit mauvais ſans néceſſité. Mais ce grand Poëte n'en a pas uſé ainſi. Quelque injuſte & quelque impitoyable qu'ait été la colére de ſon Héros, & quoiqu'elle ait été ſi pernicieuſe à ſes alliez & à Patrocle même, il n'a rien fait en

cela que de néceſſaire : il a gardé en ce caractére, ce que ſa Fable y mettoit indiſpenſablement. Mais en ce qu'elle lui a laiſſé libre, il en a uſé tellement à l'avantage de ſon Héros, qu'il a preſque fait diſparoître ſes grands vices par l'éclat d'une vaillance miraculeuſe qui en a impoſé à tant de perſonnes.

Cette bonté peut être ajoûtée aux différences que nous avons miſes entre les Fables Epiques, & celles d'Eſope : car elle n'eſt ni néceſſaire ni de bien ſéance en ces derniéres. Les Héros en peuvent être entiérement mauvais.

Il y a moins de difficulté à trouver ce que les caractéres d'Ulyſſe & d'Enée ont de bon, puiſque le fond même de la Fable exige la bonté & la vertu; mais toûjours faut-il connoître la pratique de nos Poëtes dans les caractéres qu'ils leur ont donnez.

La Fable de l'Odyſſée eſt toute pour la conduite d'un Etat, & pour la Politique. La qualité qu'elle exige eſt donc la prudence ; mais cette vertu eſt trop vague & trop étenduë pour la ſimplicité que demande un caractére juſte & précis ; elle a beſoin d'être déterminée. Le grand Art des Rois eſt le ſécret de la diſſimulation. On ſait que Loüis XI. pour l'inſtruction de ſon Fils, réduiſit toute la Langue Latine à ces ſeules paroles : *Qui neſcit diſſimulare, neſcit regnare.* Ce fut auſſi par la pratique de cette maxime que Saül commença ſon Régne, quand il fut élu, étant alors rempli de l'eſprit de Dieu. La premiére choſe que nous liſons de lui dans la Sainte

te Ecriture, eſt qu'il faiſoit ſemblant de ne pas oüir les diſcours que quelque ſéditieux faiſoient contre lui. [b]

Voila le Caractére que le Poëte Grec donne à ſon Ulyſſe; dans la Propoſition du Poëme il le nomme Ἄνδρα πολύτροπον, pour marquer cette prudente diſſimulation qui le déguiſe en tant de maniéres, & qui lui fait prendre tant de formes.

Sans parler de Circé qui l'arrête un an, & qui étoit illuſtre par les transformations qu'elle ſavoit faire de toutes ſortes de perſonnes: le Lecteur le trouve d'abord chez Calypſo, Fille du ſavant Atlas, qui ſoûtenoit de longues colomnes étenduës depuis la Terre juſqu'au Ciel, & dont la ſcience pénétroit les abymes de la mer les plus profonds; c'eſt-à-dire, qui n'ignoroit rien de ce qui eſt dans le Ciel, dans la Terre, & dans la Mer. [c] Et comme ſi le premier fruit, & la principale partie d'une ſcience ſi haute, ſi ſolide, & ſi profonde, étoit de la ſavoir bien cacher: ce Savant donne à ſa Fille un nom qui marque le ſécret. [d] Le Poëte arrête ſept ans entiers chez cette Nymphe, le Héros dont il vouloit

[b] Ille vero diſſimulabat ſe audire. *Reg. lib.* 1.

[c] Ἄτλαντος δυγάτηρ ὀλοόφρονος, ὅστε θαλάσσης,
Πάσης βένθεα οἶδεν, ἔχει δὲ τε κίονας αὐτὰς.
Μακρὰς, ἣ γαῖάν τε ἣ ἠρανὸν ἀμφὶς ἔχουσι. *Odyſſ. l.* 1.

[d] Καλύπτειν. *cacher.*

faire un Politique. Elle l'inſtruit ſi bien, qu'enſuite il ne perd pas une ſeule occaſion de pratiquer ſes leçons: il ne fait rien ſans déguiſement. Au ſortir d'Ogygie, il eſt jetté dans l'Iſle des Phéaques: quelque bon accüeil qu'on lui faſſe, il attend toute-fois à la veille de ſon départ à ſe faire connoître. Delà, il eſt porté en Ithaque. La premiére rencontre qu'il y fait eſt de Minerve, la plus prudente entre les Dieux, comme Ulyſſe étoit le plus prudent entre les hommes. Elle même le dit en cet endroit. [a] Auſſi ne manquent ils pas de ſe déguiſer. Minerve prend la forme d'un Berger, & Ulyſſe lui conte qu'il avoit été obligé de quitter Créte, où il vient de tuër le Fils du Roi Idomenée. La Déeſſe ſe découvre la premiére, & le loüe de ce que ces artifices lui étoient ſi aiſez & ſi naturels, qu'ils ſembloient être nez avec lui. Enſuite ce Héros, ſous la forme d'un Mendiant, trompe premiérement Eumée, puis ſon Fils, & enfin, ſa Femme, & tous les autres; juſques à ce qu'il ait trouvé l'occaſion de punir ſes ennemis, à qui il ne ſe fait connoître que quand il les tuë, c'eſt la derniére nuit. Après s'être fait reconnoître dans ſon Palais, il va encore le lendemain tromper ſon Pére, paroiſſant d'abord ſous un nom emprunté, avant

[a] Εἰδότες ἄμφω Κέρδε.
Ἐπεὶ σὺ μὲν ἐσσὶ βροτῶν οὔ τις ἔρις θ' ἁπάντων
Βουλῇ καὶ μυθοισιν· ἐγὼ δὲ ἐν πᾶσι θεοῖσι
Μήτι τε κλίομαι καὶ κέρδεσιν.
Odyſſ. l. 13.

avant que de lui donner la joye de ſon retour. C'eſt ainſi qu'il prend toutes ſortes de formes, & qu'il diſſimule juſques au dernier jour. Le Poëte joint à ce caractére, une valeur & une conſtance qui le rend invincible dans les rencontres les plus fâcheuſes & les plus deſeſpérées. *f*

La Fable de l'Enéïde eſt bien différente des deux Gréques. Le Poëte vouloit faire recevoir aux Romains une nouvelle eſpéce de gouvernement, & un nouveau Maître. Il falloit donc que ce Maître eût toutes les qualitez que doit avoir le fondateur d'un Etat; & toutes les vertus qui font aimer un Prince.

La diſſimulation eſt un mauvais moyen. L'on aime peu un homme dont on ſe défie, & ceux qui aiment Ulyſſe ne l'aiment qu'après une longue expérience de la Bonté, & de l'Amour de Pére qu'il a pour eux. *g* Mais le Héros de Virgile n'avoit que de nouveaux Sujets, de même qu'Auguſte Céſar: & je dirai ici en paſſant que le Poëte Latin étoit en cela plus gêné qu'Homére; & qu'il reſſembloit à ces Peintres qui doivent accommoder

f Aſpera multa,
Pertulit adverſis rerum immerſabilis undis.
Hor. ad Loll.

g Οὐ γὰρ ἐτ' ἄλλον.
Ἤπιον ὧδε ἄνακτα κιχήσομαι, Ὁππόσ' ἐπέλθω,
Οὐ δ' εἴ κεν πατρὸς καὶ μητέρος αὖτις ἵκωμαι
οἶκον. *Odyſſ. l.* 14.

moder leurs Hiſtoires ſur le modéle d'un viſage qu'on leur preſcrit. Enée ne devoit donner à ſes nouveaux Sujets que des marques de ſincérité & de franchiſe. Il ne pouvoit porter le caractére d'Ulyſſe. Les violences d'Achille étoient entiérement oppoſées au deſſein de l'Enéïde ; & le Poëte les a judicieuſement miſes dans Turnus & dans Mézence, qu'il oppoſe à ſon Héros. Il étoit donc obligé à un caractére oppoſé à celui-là, comme nous avons dit tant de fois.

Ainſi, le caractére d'Achille eſt la colére inexorable d'un Prince vindicatif, injuſte & vaillant : celui d'Ulyſſe, eſt la ſage & prudente diſſimulation d'un Roi vaillant, & dont rien ne peut ébranler la conſtance : & celui d'Enée eſt une piété douce & debonnaire, ſoutenuë comme les autres d'une vaillance & d'une fermeté de courage inébranlable.

CHAPITRE X.

Le Caractére des autres Perſonnages.

TOus les Perſonnages ne paroiſſent pas également dans un Tableau. Le Principal doit toûjours ſe faire remarquer par deſſus les autres, & y être vû tout entier, autant que l'art & la perſpective le permettent. Quelques autres paroiſſent preſque autant. Il y en a qui ſont à demi cachez, ou qui ſe font voir plus ou moins : l'on y en met auſſi qui

qui ne ſont que pour faire nombre, & dont on ne diſtingue que quelques extrémitez qui marquent qu'il y a là quelqu'un. Enfin, les uns ſont aſſez proches pour être vûs diſtinctement; & d'autres ſont en des éloignemens qui confondent les traits & les membres mêmes, & qui les chargent plus des couleurs de l'air, que de celles qui leur ſont propres. Ceux qui ſont proches & dont on voit une partie conſidérable, doivent porter ou ſur leur viſage ou dans leur poſture, leur Caractére propre, & faire voir l'intérêt qu'ils ont dans l'action que l'on repréſente. Pour les autres, moins on les voit, moins auſſi on eſt obligé de les faire connoître.

Il en eſt de même dans l'Epopée. Le Poëte laiſſe la plus grande partie de ſes Acteurs dans l'obſcurité & dans l'éloignement: mais outre le Héros, dont il a un ſoin particulier, il y a encore quelques autres perſonnes, dont il doit faire voir le Caractére plus ou moins, ſelon l'intérêt qu'il leur donne; ſuivant en cela les régles que nous avons appliquées au Héros. Nous marquerons dans la ſuite les différences.

Didon eſt le premier Perſonnage, que le Poëte preſente, & le plus conſidérable de la premiére partie de l'Enéide, puiſque c'eſt elle qui en fait le nœud. Elle eſt fondatrice de Carthage, comme Enée eſt le fondateur de Rome; & elle repréſente l'obſtacle que cette République a mis dans le cours des victoires qui devoient élever l'Etat Romain à l'Empire du monde. Ainſi, comme Enée a le Caractére de Rome, Didon a dû avoir celui

celui de Carthage. Elle eſt donc paſſionnée, hardie, entreprenante, ambitieuſe, violente, de mauvaiſe foi ; & toutes ces qualitez ſont maniées par la ruſe qui en eſt l'Ame & le Caractére. C'eſt par la ruſe qu'elle fait réüſſir ſes grandes entrepriſes, qu'elle vange ſon Mari, qu'elle punit ſon Frére, & qu'elle trompe le Roi Jarbas. C'eſt par ces mêmes ruſes qu'elle veut arrêter Enée ; & n'ayant pû le faire, elle trompe ſa Sœur même qui étoit ſon unique confidente. *a*

Ce Caractére eſt mauvais & odieux : Virgille y étoit obligé par le fond de ſa Fable. Mais dans la liberté qu'elle lui a laiſſée, il a eu ſoin, ſuivant la maxime d'Ariſtote, de donner à ce Caractére tous les adouciſſemens propres à ſon ſujet ; & de le relever par toutes les beautez dont il l'a trouvé capable. Didon n'uſe mal de ſon eſprit, que pour arrêter Enée à Carthage ; elle y eſt portée par la violence d'une paſſion qui rend cette action moins odieuſe, & qui laiſſe lieu aux larmes des Lecteurs & à la pitié que l'on a des peines qu'elle endure, & de la mort à laquelle elle-même s'eſt condamnée. *b* D'ailleurs, il lui fait exercer ſes ruſes en des ſujets illuſtres, légitimes & glorieux. Il lui donne des qualitez vraiment Royales. Elle eſt magnifique ; elle eſt bien faiſante ; elle a beaucoup d'eſtime pour la vertu. Tout cela ſe voit dans la maniére obligeante, dont elle reçoit les Troyens avant même que d'avoir vû Enée. *c*

Dans

a Me fraude petebas. *Eneid.* 4.
b Quin morere ut merita es.
c Urbem præclaram ſtatui ; mea mœnia vidi,

Ulta

Dans la ſeconde Partie du Poëme, il y a beaucoup plus de Perſonnages intéreſſez que dans la premiére. Latinus eſt un Prince très-bon & très-pieux ; mais vieux & ſans fils. Cela donne lieu à la Reine de ne pas ſuivre ſes ordres ; & à Turnus de vouloir être ſon gendre malgré lui, de le forcer à déclarer la guerre à Enée, & de ſe ſervir de ſes Sujets, de ſes Armes, & de ſon autorité. Ce défaut d'autorité eſt naturel & ordinaire en des Rois qui n'ont point d'héritiers.

Amata pretend avoir quelque droit de diſpoſer de ſa fille. Elle eſt étrangement paſſionnée pour Turnus ſon parent. Elle le veut pour gendre avec tant d'obſtination, qu'elle aime mieux mourir que de changer de penſée. Cette obſtination de Femme lui fait prendre toutes ſortes de poſtures, ſoûtient ſa colére & ſes violences, & eſt le principal Caractére que le Poëte lui donne. *d*

Le Caractére de Turnus, eſt le même que celui d'Achille, *e* autant que le changement du deſſein & la différence de la Fable l'ont permis. C'eſt un jeune homme furieux & paſſionné pour une fille, qu'un rival lui veut enlever. Il ne ſonge qu'aux armes *f* & à la guerre, ſans ſe mettre en peine ſi elle ſera juſte,

Ulta virum, pœnas inimico à fratre recepi, *En.* 4.
Sunt hic etiam ſua præmia laudi. *Eneid.* 1.
O ſola infandos Trojæ miſerata labores,
Qui nos relliquias Danaum, terræque mariſque
Omnibus exhauſtos jam caſibus, omnium egenos
Urbe, domo ſocias, &c.

d Fæmineæ ardentem curæque iræque coquebant. *Eneid* 7.

e Alius Latio jam partus Achilles. *En.* 6.

f Arma amens fremit, arma thoro tectiſque requirit.

juſte, ou ſi le défaut de droit, & l'ordre contraire des Dieux, la rendra criminelle & impie : il ſe laiſſe emporter à la colére qui régne ſur toutes ſes paſſions. [g] C'eſt la premiére idée que le Poëte en donne, & qu'il entretient toûjours fort ſoigneuſement. Il eſt moins Soldat & plus Général qu'Achille : mais ce Général d'Office s'oublie quelquefois pour faire le ſimple Soldat. Sans cela, il auroit achevé la guerre dès le ſecond jour ; lors qu'étant entré dans le Camp d'Enée qu'il aſſiégeoit, ſa fureur lui fit oublier d'en tenir la porte ouverte aux ſiens, comme il lui eut été facile. [h] Tant il eſt vrai que la colére eſt ſon principal Caractére. Il étoit tellement rempli de l'idée d'Achille, & poſſéde de ſon eſprit, qu'il fait vanité de lui reſſembler. Va, dit-il à Pandare en le tuant ; va dire à Priam que tu as ici trouvé un ſecond Achille. [i] Le Poëte ſe ſert de ces adreſſes, pour faire connoître aux Lecteurs l'humeur de Turnus.

Le Caractére de ce Héros a encore cette injuſtice d'Achille, qui d'une querelle particuliére fait une guerre générale ; qui rend ſa colére pernicieuſe aux deux partis, & plus au ſien qu'à celui de ſon ennemi ; & qui expoſe tant de milliers d'innocens pour l'intérêt d'un ſeul.

g Sævit amor ferri, & ſcelerata inſania belli.
Ira ſuper. *En.* 7.

h Et ſi continuo victorem ea cura ſubiſſet,
Rumpere clauſtra manu, ſocioſque immittere portis,
Ultimus ille dies bello gentique fuiſſet.
Sed furor ardentem cædiſque inſana cupido
Egit in adverſos. *En.* 9.

i Hic etiam inventum Priamo narrabis Achillem *En.* 9.

ſeul. La difformité de ce Caractére eſt couverte comme les vices d'Achille, par l'éclat d'une vaillance merveilleuſe.

Cela ſuffit ſans parler des autres Perſonnages: on peut leur appliquer ce que nous avons dit ici des Mœurs & du Caractére.

CHAPITRE XI.

Ce que c'eſt que le Caractére.

DE ce que nous avons dit nous pouvons conclure, que dans le Poëme Epique, le Caractére n'eſt proprement aucune vertu ni aucune qualité en particulier; mais un compoſé de pluſieurs, qui ſont mêlées en différent degré, ſuivant la néceſſité de la Fable, & l'unité de l'Action, avec les ornemens & la beauté dont il eſt capable.

Toutes les qualitez ſimples qui entrent dans ce compoſé, ne peuvent pas avoir un même rang, ni être égales entre elles; parce que l'une l'emportant en une rencontre, & une autre en une autre rencontre, le Caractére paroîtra changeant, & le Poëme auſſi bien comme le Héros, ſemblera un corps animé de pluſieurs eſprits. Il faut donc qu'il y en ait une premiére qui regne ſur toutes les autres, & qui ſoit leur ame: & il faut que celle-là trouve place par tout; de même qu'un ſeul Héros mis en divers Tableaux, doit être reconnu par tout, & porter les mêmes traits

ſur ſon viſage, quelques différentes que ſoient ſes poſtures & ſes paſſions. Cette premiére qualité eſt la Colére dans Achille; l'Art de diſſimuler dans Ulyſſe, & la Debonnaireté dans Enée. Chacune de celles-là peut par excellence porter le nom de Caractére en ces Héros.

Mais elles n'y peuvent être ſeules: il faut néceſſairement que quelque autre leur donne de l'éclat, & les embelliſſe autant qu'elles en ſont capables; ſoit en couvrant les défauts qui s'y rencontrent, par des qualitez illuſtres & brillantes, comme le Poëte a fait la Colére d'Achille, en la couvrant d'une extrême valeur; ſoit en les faiſant entiérement rentrer dans une véritable & ſolide vertu, comme on le voit dans les deux autres. La Diſſimulation d'Ulyſſe, eſt une partie de ſa prudence; & la Debonnaireté d'Enée eſt ſur tout employée à ſoûmettre aux Dieux la volonté de ce Héros. Pour faire cette union, nos Poëtes ont mis enſemble les qualitez que la nature a fait les plus compatibles; la Vaillance avec la Colére, la Piété avec la Bonté, & la Prudence avec la Diſſimulation. Cette derniére union étoit néceſſaire pour la bonté d'Ulyſſe; car ſans cela, la diſſimulation auroit pû dégénérer en malice, & en fourberie.

De plus, la Fable exigeoit la Prudence dans Ulyſſe, & la Piété dans Enée, comme nous avons vû: les Poëtes n'avoient pas en cela la liberté du choix. Mais Homére pouvoit ne point faire Achille vaillant; la lâcheté de ce Héros n'auroit rien ôté de la juſteſſe de ſa Fable. Ainſi, c'eſt la néceſſité d'embellir

ce

ce Caractére, & de ne point faire Achille mauvais inutilement, qui lui a fait donner le titre de Vaillant.

Cette Vaillance donc, auſſi bien que la Prudence & la Piété dans les deux autres Poëmes, qui ſont les ſecondes qualitez dont nous avons parlé, ſont la bonté de chaque Héros; & communiquent cette même bonté au Poëme entier. Mais ſi d'une part, cette ſeconde qualité orne la premiére; de l'autre, elle reçoit une détermination qui lui donne des bornes plus reſſerrées & plus juſtes. Un Héros peut avoir une Vaillance pacifique, généreuſe, & Romaine, qui pardonne aiſément les injures à ceux qui ſe ſoûmettent. Telle eſt la Vaillance d'Enée. Il peut auſſi avoir une Vaillance colére, cruelle, brutale, & inéxorable, qui ne pardonne jamais, & qui aime mieux faire tomber ſa vengeance ſur ſes amis, que d'épargner un ſeul ennemi. Voila la Vaillance & le Caractére d'Achille.

Que ſi l'on conſidére ces deux Qualitez ſéparément, pour connoître celle à qui principalement il appartient de porter le titre de Caractére, l'on exclura bien-tôt la Vaillance: puiſqu'elle n'eſt point eſſencielle à la Fable; puis qu'Achille n'en fait rien paroître, & la tient ſans action pendant plus de la moitié du Poëme; & puis qu'enfin, le Poëte ne la chante pas. Mais il chante la Colére; & cette colére eſt néceſſaire à la Fable; elle regne du moins, autant pendant l'abſence d'Achille, que lors qu'il eſt réüni aux Grecs, & qu'il combat en perſonne. Ainſi, la Pruden-

ce n'eſt pas la principale partie du Caractére d'Ulyſſe; puiſque le Poëte ne chante pas un homme prudent, mais un homme qui ſe change en toutes ſortes de formes. Nous pouvons dire auſſi que la Debonnaireté d'Enée eſt ſa premiére qualité, quoique le terme dont le Poëte ſe ſert, ſignifie également la Débonnaireté & la Piété.

Πολύτροπον.

Pius.

A ces deux qualitez, il en faut joindre une troiſiéme qui les ſoûtienne, & qui pouſſe le Caractére dans toute ſa force. Un Prince ſera en vain bon & pieux, prudent & diſſimulé: s'il n'eſt vaillant & brave, il rencontrera pluſieurs obſtacles invincibles. Enée auroit été chaſſé par Turnus, & Ulyſſe auroit ſuccombé en cent rencontres ſans la Vaillance. La Vaillance eſt donc néceſſaire pour produire les grands deſſeins, & pour les faire exécuter. Mais il n'eſt pas beſoin de nous arrêter plus long-tems ſur ce ſujet. Les ſuites en ſont aſſez claires.

Concluons donc, que le Caractére du Héros dans le Poëme Epique, eſt un compoſé de trois ſortes de Qualitez. Celles de la premiére eſpéce ſont néceſſaires & eſſencielles à la Fable. Celle de la ſeconde en ſont les embelliſſemens: la vaillance qui ſoûtient les unes & les autres, fait la troiſiéme eſpéce. La premiére qui eſt la principale, doit être quelque Qualité univerſelle qui trouve place en toutes ſortes d'occaſions & de rencontres, & qui faſſe par tout reconnoître le Héros.

Dans le Caractére des autres Perſonnages, il y a auſſi quelque compoſition; car une ſeule qualité ne peut faire aſſez juſtement diſtinguer

guer une perſonne d'avec les autres, ſi elle n'eſt déterminée par quelque autre qui la rende propre & ſinguliére. Mais il n'eſt pas néceſſaire que la Vaillance, ou quelque noble inclination entre en ces moindres Caractéres. Je ne voi rien de noble ni de bon dans Therſite, dans Amâta, ni en tant de fainéans de l'Odyſſée: & ſans parler de ces fainéans, ni de Drancès en qui les Poëtes n'ont point mis de Vaillance: les femmes que l'on introduit dans les Poëmes, donnent une excluſion trop manifeſte à la néceſſité de cette Qualité guerriére.

CHAPITRE XII.

De l'Unité du Caractére dans le Héros.

L'Exactitude de nos Poëtes nous preſente une Unité dans le caractére, que nous ne pouvons omettre ſans y faire réfléxion. Elle eſt obſervée dans la conduite du Héros en particulier, & dans celle de tout le Poëme: & je penſe que l'on peut appliquer à l'une & à l'autre la premiére régle d'Horace, qui ordonne que tout ſoit réduit dans la ſimplicité & dans l'unité. * Il ſemble en effet, que le Caractére n'eſt pas moins l'Ame du Héros & de toute l'Action, que la Fable l'eſt du Poëme, & par conſéquent, il ſemble exiger une Unité auſſi exacte. Nous commencerons par celle du Héros.

* Sit quodvis ſimplex duntaxat & unum *Poët.*

Digitized by Google

Nous avons déja parlé de l'unité de Caractére dans les Perſonnages, quand nous avons dit que les mœurs doivent être Egales. Si l'on veut prendre l'égalité des Mœurs & l'unité de Caractére pour la même choſe, j'aurois oublié en traitant ce point-là ſous le titre de l'Egalité des mœurs, ce que je vais y ajouter ici, ſous celui de l'Unité du Caractére. J'ai dit que l'Egalité conſiſtoit à ne point donner à une même Perſonne, des ſentimens contraires les uns aux autres. Mais j'ajoûte ici que cela ne ſuffit pas pour l'unité du Caractére, & qu'il faut depuis, que le même eſprit paroiſſe dans toutes ſortes de rencontres ſemblables, contraires, ou autres.

Ainſi, Enée agiſſant avec beaucoup de Piété & de douceur dans la premiére partie de ſon Poëme qui n'éxige point d'autre caractére; & faiſant enſuite éclater une Vaillance héroïque dans les guerres de la ſeconde partie, mais ſans y faire remarquer ni dureté ni douceur, il ne pécheroit point ſans doute contre ce que nous avons dit de l'égalité des Mœurs; mais il n'y auroit point d'unité & de ſimplicité en ce caractére. De ſorte que, outre les qualitez qui ont leur place particuliére en des occaſions différentes; il faut qu'il y en ait une qui trouve place par tout, & qui y regne ſur toutes les autres. Sans cela, on peut dire qu'il n'y a point de caractére. C'eſt ce qui arriveroit à un Poëte qui voudroit donner à ſon Héros la Piété d'Enée, & la Vaillance d'Achille, ſans faire réfléxion à la Débonnaireté de celui-là, & à la Dureté de celui-ci.

Ou

Ou pour mieux dire, ce Poëte ne donneroit aucunement à ſon Héros, les qualitez de ces deux autres Héros. Il y a bien de la différence entre un viſage en général, & le viſage d'Enée: entre un front, un nez, une bouche, & des yeux en général; & le front, les yeux, le nez, & la bouche d'Achille. Il y a de même, bien de la différence entre la Valeur en général, & la Valeur d'Achille; & entre la Piété en général, & la Piété d'Enée. Cela eſt viſible dans le ſentiment, & dans la pratique du Poëte Latin. S'il eût pris Achille pour un modéle de Vaillance, & s'il eût crû qu'Homére avoit pouſſé cette qualité dans ſon Héros au plus haut point où elle pouvoit aller; certainement il auroit voulu faire ſon Enée beaucoup plus ſemblable que Turnus au Héros Grec, puiſqu'il le fait beaucoup plus vaillant que Turnus; & il n'auroit pas manqué de donner cette idée à ſes Lecteurs, & de dire qu'Enée eſt un autre Achille. D'où vient donc qu'il ne le fait jamais; & qu'au contraire, il donne cette qualité à Turnus plus d'une fois? C'eſt ſans doute parce qu'il a bien vû qu'un homme reſſemble à un autre par ſon caractére, & que la vaillance en général n'eſt point du caractére d'Achille; que pour être ou plus vaillant comme Enée, ou moins vaillant comme Turnus, l'on n'en avoit ni plus ni moins le Caractére de ce Héros Grec. Mais qu'on lui reſſembloit d'autant plus, que l'on avoit une Valeur colére, violente, & injuſte comme Turnus; & qu'au contraire, l'on avoit un caractére oppoſé à celui d'Achille, ſi vaillant que l'on pût être;

quand on étoit raiſonnable, doux & moderé.

On peut donc faire un Héros qui ſoit auſſi Vaillant qu'Achille, auſſi Pieux qu'Enée, & ſi l'on veut auſſi Prudent qu'Ulyſſe : mais c'eſt une pure chimére que d'imaginer un Héros qui a la Vaillance d'Achille, la Piété d'Enée, & la Prudence d'Ulyſſe en mêmetems. Cette viſion pourroit arriver à un Auteur qui voudroit accommoder le Caractére d'un Héros à ce qu'éxige naturellement chaque partie de l'Action, ſans penſer au fond de la Fable & à l'unité de Caractére en la même Perſonne en toutes ſortes d'occaſions. Ce Héros ſeroit le Prince le plus doux & le meilleur du monde, & le plus colére, le plus dur, & le plus implacable que l'on ſe puiſſe imaginer, contre la deffence d'Horace. [b] Il ſeroit extrémément tendre comme Enée, extrêmément violent comme Achille, & auroit comme Ulyſſe, un froid incapable de ces deux extrêmes. Le Poëte auroit beau nommer par tout ce Perſonnage du même nom : le Héros du Temple & du Cabinet, ne ſeroit point celui du Combat.

Mais ne pourroit on pas y apporter quelque modération, & quelque accommodement; donnant à un Héros autant de Vaillance, autant de Prudence & autant de Piété qu'un honnête homme eſt capable d'en avoir; & retranchant de chacune de ces qualitez ce qu'elle pourroit avoir de défectueux, & de contraire aux deux autres ? Pour juger juſqu'où cette conduite peut-être permiſe; il ne faut

[b] Non ut placidis coëant immitia *Poët.*

faut que faire réflexion aux effets qu'elle produiroit en différens Poëmes, dont les Auteurs seroient dans cette pensée, que le premier Caractére d'un Héros est celui d'un honnête homme. Ils seroient semblables en tous ces ouvrages; on les verroit tous Vaillans à la Guerre, Prudens au Conseil, Pieux dans les actes de Religion, Courtois, Civils, Magnifiques; enfin, avec toutes les Vertus prodiguées du mieux que le Poëte auroit pû. Tout cela se trouveroit ainsi indépendamment de l'Action & du sujet du Poëme. Et à voir chaque Héros séparé du reste de l'ouvrage, l'on ne devineroit pas aisément de quelle Action & de quel Poëme il seroit le Héros. Ainsi, l'on verroit qu'aucun n'auroit de Caractére: puisque le Caractére est ce qui fait reconnoître une Personne, & ce qui la fait distinguer des autres.

Et même cette mauvaise ressemblance seroit non seulement entre les Heros; mais encore entre les Personnages que l'on auroit voulu faire honnêtes-gens. Il ne seroient différens d'avec le Héros même que du plus & du moins. Il seroit plus honnête homme, plus vaillant, plus prudent, &c.

Homére & Virgile nous ont donné d'autres exemples; Achille, Ulysse, & Enée n'ont rien de commun, & sont aussi différens entr'eux, que les trois Poëmes, & les trois Actions dont ils sont les Héros. Ils ont chacun un Caractére qui les distingue admirablement des autres, & dont l'unité & la simplicité si exacte & si uniforme, les fait voir les mêmes en toutes sortes de rencontres. Homére a

diſpoſé ſes Fables de telle ſorte ; qu'il lui étoit aiſé de garder cette unité dans les principales parties: Virgile a fait le contraire. Sa premiére partie eſt ſemblable à l'Action de l'Odyſſée qui a pour Caractére la Froideur, la Diſſimulation, & la Prudence. La ſeconde eſt, comme l'Iliade, dans les horreurs de la guerre qui entraînent naturellement avec elles la Colére & la cruauté, & néanmoins, il a fait regner en l'une & en l'autre partie la Douceur, & les paſſions les plus tendres. Enée n'eſt pas moins debonnaire, ni moins pieux en tuant Lauſus dans une horrible bataille, que dans les Jeux & les combats tranquilles & religieux qu'il fait faire en l'honneur de ſon Pére Anchiſe. Il n'eſt pas moins modeſte quand il voit à ſes pieds ſes ennemis vaincus qui lui demandent une grace; que quand lui-même battu par la tempête, & jetté ſur un bord étranger, ſe trouve dans la néceſſité d'implorer la grace de Didon.

Livre 10.
Livre 5.
Livre 11.
Livre 1.

CHAPITRE XIII.

L'Unité du Caractére dans le Poëme.

SI l'Unité du Caractére paroît difficile à mettre dans la Perſonne d'Enée, parce que ce Héros ſe trouve en diverſes occaſions qui naturellement exigent des Caractéres oppoſez : cette difficulté eſt beaucoup plus grande dans le cours du Poëme entier ; puiſqu'outre cette même diverſité d'actions, le Poëte

Poëte introduit des Perſonnages dont les humeurs ſont contraires à celle du Héros. Didon eſt violente & emportée: Turnus, Amata, & Mézence, qui ſont les ſeconds Héros, & qui ſont tout dans leur parti, ne ſont pas moins oppoſez à Enée dans leurs Caractéres que dans leurs intérêts. Et néanmoins, pour obſerver l'Unité de Caractére dans le Poëme; il faut que ces Caractéres oppoſez ſe réüniſſent au Caractére du Héros; & qu'ils y ſoient tellement ſoûmis, que lui ſeul régne dans les deux partis, comme l'Auteur de l'Iliade fait regner la Colére auſſi bien dans la Ville de Troye, que dans le Camp des Grecs. a

Tout les Poëtes n'ont pas tant de circonſpection. Nous avons vû que le génie de Claudien ne s'éléve pas juſqu'à cette juſteſſe & à cette exactitude; & qu'il n'y fait pas tant de façons. Le Caractére furieux & terrible de Pluton & des Furies, & tout ce que l'Enfer a d'effroyable, eſt bien-tôt metamorphoſé au Caractere & au plaiſir des Graces, des Déeſſes, des Palais dorez, & des Campagnes fleuries. Toute cette joye céde à ſon tour, à la triſteſſe & aux plaintes d'une Mére qui la perdu ſa fille. Cet Auteur n'a point d'idée de ſon ouvrage entier. Quand il en compoſe une partie, il ne penſe qu'à celle-là. Il a commencé par les Divinitez infernales; on ne voit en tout ce commencement que les fureurs dont elles ſont capables. Il parle enſuite, de la viſite que Vénus, Diane, & Minerve rendent à la jeune Proſerpine: il eſt tout

a Ità
Iliacos intra muros peccatur & extra. *Hor. ad Loll.*

tout entier dans la joye & dans les plaiſirs. Enfin ; il décrit la crainte & la triſteſſe de Cérés ; il ne connoît plus d'autre paſſion : & il s'accommode ſi bien à chaque choſe qu'il traite indépendemment du reſte du Poëme, qu'il a mis en trois livres autant de Caractéres différens, principaux, & dominans, qu'il y en a dans les ſoixante livres de nos trois Poëmes. L'on voit ici la Colére, la Diſſimulation, & la Debonnaireté dominer chacune à part & uniquement dans l'Iliade, dans l'Odyſſée, & dans l'Enéide : & l'on trouve dans les trois livres du Raviſſement de Proſerpine, la Terreur, la Joye, & la Triſteſſe. Voila l'exemple d'une faute qui corrompt l'Unité du Caractére dans le Poëme.

Nos Poëtes ont une autre conduite. Ils ne changent point d'Ame quand ils forment des membres différens pour un même Corps. Ils ſavent que les yeux qui ſont la partie la plus delicate, & que les mains les plus laborieuſes & de plus endurcies, ont néanmoins le même eſprit dans la même perſonne. Ainſi, ils s'arrétent moins aux incidens particuliers de leur action, & à l'humeur de chaque Perſonnage, qu'au Caractére général de la Fable.

Virgile pour cet effet, ne donne aucune borne ni aucune contrainte au Caractére du Héros qui doit regner par tout. Il lui laiſſe une liberté pleine & entiére : & au contraire, il modére les autres, & leur donne un frein qui les retient, ſoit par quelque paſſion, ſoit par quelque dépendence des perſonnes où ils ſe rencontrent. Enée eſt le Maître abſolu de ſes actions, il n'y a perſonne à qui il ſoit obligé de s'accommoder en quelque ren-

rencontre que ce ſoit. Cela n'eſt pas particulier au Poëte Latin; il l'a imité du Grec, chez qui Ulyſſe eſt auſſi indépendant qu'Enée. Achille a un Général au-deſſus de lui; mais ce Général n'eſt que comme le prémier entre des Princes d'ailleurs égaux. Achille n'eſt point ſon ſujet; & hors le ſiége de Troye, il n'a aucun ordre à recevoir de lui. De plus, n'ayant rien à prétendre de ſa faveur & de ſes bonnes graces, & étant colére & injuſte, il n'a ni obéïſſance à lui rendre, ni meſure à garder pour lui plaire: & il croit avoir un juſte ſujet de ſe ſouſtraire de ſon obéïſſance. Même, quand il ſe réünit avec lui, & qu'il rentre dans ſon devoir; il n'en reçoit néanmoins aucun commandement: au contraire, ſans conſulter ce Général, ni les autres Princes confédérez, il fait de ſon chef pour eux tous, une tréve avec les ennemis. C'eſt donc une grande adreſſe à Homére, d'avoir fait Achille le plus vaillant des confédérez; mais injuſte & ſans intérêt: & d'avoir fait au-contraire, le Général Agamemnon fort intéreſſé pour l'honneur de Ménélaüs ſon frere, & pour le ſien. Voila ce qui regarde le Héros.

Pour les autres Perſonnages; Homére s'eſt encore facilité l'Unité du caractére, en donnant la violence & la Colére à la plus grande partie des Chefs dans l'un & dans l'autre Parti. Le Poëte Latin s'eſt fait la choſe plus difficile, parce qu'il a mis dans les ennemis de ſon Héros, des humeurs qui ſont contraires à celle de ce Héros: mais auſſi, il y joint des Paſſions & des dépendances, dont

il

il tire un grand avantage pour ſon unité.

Turnus ne dépend pas à la vérité du Roi Latin, ni comme ſujet ni comme conféderé: ce vieux Prince n'eſt ni ſon Roi ni ſon Général. Il en dépend d'une autre façon, c'eſt en qualité d'Amant de Lavinie, ſa Fille & ſon unique héritiére. Car dans cette prétention, il n'oſe choquer de front un Prince qui ne lui doit rien, & de qui il veut tant obtenir. Il eſt donc obligé en beaucoup de choſes de ſe ſoûmettre à lui, & de prendre des meſures qui rabattent bien de ſa fierté & de ſes emportemens. Outre cela, il voit les victoires de ſon Rival, à qui il eſt obligé de céder la gloire des armes, au jugement de Latinus & d'Amâta même: il voit le mauvais ſuccez de tout ſes deſſeins, la mort de ceux à qui il ſe fioit le plus, de Mézence, de Camille &c. il voit l'abbattement des Latins, & les reproches qu'ils lui font. [b] Tout cela doit faire d'étranges impreſſions ſur l'eſprit de cet Achille Latin, & l'empêcher de pouſſer ſon caractére auſſi loin que fait le Grec.

Mézence a moins de part au Poëme que Turnus: mais il eſt trop conſidérable pour laiſſer ſon caractére furieux & cruel dans toute ſa force. Le Poëte donne à cet Impie autant d'amour pour ſon fils, que de mépris pour les Dieux. Il ſe ſert ſi heureuſement de cette paſſion naturelle, qu'elle fait encore écla-

[b] Jam vero in tectis, prædivitis urbe Latini,
Præcipuus fragor, & longe pars maxima luctus.
Hic matres, miſeræque nurus, hic cara ſororum
Pectora mœrentum, puerique parentibus orbi
Dirum exeorantur bellum, Turnique hymenæos.
lib. 11. *Æneid.*

éclater la tendreſſe, & qu'elle rend le caractére d'Enée vainqueur des fureurs de ce Barbare. Il ne va combatre que pour réjoindre ſon Fils. La violence de ſon amour paternel le force de demander à Enée la grace d'être mis avec lui en un même tombeau, & il meurt ainſi tout rempli de la tendre & triſte idée de ſon cher Lauſus [c].

Cette même adreſſe change encore les violences de Didon en un caractére plus modéré par deux moyens. L'un eſt l'impuiſſance où il met cette Reine. *Ne pouvois-je pas*, dit-elle, *mettre ſon corps en pieces, & jetter dans la mer ſes membres déchirez? Ne pouvois-je pas égorger ſes Compagnons, & ſon Aſcagne même? Servir ſur table ce Fils bien-aimé, & le faire manger à ſon Pére? &c.* [d] Voila les derniers excez de la fureur la plus violente & la plus terrible. Mais elle eſt placée de telle ſorte que le Lecteur n'en craint aucun mauvais effet; il eſt entiérement en repos pour Enée & pour Aſcagne, qui ne ſont plus en la puiſſance de Didon; & il n'a que de la pitié pour cette pauvre Princeſſe, à qui ſes malheurs mettoient ces paroles dans la bouche. L'autre moyen eſt l'Amour de cette même Reine, qui au milieu de ſa rage & de ſes fureurs, la domte encore & la force de s'aban-

c Nec tecum meus hæc pepigit mihi fœdera Lauſus.
Unum hoc per ſi qua eſt victis venia hoſtibus oro
Corpus humo patiare tegi. Scio acerba meorum
Circumſtare odia: hunc oro defende furorem,
Et me conſortem Nati concede ſepulchro.
Æneid. 10.

d Non potui abreptum divellere corpus & undis
Spargere? non ſocios, non ipſum abſumere ferro
Aſcanium? patriiſque epulandum apponere menſis?

bandonner aux larmes & à la tendreſſe de ſes paſſions. *

Une autre maniere dont uſe Virgile, eſt d'interrompre les Combats par des Epiſodes tranquiles & tendres, & qui font prendre le deſſus au caractére du Héros. Ainſi, l'attaque du camp d'Enée & la fureur de Turnus eſt modérée par l'Epiſode de Rémulus qui eſt divertiſſant; par celui des Vaiſſeaux changez en Nymphes, qui eſt admirable; & par celui de Niſus & d'Euryale, qui eſt ſi tendre & ſi touchant.

Nous pouvons reduire à cinq chefs ce que nous venons de dire de l'Unité du Caractére.

Le premier chef & le fondement de tous les autres, eſt de donner au Héros un Caractére précis & ſenſible, qui puiſſe trouver lieu en toutes ſortes de rencontres.

Secondement, il faut que ce Héros ſoit indépendant, & qu'il ait une entiére liberté de pouſſer ſon caractére & ſon humeur dans toute la force & l'étenduë dont elle eſt capable.

Troiſiémement, le Poëte peut donner ce même caractére aux plus apparens & aux plus agiſſans des autres Perſonnages, ſoit dans le parti du Héros, ſoit dans le parti contraire, ſoit même aux Perſonnes Divines. C'eſt la pratique d'Homére dans l'Iliade.

Le quatriéme, lorſque l'on met en ces autres Perſonnages quelque caractére oppoſé à

* Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis?
Ire iterum in lachrymas, iterum tentare precando
Cogitur, & ſupplex animos ſubmittere amori.

à celui du Héros, il ne le faut pas pouſſer dans toute ſa force. Et comme cette modération ne peut naturellement venir des perſonnes mêmes, elle eſt cauſée ou par quelque paſſion ou par quelque dépendance, comme nous l'avons vû en Didon, en Mézence, & en Turnus.

La cinquiéme maniére eſt d'interrompre par quelques Epiſodes accommodez au caractére général, les actions particuliéres qui d'elles mêmes exigent un Caractére oppoſé. Ainſi, la mort de Lauſus fait regner la Piété & la tendreſſe au milieu des fureurs de la guerre, & a le même effet que l'Epiſode de Niſus & d'Euryale.

A ces cinq maniéres nous pouvous encore joindre les penſées, les figures, & les expreſſions, dont nous parlerons au dernier livre de ce Traité.

CHAPITRE XIV.

De la Juſteſſe du Caractére.

VOici un point des plus difficiles & des plus importans, pour ceux qui compoſent, auſſi-bien que pour ceux qui liſent & qui critiquent. Il dépend non ſeulement de l'Art, mais encore de la bonté & de la juſteſſe du génie, & d'une profonde connoiſſance de toute la Morale. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'Horace porte ſi haut la néceſſité de cette doctrine; & qu'il nous enſeigne, que le prin-

cipe & la ſource de tout ce qu'il y a de bon dans un Poëme, eſt cette Sageſſe dont Socrate faiſoit profeſſion; c'eſt à-dire, la connoiſſance & la pratique de la Philoſophie Morale. [a] Elle nous apprend ce que c'eſt que la Vertu & que le Vice; & elle nous enſeigne qu'il y a des qualitez qui d'elles-mêmes n'étant ni vices ni vertus, peuvent être indifféremment jointes aux uns ou aux autres; & ſe rencontrer dans les méchans, & dans les gens de bien. [b]

La premiére choſe que nous devons y étudier, c'eſt la nature de chaque Caractére, & de chaque habitude; en quoi elle conſiſte préciſément; ce qu'elle peut avoir de bon & de mauvais; & juſqu'à quel point elle peut monter ou deſcendre ſans dégénérer, & ſans être confonduë avec une autre habitude, qui y aura quelque rapport: en quoi, par exemple, conſiſte une ſolide Piété ſans ſcrupule, ſans grimace, & ſans libertinage; & auſſi ſans une certaine force d'eſprit dangereuſe, & de mauvais exemple: juſqu'où peut s'étendre une juſte Libéralité, ſans être prodigue; & ce qu'il faut à un homme pour être ménager, & pour faire une honnête dépenſe, ſans être ni libéral, ni trop épargnant.

Nous

[a] Scribendi rectè ſapere eſt & principium & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ.
Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.
Qui didicit, patriæ quid debeat, & quid amicis
Quo ſit amore parens, quo frater amandus, & hoſpes
Quod ſit conſcripti, quod judicis officium: quæ
Partes in bellum miſſi ducis, ille profectò
Reddere perſonæ ſcit convenientia cuique
Hor. Art. Poët.

[b] *Voyez la Note b. du premier Chap. de ce livre.*

Nous rapportons encore à cette même chose la connoissance que nous devons avoir des Habitudes ou qualitez en général, & comme on dit, abstraites & hors des sujets particuliers; d'avec les qualitez singularizées par les sujets où elles se rencontrent, car on doit bien distinguer la vaillance en général d'avec la vaillance d'Achille, & ne pas aussi confondre celle-ci avec la valeur d'Enée.

Ce que nous disons ici n'est pas pour exclure du Poëme, ce que la Morale condamne. Un Poëte ne doit jamais donner de mauvais exemples : mais il y a bien de la différence entre un mauvais exemple, & l'exemple d'une mauvaise action, ou d'une mauvaise personne. Les Lacédémoniens ne prétendoient point donner de mauvais exemples à leurs enfans, quand pour les éloigner de l'yvrognerie, ils leur mettoient devant les yeux, des esclaves qu'ils faisoient enyvrer exprès. Il est donc permis au Poëte de mettre des Achilles, & des Mézences; comme des Ulysses, & des Enées. Il peut représenter la prodigalité & l'avarice, comme la libéralité, & la juste économie d'un bon ménager & d'un honnête bourgeois. Mais quoi qu'il fasse, ou pour la vertu ou pour le vice, ou pour quelque qualité indifférente; il doit au moins savoir ce qu'il fait, non seulement parce qu'il lui est honteux de l'ignorer; mais parce que cette connoissance le fait agir avec beaucoup plus de justesse.

L'importance est que sans ces connoissances il est en danger de donner souvent de fort mauvais exemples, & de manquer en cela

contre ce que tout Art a d'eſſenciel, qui eſt d'être utile : & en particulier contre la nature de la Fable & de l'Epopée, qui ne doit être que pour donner des inſtructions de vertu. Si donc un Poëte ignore ce que c'eſt qu'une Piété ſolide & véritable, & quels ſont les ſentimens juſqu'où elle peut aller ſans excez ; il introduira un Perſonnage qu'il fera paſſer pour un homme de bien ; il lui donnera des vertus & des qualitez éclatantes & aimables, il lui gagnera l'amitié & l'eſtime de tous ſes Auditeurs ; & après l'avoir armé d'une autorité ſi dangereuſe, il lui fera debiter gravement & en beaux termes, des maximes fauſſes, mais belles & raiſonnables en apparence, & avec un tour qui charmera les eſprits. Ainſi, Enée ſeroit de très-mauvais exemple, ſi étant repréſenté ſi ſage & ſi honnête-homme, il préféroit la reconnoiſſance & l'amitié de Didon, aux ordres de Jupiter. Ou ſi étant perſécuté par Junon, il négligeoit cette Divinité, comme s'il étoit permis d'être moins ſoûmis à Dieu dans les contrariétez qui nous arrivent, que quand il fait tout ſuccéder ſelon nos deſirs. Ou bien ſi ce même Héros ſe fiant ſur la foi des Oracles qui ne peuvent manquer, s'épargnoit dans les travaux & dans les dangers qu'il rencontre : comme ſi les faveurs & les promeſſes de Dieu qui nous aime, devoient nous rendre plus lâches & plus négligens. Virgile n'eſt point tombé dans ces fautes. Sa conduite nous apprend que les promeſſes de Dieu, quoi qu'infaillibles, ne doivent néanmoins ſervir qu'à nous faire travailler avec plus d'ardeur

deur & de fidélité à en mériter les effets. Et dans cette oppoſition qu'il met entre Junon & Enée, il nous enſeigne encore admirablement, que lorſque Dieu ſemble ſe déclarer contre nous, nous ne devons le combatre que par nos priéres, par nos vœux, par nos préſens, par notre ſoûmiſſion; & que ces armes ſont les ſeules auſquelles il ſe laiſſe vaincre.

Mais le Poëte ne donne point de mauvais exemple, quand il fait voir en Mézence des ſentimens contraires à ces maximes. On n'eſt ni ſurpris ni ſcandaliſé, que cet homme reconnu pour un impie, voyant un ſi mauvais ſuccès en ſes affaires, néglige les Dieux, qu'il n'en reconnoiſſe point d'autres que ſon bras, & que ſon javelot; qu'il préfére ſon fils Lauſus à toutes les Divinitez que les autres adorent; & qu'il s'en faſſe une Idole qui ſoit tout enſemble & l'objet de ſes vœux, & le trophée qu'il doit revétir des dépoüilles d'Enée vaincu. Perſonne ne veut ſe conduire par ces maximes, que ceux qui de propos délibéré voudroient être impies, barbares, & odieux aux reſte des hommes; pour reméde contre cette étrange maladie d'eſprit, le Poëte nous préſente la fin miſérable de cet Athée, que la mort de Lauſus déſeſpére, & accable de douleurs très-cuiſantes; lui faiſant même reſſentir toutes les miſeres où il étoit reduit, ſur leſquelles ſa brutalité & l'eſpoir de ſon rétabliſſement lui avoient juſqu'alors fermé les yeux.

Outre ces vices & ces vertus, l'on eſt encore en danger de ſe méprendre dans le mau-

vais uſage de quelque qualité moyenne : & le danger ſera plus grand, & l'erreur plus conſidérale, ſi cette qualité eſt éclatante & de grand bruit, comme la Vaillance dans la guerre. Celle d'Achille eſt vicieuſe, & néanmoins elle a tellement ébloüi la jeuneſſe d'Aléxandre, que pour participer à la fauſſe gloire qu'il admiroit en ce Héros, il a commis de ſang froid une brutalité plus indigne que celle où la colére & la vengeance emporta Achille. Quand il traîne le corps d'Hector autour de Troye, Hector étoit mort : & Alexandre traîna le Gouverneur [c] vivant d'une Ville qu'il venoit d'emporter.

Et même, ſans toucher à ce que la Vaillance a de bon ou de vicieux : on peut encore ſe tromper, en ne diſtinguant pas aſſez ce qu'elle a de ſolide d'avec ce qu'elle a de brillant. L'âge auquel nous commençons a juger de ces caractéres, nous jette ordinairement en cette erreur, & dans celle dont nous

[c] Betim, egregia edita pugna, multiſque vulneribus confectum deſeruerant ſui. Nec tamen ſegnius prælium capeſcebat, lubricis armis ſuo pariter atque hoſtium ſanguine. Sed quum undique adducto, inſolenti gaudio juvenis elatus, alias virtutis etiam in hoſte mirator: non ut voluiſti, inquit, morieris, Beti; ſed quidquid tormentorum in captivum inveniri poteſt, paſſurum eſſe te cogita. Ille non interrito modo, ſed contumaci quoque vultu intuens Regem, nullam ad minas ejus reddidit vocem. Tum Alexander; videtis ne obſtinatum ad tacendum inquit; num genu poſuit; num ſupplicem vocem miſit? Vincam tamen ſilentium, & ſi nihil aliud, certe gemitu interpellabo. Ira deinde vertit in rabiem: jam tum peregrinos ritus novâ ſubeunte fortunâ. Per talos enim ſpirantis lora trajecta ſunt; religatumque ad currum traxere circa Urbem equi: gloriante Rege Achillem, a quo genus ipſe deduceret imitatum ſe eſſe pœnâ in hoſtem capiendâ. *Quint. Curt. Lib. 4.*

Digitized by Google

nous venons de parler. La jeuneſſe ſe laiſſe toûjours prendre aux prémieres apparences, & pénétre mal juſqu'au ſolide : & lors qu'une fois on eſt prévenu, il eſt rare que l'on en revienne parfaitement. Il faudroit être heureux, ou avoir l'eſprit fort éclairé, le jugement juſte; & de plus, la curioſité & le ſoin de s'inſtruire d'une choſe que l'on ne juge pas aſſez importantante pour en faire un étude longue & ſérieuſe. Souvent auſſi, les coûtumes du Païs & l'éducation font ces mauvais effets ſur les eſprits, & les entretiennent dans cette ignorance & dans des jugemens ſi deſavantageux à la vertu. Si l'on eſt fait à voir des Duels pour la moindre offence; on s'imagine qu'un homme n'eſt pas Vaillant, s'il reçoit un affront ſans ſe battre: & il ne trouve que trop d'Amis qui lui ſuggérent cette eſpéce de vengeance, toute criminelle qu'elle eſt. C'eſt ce que ne fera jamais une perſonqui ſuivant les préceptes d'Horace, aura bien apris le devoir d'un fidelle ami, & d'un bon ſujet. [d] Et jamais un Poëte ne mettra cette maxime dans la conduite ni dans la bouche d'un Perſonnage qu'il voudra faire paroître honnête-homme.

Mais pour reprendre ce que nous diſions de la diſtinction que l'on doit faire entre l'éclat & la ſolidité de la Vaillance; nous ferons une remarque qui me paroît aſſez importante, c'eſt que ſouvent ces deux choſes ſont oppoſées dans le fonds du Caractére. Les Caractéres violens & emportez donnent beaucoup plus d'éclat aux actions qu'ils animent,

d Qui didicit Patriæ quid debeat, & quid amicis.

& aux perſonnes qui les ont : & au contraire, les plus doux & les plus modérez, ſont ſouvent ſans éclat & ſans gloire. Ces derniers ſont ſont néanmoins beaucoup plus propres à la Vertu. *e*

Je m'arrête peut être trop ſur cettte matiére, mais elle eſt de conſéquence, & en général, & dans l'exemple que je propoſe maintenant de la Valeur guerriére ; puiſque cette qualité eſt la plus commune à toutes les Epopées, & la plus capable d'ébloüir les Poëtes & les Lecteurs. J'expliquerai donc cet exemple de la Vaillance dans l'Enéïde.

Combien y a-t-il de perſonnes qui font plus d'état des vertus guerrieres d'Achille, & je dirai même de celles de Turnus, que de celles d'Enée ? Achille toutefois, eſt un Soldat, & Enée eſt un Capitaine. Pourquoi donc juge-t-on ainſi ? ſinon parce que l'on prend le bruit, l'éclat, & les emportemens d'un homme fier, pour une véritable Vaillance *f*

Si l'on compare de la même maniére Turnus avec Enée ; ce pieux Héros paroîtra ſans doute beaucoup au-deſſous de ſon Rival. Mais quiconque en demeurera là, & prendra les ſuites & les accompagnemens ordinaires d'une qualité, pour cette qualité même,

e Voyez la Note ſur le Chap. 1. du L. 4.

f Comme les Dieux ſont bons, ils veulent que les Rois,
Le ſoient auſſi, c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs Droits
Non les douceurs de la vengeance.
Prince c'eſt vôtre avis, on ſait que le courroux
S'éteint en vôtre cœur ſi-tôt qu'on l'y voit naître
Achille qui du ſien ne put ſe rendre maître
Fut par là moins Héros que vous.
La Fontaine. Fables du Roi, du Milan, & du Chaſſeur. à Monſeig. le Prince de Conty.

me, tombera dans l'impertinence de Numanus, qui reproche aux Troyens qu'ils ne méritent pas le nom de Soldats, & qu'ils n'ont pas plus de courage que des femmes ; parce que leur maniére de s'habiller eſt galante & délicate. C'eſt là ſans doute, ſe connoître mal en vertus guerrieres, & ignorer le juſte Caractére d'un Vaillant homme.

La Vaillance eſt le plus bel ornement du Caractére de Turnus ; & l'on peut dire que c'eſt tout ce qu'il a de bon : Et cette qualité dans Enée le céde à pluſieurs autres, & principalement à ſa Piété. C'eſt donc la Piété qui doit éclater dans Enée, ſa Valeur doit beaucoup moins paroître ; & la Valeur aucontraire, doit être fort illuſtre & fort éclatante dans la perſonne de Turnus. Auſſi, aime-t-il autant la guerre, qu'Enée aime & recherche la paix. Tout ce que fait Turnus dans les combats, ou pour s'y diſpoſer, eſt ordinairement fait avec deſſein, avec plaiſir, & avec des diſcours magnifiques & beaucoup d'apareil & d'empreſſement. Enée agit ordinairement ſans bruit & ſans affectation ; il parle peu ; & s'il entre en colére, c'eſt moins pour combattre, que parce qu'il eſt forcé de combattre, & de ſe deffendre ; c'eſt moins pour vaincre, que pour achever la guerre.

Mais ſi l'éclat & les brillans font paroître la Valeur de Turnus plus que celle d'Enée ; les actions font voir qu'en effet & au fond la Valeur d'Enée l'emporte infiniment au deſſus de celle de Turnus. Il ne faut que les conſidérer ſans cet éclat, & ſans cet extérieur que les véritables Braves peuvent avoir de

commun avec des fanfarons étourdis & de jeunes téméraires.

Turnus en l'abſence d'Enée attaque ſon Camp déſigné, dreſſé & muni à la hâte, & en trois ou quatre jours, il ne peut le forcer: il y entre par une porte qu'on lui ouvre, par bravade; il eſt contraint d'en ſortir; & enfin, après deux jours de combat, il eſt chaſſé & vaincu par Enée avec une ſanglante perte. Enée au contraire, en préſence de Turnus & à la vûë d'une armée ennemie, attaque une Ville ancienne bien munie & bien deffenduë, & en peu d'heures il gagne ſes ramparts & ſes tours. Il n'en eſt point chaſſé par ſes ennemis: mais il en deſcend de lui-même *g* pour venir achever la guerre par la mort de Turnus qu'il force de venir au combat.

Pallas eſt vaincu & tué par Turnus, & Lauſus par Enée. Ces jeunes Princes étoient égaux en Valeur; mais il y a bien de la différence entre la bravoure de leurs Vainqeuurs. Turnus cherche ce combat; il en fait gloire, il y fait le brave, & il inſulte à ce jeune ennemi qui manie l'épée pour la premiére fois. Il voudroit qu'Evandre fut préſent; il égorgeroit le fils aux yeux de ſon Pére. *h* Voila une vaillance d'Achille. Enée eſt bien éloigné d'attaquer ainſi Lauſus, qui s"expoſoit pour ſon Pére. Il veut au contraire lui ſauver la vie; il le repouſſe, il le menace, &

g At pius Æneas audito nomine Turni
Deserit & muros, & summas deserit arces. *En.* 12.

h Solus ego in Pallanta feror, soli mihi Pallas
Debetur; cuperem ipse parens spectator adesset.
Eneid. 10.

& ne devient terrible & furieux que parce qu'il ſe voit forcé de le tuër. *i* Voila une colére digne d'Enée, & le juſte caractére d'un Héros plus vaillant que Turnus, mais plus Pieux que vaillant. L'extrême danger où il ſe trouve étant attaqué non-ſeulement par Lauſus, mais par quantité d'autres en même tems, ne l'empêche point de voir la piété paternelle de cet ennemi qui veut lui donner la mort. Certainement il faut plus de vaillance & plus de bravoure pour épargner un ennemi en cette occaſion, que Turnus n'en a fait voir en aucune de ſes actions.

Enée & Turnus font la même action de généroſité en rendant les corps des deux Princes. Mais Turnus avec ſon bruit & ſes éclats ordinaires, inſulte à Pallas & à Evandre, & il ſemble qu'il ne renvoye à ce miſérable pere le corps de ſon fils, que pour croître ſa douleur. *Je lui renvoye* (dit-il) *ſon Pallas tel qu'il a mérité de le revoir.* *k* Voila une généroſité bien cruelle, & bien digne d'Achille. Celle d'Enée eſt toute vertueuſe & toute pure. Turnus fait inſulte à Pallas, il lui met le pied ſur le ventre, *l* il le dépoüille d'une partie de ſes armes dont il ſe pare. Enée plaint la mort de Lauſus, il fait ſon éloge, il le léve lui-même de terre, & le prend entre ſes bras, *m* &

i Quo moriture ruis, majoraque viribus audes?
Fallit te incautum pietas tua. Nec minus ille
Exultat demens. Sævæ jamque altiùs iræ
Dardanio ſurgunt ductori. *Eneid.* 10.

k Qualem meruit Pallanta remitto.

l Lævo preſſit pede.

m Ingemuit miſerans graviter, dextramque tetendit,
Et mentem patriæ ſubiit pietatis imago.
Quid tibi nunc miſerande puer, &c.

Digitized by Google

& il reprend la lenteur des Tyrrhéniens qui tardoient à enlever leur Prince.

Voila comment dans la diſtribution de la Vaillance que Virgile donne à Enée & à Turnus, il laiſſe à celui-ci tout ce que cette qualité a de beau & d'éclatant en apparence ; & que la donnant en effet à Enée plus grande & plus véritable ſans comparaiſon, il ſe contente du ſolide, & il en fait céder l'éclat & les brillans à la douceur & à la Piété de ſon Héros [n] ; parce que la Piété fait la bonté du Caractére d'Enée, comme la Vaillance fait tout ce que Turnus a de beau en ſon Caractére.

Mais quelque mal que nous diſions ici du Caractére de ce dernier Héros ; ce n'eſt qu'un mal en morale, qui ne le rend pas moins bon poëtiquement. Ces réflexions ne ſont pas pour le bannir des Poëmes, mais pour faire diſtinguer de telle ſorte la vertu d'avec le vice, qu'un Poëte ſache ce qu'il fait, quand il met l'un ou l'autre en un Perſonnage ; & qu'un Lecteur en puiſſe juger ſans ſe méprendre ; qu'il ne confonde pas ce qu'une qualité comme la Vaillance a d'éclatant, avec ce qu'elle a de ſolide : qu'il ne ſe laiſſe pas éblouïr par les maniéres de Turnus, comme

n *De quelque nom que l'on te nomme*
Valeur reconnois tes excès :
Oui le vrai Héros, le grand homme
Déplore juſqu'à ſes ſuccès.
Son ame ſagement guerriére,
Hait cette Gloire meurtriére,
Où le fol orgueil fait courrir,
Et toûjours humain, équitable,
Par une Guerre inévitable,
C'eſt la Paix qu'il veut conquerir.
M. de la Motthe, le Souverain, &c.

me ſi Enée n'étoit pas en effet beaucoup plus vaillant que lui & qu'il ne s'imagine pas qu'un honnête-homme eſt capable de la généroſité & des vertus guerrieres que Virgile donne à Turnus, & Homére à ſon Achille.

Ce n'eſt pas qu'il ſoit néceſſaire de pouſſer le Caractére d'un Héros juſte & vertueux, auſſi loin que Virgile a pouſſé celui d'Enée. Les efforts qu'il fait pour ne point tuer Lauſus, les regrets qu'il en témoigne, les loüanges qu'il lui donne, & le reſte que nous avons vû, excéde le Caractére d'une ſimple généroſité, & eſt l'effet de la Piété qui regne dans Enée, & dans le Poëme entier. Et il ſe pourroit faire que les choſes ainſi pouſſées, non ſeulement ne ſeroient pas une perfection en un homme de bien d'un autre Poëme; mais que cela corromproit la juſteſſe du Caractére. Tant eſt grande la différence qu'il y a entre la généroſité en général, la généroſité d'Enée, & la généroſité de tout autre particulier.

CHAPITRE XV.

Des faux Caractéres.

J'Appelle Caractéres véritables, ceux que l'on voit en effet, & réellement dans les hommes, ou qui ſans difficulté y peuvent être. On ne doute point qu'il n'y ait eu des hommes auſſi généreux & auſſi bons qu'Enée; auſſi emportez & auſſi violens qu'Achil-

le,

le ; auſſi prudens & auſſi ſages qu'Ulyſſe ; auſſi impies & auſſi athées que Mézence ; auſſi paſſionnez que Didon & qu'Amâta, &c. Ainſi, tous ces Caractéres ſont véritables, les Poëtes peuvent régulierement s'en ſervir ; & quand ils les employent, ce ne ſont point des fictions ſimples & imaginaires ; mais de juſtes imitations de choſes qui ſont en effet, ou qui peuvent être.

Je dis au-contraire, qu'un Caractére eſt faux, lors qu'un Auteur le feint de telle ſorte, que l'on ne peut rien voir de ſemblable dans l'ordre de la Nature où il le veut mettre. Ces Caractéres-là doivent être entiérement bannis du Poëmes, parce qu'excédant toutes les bornes de la raiſon & de la vraiſemblance ; ils ne trouvent aucune croyance dans l'eſprit d'un Lecteur.[a] Ils lui ſont d'autant plus odieux, qu'il ſemble que le Poëte le mépriſe, & le prend pour une perſonne ſimple, à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut.

Le deſir d'amplifier & de faire que tout ce que l'on dit paroiſſe grand & merveilleux, fait tomber en ce défaut les jeunes Poëtes, & ceux qui n'ont pas l'eſprit juſte & aſſez inſtruit : le génie emporté de Stace nous fournira quelques exemples de cette mauvaiſe conduite.

Il

[a] Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.
Hor. Poët.
Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable
Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai-ſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas,
L'eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas.
Boileau Art. Poët. Chap. 3.

Il a voulu mettre le Caractére d'Achille dans Tydée, & lui donner ſes emportemens & ſa colére, ſoutennë de la Vaillance. *b* Mais eſt ce un excez ſuportable de colére, que de lui faire manger la tête de ſon ennemi? lui faire boire le ſang qui en ſortoit? lui faire foüiller juſqu'à la cervelle pour l'avaler? *c* & le repréſenter ainſi le viſage horriblement ſoüillé de ce ſang & de cette cervelle, ſans que ſes amis puiſſent lui arracher cette rage du cœur & cette tête d'entre les mains & d'entre les dents? Il n'auroit pas cru le faire aſſez vaillant, s'il l'eut expoſé ſeul à cinq ou ſix hommes: il falloit lui en faire tuer cinquante. Cet excez eſt d'autant plus rididule, que l'on ſait que cela ne coûte rien à un Auteur. Il n'eſt pas plus difficile à un Poëte de Bibus, & à un jeune écolier, de dire que ſon Héros a tué mille hommes, que de dire qu'il en a vaincu deux ou trois. Il n'y a donc ni invention ni adreſſe en cela; mais une imagination mal réglée, & une pure ignorance de la juſteſſe de ſon Caractére.

Ce Poëte en a uſë de même dans le Caractére qu'il a donné à Capanée, il le fait vaillant & impie. Et peut-être qu'il a voulu imiter Mézence, comme il a imité d'autres endroits de l'Enéïde. Mais au lieu de faire un homme comme il devoit; il n'a fait qu'une chimére. Il ne devoit pas à la vérité, faire retomber les violences de ce Perſonnage dans la douceur & dans la tendreſſe; comme

b Immodicum iræ Tydea. *Stat.*

c Atque illum effracti perfuſum tabe cerebri
Aſpicit, & viri ſcelerantem ſanguine fauces.
Nec comites auferre valent.

me Virgile a fait celui de Mézence, pour les raisons que nous avons dites : Mais qu'étoit-il besoin de lui faire insulter aux Dieux, moins comme un athée que comme un frénétique ?

Ce Héros meurt sur les murs de Thébes qu'il assiége. A peine y paroît-il, qu'il fait trembler toute la Ville. Son ombre seule jette l'épouvante par tout *d* Loin de tirer vanité d'un succès si surprenant, il trouve cette Victoire au-dessous de lui, & il a honte de si peu de chose Ces Tours qu'Amphion a bâties, sont trop basses : il s'indigne que les mensonges de la Fable ayent osé publier que ces fortifications soient l'ouvrage d'un Chantre. Car qu'elle difficulté y a-t-il à renverser des remparts qu'une lyre a élevez ; En effet, il ne lui faut ni fer machines. Ses mains & ses pieds suffisent pour détruire ces murs & ces tours, & pour faire sauter les ponts. Après avoir ainsi démoli ces fortifications à coups de pied & à coups de poing, il en prend les débris & les masses, & les jettant contre la Ville, il en abat les maisons & les temples. *e* Voila ce qu'il fait contre les Hommes.

Il

d Eminuit, trepidamque assurgens desuper urbem
Vidit, & ingenti Thebas exterruit umbrâ.

e Increpat attonitos : humilesne Amphionis arces,
Prohpudor ! Hi faciles carmenque imbelle sequuti :
Et mentita diu Thebarum fabula muri.
Et quidnam egregium prosternere mœnia molli
Structa Lyra ? Simul insultans gressuque manuque
Diruit obstantes cuneos, tabulataque sævus
Destruit, absiliunt pontes Tectique frementis
Saxea fræna labant, disseptoque aggere rursus
Utitur, & truncas rupes in tecta domosque
Præcipitat, frangitque suis jam mœnibus urbem.

Digitized by Google

Il ne fait pas tant de mal aux Dieux, mais il ne leur fait pas guére moins de peur; & il les „ défie de lui en faire. Hé quoi! leur crie-„ t-il, n'y a-t-il donc aucunes Divinitez qui „ oſent deffendre Thébes contre moi? Où „ êtes-vous Bacchus? où êtes-vous Hercule, „ lâches enfans de cette Ville infame? Mais „ j'ai honte, pourſuit-il, de provoquer ces „ moindres Divinitez. Vien, toi Jupiter; „ car quel autre eſt plus digne de me combat-„ tre? Voi le tombeau, voi les cendres de ta „ chére Sémélé. Vien les deffendre, & n'ou-„ blie rien de tout ce qui peut t'y ſervir. *f* Le Ciel s'arme de tout ce qu'il a de carreaux contre cet homme ſeul, & il paroît en feu de toutes parts. Capanée voit tout cela ſans s'étonner: & loin de rien rabattre de ſa fierté, de ſes menaces, & de l'eſpérance qu'il a de prendre la Ville en dépit de toutes les Divinitez qui ſe déclarent contre lui; il veut arracher au Ciel ſes armes, & prendre ſes feux pour en brûler la Ville. *g* Si Stace n'avoit imaginé ces extravagances, on n'auroit pas crû qu'elles pûſſent tomber dans l'eſprit d'un Auteur. Les Dieux de ce Poëte ne prennent pas cela pour des extravances; Ils en conçoivent une peur

f Nullane pro trepidis, clamabat Numina Thebis
Statis? ubi infandæ ſegnes telluris alumni
Bacchus & Alcides? Piget inſtigare minores.
Tu potius venias (quis enim concurrere nobis
Dignior) en cineres Semeleaque buſta tenentur.
Nunc age nunc totis in me connitere telis,
Juppiter.

g Fulguraque attritis quoties micuere procellis
His, ait, in Thebas, his jam decet ignibus uti.
Hinc renovare facem, laſſamque accendere quercum,

Digitized by Google

véritable ; & ils craignent plus cet homme ſeul, qu'il ne les craint tous enſemble. Ils ſe réfugient auprés de Jupiter. Apollon gémit, Bacchus ſe lamente, Hercule fort affligé & l'arc à la main, ne ſait à quoi ſe réſoudre ; Vénus fond en larmes ; enfin, l'affliction eſt univerſelle : & au mépris de Jupiter, à qui ils ſemblent préférer Capanée, l'admiration qu'ils ont pour ce grand Héros, leur ôte la parole, & leur fait craindre que ce Souverain des Dieux n'ait point de foudre capable de vaincre un homme ſeul. *h* Le Poëte même nous fait entendre que leur crainte n'étoit pas tout-à-fait ſans fondement. *i* Car après que Jupiter eut lancé ſon foudre de toutes ſes forces ; & qu'il eut réduit en pouſſiére les armes que Capanée portoit ſur ſon corps : *k* ce Brave eut encore la force de demeurer debout ſi long tems, que Jupiter penſoit déja qu'il fût beſoin de recommencer. *l*

On croiroit que toute la terreur eſt paſſée : mais un ſi grand Poëte ne ſe contente pas de ſi peu. Capanée ne faiſoit trembler & fuir que les Thebains pendant ſa vie, & à préſent qu'il eſt mort & conſumé par le foudre, il jette l'épouvente dans le cœur des ſiens, & met tout en fuite dans les deux partis : parceque l'on ne ſait dequel côté il tombera, & quelles ſeront les troupes qu'il doit écraſer de ſa chûte. *m* Voila

h Ingemuit dictis Superûm dolor &c.
i Mirantur taciti, & dubio pro fulmine pendent.
k Toto Jove fulmen adactum.
Ferri cinerem ſub pectore tractat.
l Paulo ſi tardius artus
Ceſſiſſent, potuit fulmen meruiſſe ſecundum
m Cedunt acies, & terror utrinque,
Quo ruat, ardenti feriat quas corpore turmas.

Digitized by Google

Voila un exemple de ces faux Caractéres où l'on tombe faute de jugement & de ſcience. Un Auteur par ces grandes amplifications croira être grand Poëte. Mais il ſe dégrade lui-même du titre de Poëte : puiſque ces fictions étant des choſes qui ne peuvent être dans la Nature, elles ne ſont point des imitations. Et cependant, toute Poëſie eſt eſſenciellement une imitation.

Le reméde à cela eſt, d'en croire Horace; & de s'inſtruire parfaitement de la Morale. C'eſt de ſavoir que toutes choſes ont des bornes : c'eſt de connoître ces bornes & de s'y renfermer : [n] C'eſt, enfin, d'être perſuadé que ceux qui les paſſent, comme dans les exemples que nous venons de propoſer, ne ſont à proprement parler, ni Caractéres, ni Perſonnages; mais des Chiméres pures, qui ne furent jamais ailleurs que dans les eſpaces imaginaires que ces Auteurs ſe mettent dans la tête.

[n] Scribendi recte ſapere eſt & principium & fons.
Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.
Art. Poët.

Fin du quatriéme Livre.

TRAITÉ DU POËME EPIQUE.

LIVRE CINQUIE'ME.

DES MACHINES.

CHAPITRE PREMIER.

Des diverſes eſpéces de Divinitez.

DANS le livre précédent, ſous le titre *Des Mœurs*, nous avons parlé des Perſonnes terreſtres & mortelles ; & dans celui-ci, ſous le nom de *Machines*, nous traiterons des Perſonnes immortelles & divines : & ainſi, ce ne ſera qu'une ſuite des Mœurs & des Perſonnes : puiſque les Dieux, auſſi bien que les Hommes, ſont les Perſonnages de l'Épopée. Nous en avons

avons montré la néceſſité en notre premier livre; & nous avons vû que toutes ces Perſonnes Divines ſont allégoriques.

Nous en avons trouvé de trois ſortes. Les unes ſont Théologiques, & ont été inventées pour expliquer la Nature de Dieu : les autres ſont Phyſiques ; & elles repréſentent les choſes Naturelles : les derniéres ſont Morales, & elles ſont les figures des Vertus & des Vices. Ces trois eſpéces de Divinitez & d'Allégories ſe trouvent quelquefois dans la même Perſonne. Voici des exemples de toutes les trois : nous commencerons par la Théologie.

Dans l'aſſemblée des Dieux par laquelle Virgile ouvre ſon dixiéme livre, Jupiter, Junon, Vénus, & le Deſtin que nous pouvons y joindre, ſont des Perſonnages du premier genre ; c'eſt-à-dire, qui répréſentent la Nature Divine ſéparée en quatre Perſonnes, comme en autant de différens attributs. [a] Jupiter eſt la Puiſſance de Dieu, le Deſtin eſt ſa Volonté abſoluë, à laquelle ſa Puiſſance même eſt ſoumiſe ; parce que Dieu ne fait jamais que ce qu'il veut. [b] Le Deſtin donc détermine Jupiter qui de ſoi-même eſt indifférent, [c] & qui peut autant faire pour le parti de Turnus, que pour Enée & pour les Troyens. Vénus eſt la Miſéricorde Divine, & l'Amour que Dieu a pour les hommes vertueux, qui ne lui permet pas de les oublier

a Hominum Divumque æterna poteſtas.

b Fata viam invenient, Rex Juppiter omnibus idem.

c Sanctus Paulus cap. 3. ad Colloſ. ubi non eſt Græcus & Judæus, circumciſio & præputium, Barbarus & Scytha, ſervus & liber. v. 11.

dans les maux qu'ils souffrent sur la terre, & qui le porte à les en garentir & à les récompenser. *d* Enfin, Junon est sa Justice : elle punit jusqu'aux moindres fautes ; elle n'épargne pas les plus gens de bien qui n'étant pas sans quelques défauts, en sont sévérement punis en cette vie, où la justice & la colére temporelle de Dieu éclatte souvent contr'eux, & les persécute, *e* pour ne rien laisser en eux, que les vertus, les mérites, & la matiére des récompenses. Ces récompenses leur sont ainsi reservées dans le Ciel, où cette justice vindicative n'a plus de lieu, & où elle ne les empêche pas d'entrer, comme Jupiter le dit à Junon en parlant d'Enée. *f*

Le Poëte s'accommode à notre façon grossiere de concevoir les choses divines; & à la foibleſſe de nôtre esprit qui nous fait imaginer ces vertus en Dieu, comme opposées l'une à l'autre. La Misericorde reproche à la Justice sa dureté ; qu'elle n'est jamais contente de tout ce qu'elle fait souffrir aux hommes de bien, & qu'elle ne leur donne aucun repos sur la terre: *g* & la Justice au contraire, accuse la Bonté & la Misericorde d'être cause de tous les crimes qui se commettent ; parce qu'elle protége les criminels, & qu'elle leur fait espérer l'impunité.

Les Divinitez de la seconde espéce qui sont purement Physiques, sont employées dans le

d Deus bonum virum in deliciis non habet, experitur, indurat, sibi illum præparat. *Senec. de Providentia.*

e Tantæne animis cœlestibus iræ *En.* 1.

f Indigetem Æneam scis ipsa, & scire fateris
Deberi cœlo.

g Nulla est regio Teucris quam det tua Conjux
Dura.

le prémier livre à élever la tempête contre Enée. Eole eſt la puiſſance de la Nature qui ramaſſe autour des montagnes & dans leur ſein, les vapeurs & les exhalaiſons, dont les Vents ſont formez, & qui ayant comme digéré ces matiéres à certain degré de ſéchereſſe, leur fait prendre ces mouvemens & ces mouvemens & ces agitations violentes que nous appellons les Vents. C'eſt ainſi qu'Eole eſt le Maître. *h* Ces vapeurs & ces exhalaiſons s'élévent dans l'air repreſenté par Junon: c'eſt donc cette Déeſſe à qui le Dieu des Vents a l'obligation de ſa nourriture divine. *i* Il n'eſt pas néceſſaire de dire ce que ſignifient les perſonnes d'Eurus & de Zéphyre, ni celle de Neptune qui leur parle.

Nous avons un exemple des Divinitez Morales dans le combat de Turnus contre Enée. Les Furies & les Dires que Jupiter envoye contre Turnus, ne ſont autre choſe, que les reproches de ſa conſcience, qui lui repréſente ſes crimes & ſon impieté; le Roi Latinus le lui avoit prédit dès le commencement de la guerre; l'avertiſſant, que s'il mépriſoit les Dieux ſi inſolemment, lorſqu'il avoit encore la liberté de ne ſe point oppoſer à leurs ordres, il ſe verroit enfin obligé, mais trop tard, de reconnoître ſa faute & leur puiſſance. *k* L'Orateur Romain confirme clairement la vérité de cette interprétation. *Ne croyez-pas*, dit-il, *Meſſieurs*, il parle dans le Sénat

h Regemque dedit qui fœdere certo,
Et premere, & laxas ſcîret dare juſſus habenas.
i Tu das epulis accumbere Divum.
k Te Turne neſas, te triſte manebit
Exitium: votiſque Deos venerabere ſeris. *Æn.* 7.

contre Piſon. *Ne croyez pas que les Dieux envoyent des Furies avec des torches ardentes pour épouventer les criminels, comme le Poëtes vous le font voir ſur le Théatre. L'injuſtice, la méchanceté; & les crimes ſont les bourreaux de chaque ſcélérat. Il n'y a point d'autres Furies, point d'autres feux, point d'autres flambeaux, qui leur faſſent perdre l'eſprit, & qui leur cauſent ces terreurs & ces égaremens où ils tombent.* [l] Voila l'image de Turnus dans ſon dernier combat. Stace a auſſi fort bien exprimé en peu de mots la Nature de ces triſtes Divinitez, qui ne ſont point ailleurs qu'au dedans de nous, & qui nous y tourmentent par la vûë des crimes que nous avons commis. [m]

On voit dans la pratique de Virgile deux choſes qui confirment cette doctrine. La premiére eſt que ces Dires ne ſont employées que contre ceux qui les méritent: [n] ce ſont ceux-là ſeuls qu'elle épouventent. La ſeconde choſe eſt, qu'il faut encore que ceux à qui elles ſont envoyées reconnoiſſent qu'il y a des Dieux qui puniſſent les crimes; parce que les Athées ne ſont pas ſujets à ces reproches de leur conſcience, ni à ſe troubler des crimes qu'ils ont commis contre des Dieux qu'ils ne croyent point. Ils ne peuvent être effrayez

l Nolite putare ut in Scena videtis, homines conſceleratos impulſu Deorum terreri, furiarum tædis ardentibus. Sua quemque fraus, ſuum ſcelus, ſua audaci de ſanitate ac mente deturbat. Hæ ſunt impiorum furiæ, hæ flammæ, hæ faces.

m Di me terrent, & Jupiter hoſtis. Nec ſe cognovit euntem. Scelerumque in pectore Diræ. *Stace.*

n Meritas quæ territat urbes.

effrayez par la peur des ſupplices d'une autre vie ; ainſi, il n'y a pas de Dires ni de Furies pour eux. Voilà pourquoi le Poëte n'en employe point contre Mézence, quoi qu'il fut beaucoup plus criminel que Turnus.

CHAPITRE II.

Des Mœurs des Dieux.

HOmére & les anciens Poëtes ont donné à leurs Dieux les Mœurs, les Paſſions, & les Vices des hommes ; & quelques-uns ajoûtent qu'ils leur ont donné les façons de faire des Pourceaux. Mais ſi l'on veut interpréter ce qu'ils en ont dit ſuivant la diviſion que je viens de propoſer, & par les allégories qu'il y faut néceſſairement entendre ; on verra que ces reproches ont ſouvent plus d'apparence que de ſolidité.

Il eſt vrai que les prémiers Savans ont agi de mauvaiſe foi en une choſe de la derniére importance, quand ils ont écrit de telle ſorte, que les eſprits médiocres ou peu inſtruits, c'eſt-à dire, preſque tous les hommes, n'ont pû pénétrer l'écorce & le voile dont ils ont couvert la vérité ; & ils ont été miſérablement abuſez en prenant l'ombre pour le corps, & des figures difformes & dangereuſes pour des véritez néceſſaires & ſolides. Soit orgueil, ſoit envie, ſoit erreur & mauvaiſe conduite ; c'eſt ſans doute une faute très grande que nous ne voulons excuſer en aucune ma-

niére. Mais dans notre deſſein, nous pouvons laiſſer à part, & diſſimuler les interprétations qu'un Poëte n'eſt pas obligé de donner en ſes vers; & ne conſidérer les Poëmes, que comme des ouvrages & des inſtructions qui doivent être toutes allégoriques.

En ce ſens, n'eſt-il pas plus aiſé de défendre Homére que de l'accuſer; & plus juſte de lui donner des loüanges que du blâme? Peut-on le reprendre d'avoir parlé de pluſieurs Divinitez, & de leur avoir donné des Paſſions, comme nous venons de dire en parlant de Junon & de Vénus? N'a-t-il pas pû même, les faire battre contre les hommes? N'avons-nous pas des exemples de ces expreſſions & de ces figures, dans les Livres ſacrez [a], & dans la véritable Religion? Et s'il eſt quelquefois

a L'Eternel voyant que la malice de l'homme augmentoit toûjours & que toute ſa nature, tous les ſentimens de ſon cœur n'étoient portez qu'au mal, ſe repentit d'avoir mis l'Homme ſur la Terre. Et ſon Eſprit en reſſentit de la triſteſſe. Gen. Chap. 6. Dans le Chap. 32. Jacob lutta contre Dieu, d'où lui vient le nom d'Iſraël, & le lieu où ſe fit ce Combat *eſt appellé Peniel, parce dit Jacob, que j'ai vû Dieu face à face. Dans le 4. de l'Exode, Moyſe s'en retournant en Egipte trouva Dieu dans un Cabaret qui le cherchoit pour le faire mourir, & Dieu ne ſe déſiſta, qu'après que Tzippora, femme de Moyſe, eut coupé le prépuce de ſon Fils. Dans le 33. on y lit que Moyſe parloit à Dieu face à face comme un homme parle à ſon ami. Et quelques Verſets plus bas, Moyſe dit à Dieu faites-moi voir votre Gloire, Dieu lui répond je ferai que toute ma bonté paſſe devant vos yeux, & en y paſſant je nommerai diſtinctement mon nom, mais je ferai grace & miſericorde à qui je voudrai, mais pourriez-vous, ajoûte Dieu, voir ma face, car l'homme ne peut me voir & vivre. Enſuite, continuë-t-il, voilà un lieu près de moi, placez-vous donc ſur ce Rocher, & il arrivera lorſque ma Gloire paſſera, que je vous mettrai dans le creux de ce Rocher & que je vous couvrirai de ma main juſques à ce que je ſois paſſé, & lorſque j'ôterai ma main, vous me verrez par derriére, pour ma face on ne peut la voir.*

Digitized by Google

quefois permis de parler ainſi des Dieux en Théologien; il y a bien plus de raiſon d'en uſer de même dans les Fictions de la Phyſique & de la Morale.

Quand dans ces deux Diſciplines l'on décrit la nature des choſes; il n'y a pas plus de difficulté à dire ce qu'elles ont de mauvais, que le contraire. Ce ſeroit être bien nouveau en Poëſie, & faire bien peu de réfléxion à la maniére de s'exprimer en ce genre d'écrire, que de s'imaginer, quand on voit le nom de Dieu ou de Déeſſe, que l'on ne doit rien trouver que de beau, de bon & de loüable dans ces Perſonnages. Comme ſi Virgile n'avoit pû dire de la Renommée, que c'eſt une Déeſſe fort mal honnête; & du Sommeil, que ce Dieu fut malicieux, quand il trompa le bon Palinure, & qu'il le précipita dans la mer. Il n'y a pas plus de mal à parler ainſi en vers, qu'il y en a à dire en proſe, que la Renommée publioit des choſes honteuſes; & que Palinure s'étant endormi, tomba dans la Mer. Dea fœda.

Il eſt vrai que l'on trouve des endroits plus fâcheux, comme eſt l'adultére de Vénus & de Mars dans l'Odyſſée. Mais outre les allégories Phyſiques & Morales qui peuvent en quelque façon, excuſer ces figures trop hardies, pour ne rien dire de plus rude; outre que l'on trouve quelque choſe d'approchant écrit dans la ſimplicité de ces Siécles anciens par des Auteurs que l'on ne peut condamner: j'ajoûte même que l'Allégorie étant ôtée; l'on n'ôte pas toute excuſe à Homére. Et pour le faire voir; je dis que l'on doit conſi-

dérer

dérer que ce n'eſt ni le Poëte, ni ſon Héros, ni un honnête homme qui fait ce récit: mais que les Phéaques, Peuples mols & efféminez, ſe le font chanter pendant leur Feſtin. Or il a toûjours été permis dans un Poëme, & en d'autres diſcours graves & moraux, d'introduire des perſonnages vicieux qui mépriſent la Divinité, qui profanent les choſes Sacrées, & qui cherchent dans ce qu'il y a de plus Saint, des excuſes & des exemples à leurs deſordres. Homére donc par l'exemple de ces Peuples fainéans qui ne ſavent que chanter, que danſer, que manger & que boire, nous a enſeigné que ces Arts mols & oiſifs, ſont la ſource des voluptez criminelles; & que les perſonnes qui vivent ainſi, ſe plaiſent ordinairement à entendre ces récits honteux, & à faire les Dieux mêmes participans de leurs ſaletez. Horace s'eſt inſtruit de cette maxime par ces paroles d'Homére, auſſi bien que par les deſordres de ſon tems, lors qu'il dit qu'une fille qui apprend à danſer de bonne heure, apprend de bonne heure à être adultére[b]. Ainſi, nous pouvons croire qu'Horace a dit de ce lieu-là de l'Odyſſée, autant que d'aucun autre, que ce Poëme eſt une excellente Philoſophie,[c] où l'on apprend à vivre dons la vertu & dans l'honneur, & à éviter les choſes mauvaiſes & honteuſes. D'où nous pouvons conclure, que le récit d'Ho-

b Motus docere gaudet Ionicos
Matura Virgo, & fingitur artubus
Jam tunc, & inceſtos amores
A tenero meditatur ungui.

c Quidquid ſit pulchrum quid turpe, quid utile, quid non;
Plenius & melius Chryſippo & Crantore dicit.

d'Homére dont nous parlons, eſt bien moins un exemple pernicieux d'adultére & d'impiété, qu'un avis très-utile qu'il donne à ceux qui veulent vivre en honnêtes gens; ſavoir, que pour éviter ces crimes, ils doivent fuïr les Arts & les voyes qui y conduiſent. *d*

Mais enfin, il faut bien des précautions à un Poëte, pour toucher des incidens auſſi dangereux que ceux-là, s'il veut faire plus de bien que de mal. Il doit étudier le beſoin, l'intérêt, l'humeur de ſes Auditeurs, & l'effet que ces ſujets pourront faire ſur leur eſprit. Et à vrai-dire, nous ne ſommes plus en un temps où la ſimplicité puiſſe rendre cette matiére tolérable aux honnêtes gens; & où l'on puiſſe la propoſer ſans corrompre la meilleure partie de ſes Auditeurs, & ſans entretenir la corruption & le vice qui eſt dans les autres. Ainſi, quelque judicieux ou excuſable qu'ait été Homére en cette invention; un Poëte ne ſeroit aujourd'hui, ni judicieux, ni excuſable, ſi en cela il oſoit imiter cet ancien. Il eſt bon d'enſeigner ce qu'il a enſeigné: mais il eſt très-mauvais de l'enſeigner comme il a fait. *e*

Quoi-qu'il en ſoit, ce cas eſt particulier, & ne nous doit point empêcher de conclure en général. Que la vertu & la bonté n'a pas plus de part aux Mœurs & au Caractére des Divinitez Poëtiques, qu'aux Mœurs & au Caractére des Hommes.

Si

d Quare Paris ſit factus adulter in promptu cauſa eſt, deſidioſus erat.

e Tempora mutantur, & nos mutamur in illis.

Si un Poëte parle des Dieux en Phyſicien, il leur donnera des Mœurs, des diſcours, & des actions conformes à la nature de la choſe qu'il repréſente ſous une perſonne Divine. Il dira que le Dieu du Sommeil eſt bon, qu'il eſt mauvais, qu'il eſt véritable, que c'eſt un trompeur, &c. parce que nous avons des ſonges agréables, que nous en avons de fâcheux, que quelquefois ils nous inſtruiſent, que quelque-fois ils nous trompent, que ſouvent ils ſont vains, &c.

Il en eſt de même des Divinitez Morales. Minerve eſt ſage, parce qu'elle repréſente la Prudence. Vénus eſt bonne & mauvaiſe; parce que la paſſion que l'on joüe ſous ſon nom, eſt capable de ces deux qualitez oppoſées.

La Théologie a auſſi ſes diverſitez. La plus ſaine ne doit rien dire des Dieux qui ne ſoit bon; mais elle peut auſſi leur attribuer quelques paſſions, comme la colére, la vengeance, la triſteſſe; non qu'elle la reconnoiſſe ſelon la vérité, mais comme de ſimples façons de s'exprimer accommodées aux nôtres, *f* ainſi que nous avons dit en parlant de Junon & de la Vénus de Virgile. Mais il y a de diverſes ſectes, & un Poëte doit prendre garde qui ſont ceux qu'il fait parler. Car un Epicurien, par exemple, ne peut donner aucune paſſion aux Dieux. Sa Théologie lui enſeigne, *g* qu'ils joüiſſent

f Domine ne in Furore tuo arguas me; neque in Irâ tua corripias me.

g Tu denique, Epicure. Deum inermem facis: omnia illi tela, omnem detraxiſti potentiam ..... hunc non habes quare verearis, nulla illi nec tribuendi nec nocendi materia &c. Cic. de natura Deorum.

Digitized by Google

joüiſſent d'un ſi parfait repos, que même ils ne ſe mêlent en aucune maniére des affaires des hommes.

On peut encore dire que les paſſions & les vices ſont à chacun ſa Théologie particuliére. Les Païens débauchez ne croioient pas que les Dieux pûſſent être heureux ſans joüir des plaiſirs des ſens. Et ils les chargeoient de leurs ſaletez, comme nous venons de le voir dans l'exemple des Phéaques. Il y en a qui aiment mieux croire qu'il n'y a aucun Dieu : ou dumoins, ils veulent ſe perſuader qu'il ne nous connoît pas. Virgile nous a donné un exemple de ce changement déplorable en la perſonne de Didon. Cette Princeſſe reçoit d'abord Enée avec des vœux & des priéres qu'elle adreſſe aux Dieux *h* avec une piété ſincére, parce qu'alors elle étoit innocente & tranquile. Elle commence d'aimer Enée contre le vœu qu'elle avoit fait aux Manes de ſon prémier mari; ce lui étoit une eſpéce de Divinité. Elle commence en même tems à croire que ces Manes ne penſoient plus à elle, & ne l'obligoient point à garder ſon vœu. *i* Enfin, étant plus corrompuë, elle porte ſon impiété contre les Dieux du Ciel : & voïant qu'Enée

h Simul Æneam in Regia ducit
Tecta ſimul Divum Templis indicit honorem. *Lib.* 1.
Lib. 4.
Principio delubra adeunt, pacemque per aras
Exquirunt mactant lectas de more bidentes
Legiferæ Cereri, Phœboque, patrique Lyæo
Junoni ante omnes cui vincla jugalia curæ
Ipſa tenens dextra Pateram pulcherima Dido,
Candentis vaccæ media inter cornua fundit.

née la veut quiter par leur ordre, elle voudroit lui perſuader qu'ils ignorent ce qui ſe paſſe ſur la terre. Ce n'eſt pas en effet, qu'elle ſoit entiérement perſuadée d'une maxime ſi impie. Le Poëte a trop de jugement pour faire un changement ſi grand & ſi étrange en ſi peu de tems, dans les mœurs de cette Reine. C'eſt un emportement qui l'a fait parler ainſi. Mais il eſt toûjours vrai de dire, que ces paroles ne ſont pas auſſi abſolument fauſſes dans ſa bouche; & qu'elles ont quelque fondement dans ſon cœur. C'eſt donc un commencement d'impiété, qui arrive naturellement aux perſonnes dont les vices & les paſſions ſont violentes, & qui dans la ſuite, les conduit enfin à l'athéïſme. *k* Les Athées ne parlent des Dieux ni en bien ni en mal. Ils mépriſent cette créance, & ſe moquent de ceux qui les adorent, & qui les invoquent. Tel eſt le Mézence de Virgile. *l*

Tout ce que nous diſons ici des Mœurs des Dieux, doit être accommodé à ce que nous avons dit des Mœurs des hommes. Les Mœurs des Dieux ſont capables des quatre qualitez que nous avons données aux autres. Elles peuvent être *Bonnes* Poëtiquement, puiſqu'elles peuvent paroître dans les diſcours & dans les actions des Perſonnes Divines que l'on introduit. Elles ſont *Convenables*, ſi on donne à ces perſonnes des Mœurs telles que la Nature des choſes que l'on repréſente les exige

i Id cinerem, aut Manes credis curate ſepultos? Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura quietos Sollicitat!

k Contemptorque Deum Mezentius, &c.

l Olli ſubridens miſtâ Mezentius irâ &c.

éxige : & ſi comme on fait un Roi magnifique & jaloux de ſon autorité ; de même, on fait la Renommée menteuſe & maligne.*m* Elles ſeront *Semblables*, ſi l'on parle de Vénus, de Mercure, &c. conformément à ce que la Fable en a dit, & à ce que les prémiers Poëtes en ont inventé. Et elles ſeront *Egales*, ſi dans une longue ſuite, on voit toûjours le même Caractére.

CHAPITRE III.

De la maniere d'agir des Dieux.

PUis qu'il y a des Dieux, bons, mauvais, & indifférens, & que l'on peut faire de nos paſſions autant de ces divinitez allégoriques : on peut attribuer aux Dieux tout ce qui ſe fait en un Poëme de bien ou de mal. Mais ces Divinitez n'agiſſent pas toûjours de la même maniere. Elles agiſſent quelquefois ſans paroître, & par de ſimples inſpirations, qui n'ont rien au deſſus de la maniere la plus commune & la moins miraculeuſe. Ce n'eſt que comme nous diſons tous les jours, que Dieu nous a aidé en telle occaſion, ou que le Démon a inſpiré une mauvaiſe action à quelqu'un. C'eſt ainſi que Junon aide Turnus engagé dans le Camp des

m **Tam ficti pravique tenax, quam nuncia veri.** *Eneid. 4.*

Troïens, [a] au neuviéme de l'Enéïde; & que Vénus au douziéme, inſpire à Enée d'aller attaquer la Ville des Latins [b] pour forcer Turnus au combat qu'il fuïoit. Le Poëte peut faire ainſi agir les Dieux, même à l'égard des Athées : car quoi que cette eſpéce d'impies ne reconnoiſſent point Dieu, toutes-fois ils ne peuvent ſe ſouſtraire à ſa puiſſance. Il en diſpoſe comme il lui plaît; & ſans qu'ils s'en aperçoivent, il peut tourner leurs penſées & leurs deſſeins comme il veut, Virgile en a uſé de la ſorte en la perſonne de Mézence. C'eſt Jupiter qui le voulant enfin punir de tous ſes crimes, l'engage au combat contre Enée. On peut encore rapporter à cette maniere d'agir des Dieux, ce qu'ils ont inſenſiblement contribué à une action dont on les remercie. Le Dieu Mars n'a paru en aucune maniere dans le combat du dixiéme livre de l'Enéïde : Neanmoins Enée reconnoît qu'il lui en a obligation [d] il lui conſacre le Trophée qu'il éléve des Armes de Mézence. Ces actions divines ſont ſimples, & ne méritent pas le nom de Machine. Auſſi, ſont-elles ſans difficulté reconnuës dans les Tragédies & dans les Comédies les plus exactes.

L'autre maniere d'agir des Dieux eſt toute miraculeuſe & extraordinaire ; ſoit que les Divi-

a Juno vires animumque miniſtrat.
b Hic mentem Æneæ genitrix pulcherima miſit,
Iret ut ad muros.
c At Jovis interea monitis Mezentius ardens
Succedit pugnæ. *Eneid.* 10.
d Tibi magne trophæum
Bellipotens. *En.* 11.

Divinitez ſe préſentent viſiblement elles mêmes, & ſe faſſent connoître aux hommes, comme quand Mercure ſe fait voir à Enée au livre quatriéme : *e* ſoit qu'elles ſe déguiſent ſous quelque forme humaine ſans ſe faire connoître, comme quand l'Amour déguiſé ſous la forme d'Aſcagne, ſe fait ſentir à Didon qui le careſſe ſans ſavoir qui il eſt : *f* ſoit que ſans paroître en aucune ſorte, elles faſſent ſeulement ſentir leur puiſſance par quelque action miraculeuſe ; comme Vénus au douziéme livre, quand elle guérit la bleſſure d'Enée. Le Médecin qui le traitoit reconnoît que cette guériſon eſt toute Divine, & qu'il n'y a point de part. *g* Les Machines qui ſont défenduës dans les Poëmes Dramatiques, ſont de cette ſeconde maniére : l'on n'aime pas à y voir des miracles, ni des Dieux.

Il y a encore une troiſiéme façon qui a quelque choſe de toutes les deux ; c'eſt un miracle à la vérité, mais il a été aſſez ordinaire pour le faire r'entrer dans cette maniére de faire agir les Dieux, que nous avons miſe la prémiére. Cette troiſiéme comprend les oracles, les ſonges, & les inſpirations extraordinaires. Virgile en ſon troiſiéme livre a des exemples de tout cela. Apollon lui rend un oracle ; les Dieux lui en donnent l'interprétation en ſonge ; & le Devin Hélénus

e Ipſe Deum manifeſto in lumine vidi
Intrantem muros. vocemque his auribus hauſi.
f Neſcia Dido
Inſideat quantus miſeræ Deus. *En.* 7.
g Neque te, Ænea mea dextera ſervat:
Major agit Deus. *En.* 12.

nus l'inſtruit prophétiquement de pluſieurs choſes. Le diſcours de la Sibylle à Enée, & tout ce qu'elle lui fait connoître des Enfers & de ſa poſtérité, n'eſt auſſi qu'une de ces demi Machines. L'on peut mettre encore l'Enfer de l'Odyſſée en ce même rang : il ne conſiſte qu'en une ſimple évocation de l'ombre de Tirésie & de quelques autres, qui viennent en la compagnie de ce Devin.

Toutes ces maniéres doivent être vrai-ſemblables : & quoique la vraiſemblance dans les Machines ſoit d'une très-vaſte étenduë, puis qu'elle eſt fondée ſur la puiſſance Divine, elle n'eſt pas néanmoins ſans quelques bornes. Nous pouvons appliquer à l'Epopée, celles qu'Horace a preſcrites au Théatre.*h* Il propoſe trois ſortes de Machines. La prémiere ſorte eſt de celles que non ſeulement on peut croire, mais encore dont on peut ſouffrir la vûë : tel eſt un Dieu préſent & viſiblement mélé avec les Acteurs. Il ne défend pas abſolument cela; mais il ne le permet que quand il y a une difficulté qui mérite un Acteur de cette importance.*i* La ſeconde ſorte comprend des Machines plus incroïables & plus extraordinaires : comme eſt la Métamorphoſe de Progné en hirondelle, & celle de Cadmus en ſerpent.*k* Il ne condamne pas entiérement cette Machine, & ne l'exclud pas du Poëme; mais il l'exclud de la ſcéne & de la vûë des ſpectateurs. Ces ſpecta-

h Nec quodcumque volet poſcat ſibi fabula credi. *Hor. Poët.*

i Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus Inciderit. *Hor. Poët.*

k Aut in avem progne vertatur, Cadmus in anguem.

ſpectacles ainſi repréſentez ſont odieux: parce que l'on ne perſuade pas à un homme, qu'il voit une ſi étrange Métamorphoſe. Ainſi, on ſouffre ſeulement que l'on en faſſe le récit. La troiſiéme eſpéce de Machines eſt tout à fait abſurde. Horace la rejette entiérément. L'exemple qu'il propoſe, eſt d'un enfant que l'on retireroit vif du ventre d'un monſtre qui l'avoit devoré. *l*

Cette troiſiéme eſpéce doit également être bannie de l'Epopée, puis qu'il n'y a point de récit qui puiſſe la faire recevoir aux auditeurs. Les deux autres ſont permiſes indifféremment, & ſans cette diſtinction d'Horace, qui n'eſt bonne que pour le Théatre : parce que c'eſt ſeulement dans les Poëmes Dramatiques que l'on peut mettre quelque difference entre ce qui ſe paſſe ſur la ſcéne, & à la vûë des Auditeurs; & ce qui eſt fait derriére les rideaux, & dont enſuite on vient de faire le recit. *m* Nos deux Poëtes ont des exemples de ces deux eſpéces de Machines permiſes & vraiſemblables. Toutes ſortes de Divinitez parlent ſouvent dans l'Epopée, & n'en ſont pas moins les perſonnages, que les hommes, avec leſquels elles ſont ſouvent mélées. L'on y raconte auſſi les Métamorphoſes, comme celle du Navire d'Ulyſſe en une pierre, & celle de la Flotte d'Enée en autant de Nymphes qu'il y avoit de vaiſſeaux.

l Non tamen intus
Digna geri, promes in ſcenam : multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens.
Quodcumque oſtendis mihi ſic incredulus odi.
Nec quodcumque volet poſcat ſibi fabula credi
Neu pranſæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.

m Aut agitur res in ſcenis, aut acta refertur.

Il eſt vrai que ces Métamorphoſes ſont extrémément rares, parce qu'elles ſont beaucoup moins croïables que le reſte. Cela montre qu'il faut s'accommoder au goût de ſes Auditeurs dans cette eſpéce de vrai-ſemblance. Ce qui étoit permis aux ſiecles d'Homére & de Virgile, pourroit être moins régulier en d'autres temps.*

Cela me fait faire reflexion à une maniére d'emploier vrai-ſemblablement des Machines qui ne ſeroient pas aſſez vrai-ſemblables. Les machines qui n'exigent que la vrai-ſemblance Divine, comme celle dont nous venons de parler, doivent être dégagées de l'Action du Poëme, de telle ſorte que l'on puiſſe les en rétrancher ſans détruire cette Action. Mais celles qui ſont néceſſaires à l'Action, & qui en ſont des parties eſſencielles, doivent être fondées ſur la vrai-ſemblance humaine, & non ſur la ſimple puiſſance de Dieu. Or les Epiſodes de Circé, des Sirénes, de Polyphéme, & ſemblables, ſont néceſſaires à l'Action de l'Odyſſée, & néanmoins elles ne ſont pas humainement vrai-ſemblables. Homére les fait adroitement r'entrer dans la vrai-ſemblance humaine, par la ſimplicité de ceux devant qui il fait faire ces récits fabuleux. Il dit aſſez plaiſamment, que les Phéaques habitoient dans une Iſle éloignée des lieux où demeurent les hommes qui ont de l'eſprit.* Ulyſſe les avoit connus avant que de ſe faire connoître

* Tempora mutantur & nos mutamur in illis.

* Εἶσεν δ' ἐν Σχερίῃ ἐκὰς ἀνδρῶν ἀλφηςάων. *Odyſſ. liv. 6.*

noître à eux, & aïant obſervé qu'ils étoient ſimples & credules, & qu'ils avoient toutes les qualitez de ces fainéans qui n'admirent rien avec plus de plaiſir que les avantures Romaneſques ; il les ſatisfait par ces récits accommodez à leur humeur. Mais le Poëte n'y a pas oublié les Lecteurs raiſonnables. Il leur a donné en ces Fables, tout le plaiſir que l'on peut tirer des véritez Morales, ſi agréablement déguiſées ſous ces miraculeuſes allégories. *p*

Virgile raconte auſſi quelques-unes de ces Fables. Il ne ſe donne pas le même prétexte ; il en a d'autres : un des principaux eſt qu'il n'en eſt pas l'Auteur. Il les redit aprés Homére, dont l'Autorité les avoit déja fait recevoir. Ainſi, il avoit moins de meſures à prendre.

CHAPITRE XIV.

Quand il faut uſer de Machines.

CEtte queſtion eſt aiſée à réſoudre par la pratique de nos Poëtes. On peut dire en un mot, qu'il faut uſer de Machines par tout, puiſque Homére & Virgile ne font rien ſans cela. Ils emploïent ſans ceſſe le miniſtére des Divinitez. Petrone l'ordonne ainſi avec ſa force ordinaire. *a* Il veut qu'un Poëte ait moins

p Specioſa miralula. *Hor. Poët.*

a Non enim res geſtæ verſibus comprehendendæ ſunt, quod longe melius Hiſtorici faciunt ; ſed per ambages Deorum-

moins de commerce avec les hommes qu'avec les Dieux : qu'il laiſſe par tout des marques de ſes emportemens prophétiques, & de la fureur Divine qui le poſſéde : que ſes penſées ſoient toutes remplies de Fables, c'eſt-à-dire de ces allégories & de ces figures ingénieuſes, qui comme des Enigmes, donneht une gêne agréable aux eſprits des Lecteurs, à qui le Poëte laiſſe à deviner à leur tour, ce qne lui-même n'a écrit que comme en devinant. Enfin, il veut que l'on diſtingue un Poëme d'avec une Hiſtoire en toutes ſes parties ; non par des vers ſeulement mais par cette fureur Poëtique, qui ne s'exprime que par allégories, & qui ne fait rien que par le miniſtére des Dieux. e

Quicon-

Deorumque miniſteria, & fabuloſum ſententiarum tormentum præcipitandus eſt liber ſpiritus ; ut potius furentis animi vaticinatio appareat quam religioſæ orationis ſub teſtibus fides.

e *D'un air plus grand encor la Poeſie Epique,*
Dans le vaſte recit d'une longue action,
Se ſoutient par la Fable & vit de fiction ;
Là, pour nous enchanter tout eſt mis en uſage,
Tout prend un Corps, un Ame, un Eſprit, un viſage
Chaque vertu devient une Divinité.
Minerve eſt la Prudence, & Vénus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le Tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour affliger la Terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les Flots,
Echo n'eſt plus un Son qui dans l'air rétentiſſe
C'eſt une Nimphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe
Ainſi dans cet amas de nobles fictions
Le Poete s'egaye en mille inventions
Orne, éleve, embelit, agrandit toutes choſes
Et trouve ſous ſa main des fleurs toûjours écloſes.
Qu'Enée & ſes Vaiſſeaux par le Vent écartés,
Soient aux bords Affricains d'un orage emportés.

Ce

Quiconque donc veut être Poëte, doit laiſſer écrire aux Hiſtoiriens; qu'une Flote fut écartée par la tempête, & jettée ſur des bords étrangers : & doit dire avec Virgile; que Junon alla trouver Eole, & que ce Dieu, à ſa priére, envoïa les Vents contre les Troïens. Qu'il laiſſe écrire à un Hiſtorien, qu'un jeune Prince s'eſt comporté en toutes ſortes d'occaſions avec beaucoup de ſageſſe & de prudence : & qu'il diſe avec Homére; que Minerve le conduiſoit comme par la main en toutes ſes entrepriſes. Qu'un Hiſtorien nous raconte; qu'Agrmemnon s'étant quérellé contre Achille, il veut encore lui faire voir qu'il ſe paſſera bien de ſon ſecours pour prendre Troïe : & qu'un Poëte diſe; que Thétis piquée de l'affront que ſon fils a receu monte au Ciel, demande vengeance à Jupiter; & que ce Dieu pour la ſatisfaire envoïe le Sommeil à Agamemnon, pour le tromper, en lui faiſant entendre qu'il doit prendre Troïe ce jour-là.

Plutarque, Tite-Live, les autres Auteurs

Ce n'eſt qu'une avanture ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune
Mais que Junon conſtante en ſon averſion
Pourſuive ſur les Flots le reſte d'Ilion.
Qu'Eole en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinez les priſons d'Eolie.
Que Neptune en courroux s'élevant ſur la Mer;
D'un mot calme les Flots, mette la Paix dans l'air.
Délivre les Vaiſſeaux, des Syres les arrache,
C'eſt là ce qui ſurprend, frape, ſaiſit, attache,
Sans tous ces ornemens le Vers tombe en langueur
La Poeſie eſt morte ou rampe ſans vigueur,
Le Poete n'eſt plus qu'un Orateur timide,
qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.
Boileau Art. Poët. Cha. 3.

de l'Hiſtoire Romaine, raconteront que celui qui donna des Loix aux Romains, s'enfermoit en un bois, & feignoit qu'une Nymphe lui dictoit des Loix pour les propoſer enſuite à ſes ſujets.[e] Un Poëte dira qu'Enée étant ſeul avec la Sybille de Cumes dans les Bois de l'Averne, elle le fit deſcendre en Enfer, & lui fit voir les recompenſes & les ſupplices, des bonnes & des mauvaiſes actions; & que les Manes d'Anchiſe lui enſeignérent, quel eſprit il devoit inſpirer à l'Etat dont il alloit être le fondateur en Italie. Et ſi nous voulons faire r'entrer Poëtiquement cette fiction dans la vrai-ſemblance de l'Hiſtoire; ne diſons pas comme un ſimple Hiſtorien, que comme Numa feignoit qu'il conféroit avec la Déeſſe Egérie: Enée de même feignit que la Sibylle lui fit voir en ſonge tout ce qu'on lit au ſixiéme de l'Enéïde: mais diſons; que ce Héros fut congedié de l'Enfer par la porte deſtinée aux ſonges faux.

C'eſt ainſi que nos Poëtes mettent des Machines en tous les endroits de leurs ouvrages. On peut le voir en détail, ſi l'on veut examiner toutes les parties du Poëme & de la Narration. La Propoſition en chacun de nos trois Poëmes nomme les Dieux, l'Invocation leur eſt adreſſée, & la Narration en eſt pleine. Les Dieux ſont les Cauſes des Actions, ils en font les Nœuds & les dénouëmens. Cela eſt aſſez viſible pour n'avoir pas beſoin de preuves. Je m'arrêterai ſeulement au

[e] Succeſſit Romulo Numa Pompilius.... Ille ſacra omnemque cultum docuit..... hæc omnia quaſi monitu Deæ Egeriæ, quo magis Barbari acciperent. *Ann. Fl. lib.* 1.

au Dénouëment, qui peut être pris pour la partie du Poëme la plus considérable en cette question, principalement si l'on considére qu'Aristote & Horace ont parlé des Machines en cette partie du Poëme, plus précisement qu'en aucune autre.

Aristote parlant de la Tragédie, enseigne que la solution d'une Fable doit naître de la Fable même, & non de quelque machine, comme dans la Médée.[d] Horace paroît moins sévére. Il se contente de dire que les Dieux ne doivent point paroître à moins que le nœud ne soit digne de leur présence.[e] Mais cela n'est que pour le Théatre. On le voit par la suite de ces allegations. Et si Aristote avoit en cela voulu parler de l'Epopée, il auroit dû donner pour exemples le Dénouëment de l'Iliade & celui de l'Odyssée; puisque l'un & l'autre ont des Dieux. Minerve combat auprés d'Ulysse contre les Amans de Pénélope, elle l'aide à les tuër; & le lendemain elle-même fait entre ce Héros & les Itaquois, la paix qui finit l'Odyssée. Dans l'Iliade, les Dieux s'assemblent pour appaiser la colére d'Achille, & Jupiter y emploïe Iris, Thétis, & Mercure. Et même, Minerve aide Achille en son dernier combat contre Hector. Elle arrête Hector qui fuïoit; & quand l'un & l'autre ont inutilement lancé chacun

[d] Φανερὸν ἓν ὅτι ἢ τὰς λύσεις τῶν μύθων ἐξ αὐτῦ, δεῖ τῦ μύθυ συμβαίνειν, ἢ μὴ ὥσπερ ἐν τῇ Μηδείᾳ ἀπὸ μηχανῆς. *Arist. Poët. c.* 15.

[e] Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus, Inciderit. *Hor. Poët.*

chacun leur javelot ſans ſe bleſſer, la Déeſſe léve celui d'Achille, elle lui rend, & laiſſe Hector inégalement armé de ſa ſeule épée. Virgile a imité ces éxemples. Enée comme Achille eſt couvert d'armes Divines. Juturne rend à Turnus ſon Epée, & Vénus rend à Enée ſon Javelot : & enfin, Jupiter envoye une Dire qui chaſſe Juturne, & qui épouvante Turnus de telle ſorte, qu'à peine ſe connoît-il en ce dernier combat.

CHAPITRE V.

Comment il faut employer les Machines.

L'Uſage des Machines dans l'Epopée, eſt entiérement oppoſé à celui qu'Horace preſcrit pour le Théatre. Ce Critique ne veut pas qu'on les employe en une Tragédie ſans néceſſité; & il faut au contraire, qu'un Poëte Epique ne les employe que lors qu'il peut s'en paſſer, & qu'il faſſe en ſorte que ſon Action ne les exige pas néceſſairement. Combien de Dieux & de Machines Virgile employe-t-il d'abord pour exciter la tempête qui jetta Enée à Carthage? Tout cela n'empêche pas de faire r'entrer dans l'ordre naturel, cette Action miraculeuſe. Il fait dire à un de ſes Perſonnages, que la cauſe de cet orage qui a ſurpris les Troyens, eſt le lever de la conſtellation orageuſe d'Orion. « Sur cela,

« Cum ſubito aſſurgens fluctu nimboſus Orion
In vada cæca tulit. *Æn.* 1.

la, les Commentateurs remarquent fort bien ; que les Dieux Poëtiques ne peuvent nuire, ſi quelque occaſion ne les favoriſe. [b] On ne doit jamais ſuppoſer d'orages pendant les jours des Alcyons. Ce ſeroit abuſer de la puiſſance des Dieux, & leur attribuër une force qui choque la Vrai-ſemblance Poëtique ; Auſſi, quoique hors ce peu de tems, il n'y en ait point dans l'année où l'on ne puiſſe vrai-ſemblablement & ſans miracles, être agité de tempêtes : néanmoins Virgile n'en fait naître que dans une ſaiſon qui y eſt particulierement ſujette. Les quatre qu'on lit dans l'Enéïde, arrivent pendant le lever d'Orion. La premiére jette Enée à la Chaſſe avec Didon ; la troiſiéme l'oblige de relâcher en Sicile, où il célébre l'Anniverſaire d'Anchiſe ; & la quatriéme finit la belle journée qu'il avoit choiſie pour les Jeux, & éteint le feu que l'on avoit mis à ſa Flote. Le Poëte nous apprend que tous ces orages qui ſurprennent Enée tout-à-coup, ſont les effets de cette même cauſe. Car Didon reproche à Enée qu'il ſe diſpoſoit à la quitter pendant que cet aſtre dangereux regnoit encore ſur la mer ; & elle le conjure inutilement d'attendre que ce mauvais tems ſoit paſſé. [c]

Suivant cette pratique, un Poëte ſe gardera bien d'employer une Machine, pour ſe retirer d'un mauvais pas où il ſe ſeroit maladroitement engagé. Mais il ſera honneur à ſon Poëme & à ſon Héros de l'aſſiſtance des

[b] Et ſciendum quod Dii niſi datâ occaſione nocere non poſſunt.

[c] Quin etiam Hyberno moliris ſidere claſſem.
Expectet facilemque fugam, ventoſque ferentes.

des Dieux, & on ne lui reprochera pas que faute d'art & d'invention, il a été obligé d'implorer le ſecours de ces puiſſances ſurnaturelles. On ne fera point ces reproches à Virgile dans les exemples que nous venons de rapporter, ni dans ſes autres Machines. Ce n'a pas été faute d'invention ni d'adreſſe qu'il a eu recours à Junon & à Neptune, pour faire fondre un orage ſur la flotte d'Enée, ou pour le faire ceſſer. De même, une femme tuée d'un coup d'Enée au travers du corps comme Didon, peut fort bien en mourir, ſans qu'Iris ſoit envoyée par Junon pour lui couper quelques cheveux ſur la tête. Un navire bien équippé & proche du port, peut ſans miracle y entrer devant un autre qui en eſt plus loin. C'eſt donc encore ſans néceſſité que le Poëte y mêle les Dieux; & qu'il dit, que Mneſtée auroit peut-être remporté le prix, ſi Cloante n'eût fait des vœux, & ſi quantité de Dieux marins qui les oüirent, n'euſſent eux-mêmes mis la main à ſon vaiſſeau.

Æn. l. 4

Æn. l. 5.

Virgile uſe de diverſes maniéres où l'on peut reconnoître cette excluſion de néceſſité. Quelquefois la choſe qui eſt faite par un Dieu, ſera néceſſaire, mais elle pourra être faite par une perſonne mortelle. Enée devoit être inſtruit des avantures de Didon: mais il n'étoit pas néceſſaire que Vénus ſe déguiſât ſous la forme d'une fille Tyrienne qui chaſſe en un bois. Une ſimple fille pouvoit l'inſtruire; & c'eſt comme il faut ordinairement interpréter ces déguiſemens des Dieux en hommes. Ce ſont des façons Poëtiques. Un

Æn. l. 5.

Hiſ-

Hiſtorien diroit que Béroé excita les autres femmes Troyennes à brûler leur flotte ; & un Poëte dit qu'Iris envoyée exprès par Junon prit la forme de Béroé. *Æn. l. 5.*

Quelquefois l'action attribuée à une Divinité, ne peut être faite par un homme : mais cette action ne ſera pas néceſſaire. Une perſonne mortelle ne pouvoit métamorphoſer en Nymphes les Navires d'Enée. Mais ſoit qu'elles ſoient ainſi métamorphoſées, ou qu'elles ſoient conſumées par le feu, elles ſont également perduës. On ne voit pas quel changement l'un de ces deux incidens eût apporté aux affaires d'Enée plûtôt que l'autre. *Æn. l. 5.*

J'ai parlé de l'Enfer du ſixiéme, de la Dire envoyée à Turnus par Jupiter, & de quelques autres.

Nous pouvons donc conclure qu'une Machine dans le Poëme Epique, n'eſt point une invention pour ſe tirer d'une difficulté embaraſſante, affectée, & propre à quelques endroits du Poëme : mais que c'eſt la préſence d'une Divinité, & quelque action ſurnaturelle & extraordinaire, & que le Poëte inſére dans preſque tous les incidens de ſon Ouvrage, pour le rendre plus majeſtueux & plus admirable, & pour inſtruire ſes Lecteurs à la piété & à la vertu. Ce mélange doit être fait de telle ſorte que l'on puiſſe retrancher les Machines, ſans rien retrancher de l'Action.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Si la préſence des Dieux deshonore les Héros.

LE ſoin que nos Poëtes ont pris de faire réüſſir les actions & les deſſeins de leurs Héros par l'aſſiſtance d'une Divinité, me fait ajoûter les réfléxions ſuivantes à ce que j'ai déja dit. Il ſemble que l'on ne puiſſe douter avec quelque apparence de raiſon, ſi l'amour & les faveurs de Dieu honorent les hommes qu'il aime & qu'il favoriſe; ou s'ils les deshonorent. Et toutefois, nous nous laiſſons tellement préoccuper par les choſes ſenſibles & ordinaires, que nous nous rendons capables des ſentimens les plus étranges. Nous jugeons de la juſtice de Dieu, de ſes graces, & s'il eſt permis de parler ainſi, de ſes devoirs; de la même maniére que nous jugeons de la juſtice, des faveurs, & des devoirs des hommes. En un combat de deux perſonnes l'une contre l'autre, ſi un troiſiéme prend parti, & aide l'un des deux à tuër l'autre, on blâme ce troiſiéme, & l'on condamne avec lui, cet ami qui a été aſſez lâche pour uſer d'un ſecours qui les couvre tous deux d'infamie. Ces ſentimens n'ont rien de mauvais, & cette indignation eſt juſte. Mais on traite Dieu de la même maniére. Jupiter, dira-t-on, n'a pas dû aider Enée. Ce Héros n'étoit-il pas aſſez brave pour combattre ſeul contre Turnus, & aſſez vaillant pour le vaincre?

cre? A quoi ſert donc ce ſecours étranger? n'eſt-il pas honteux au Héros & au Dieu même? Et Turnus auroit-il moins fait qu'Enée, s'il eût eu le même avantage? Voilà comme on raiſonne. D'où il faudra conclure, que l'amitié & la faveur de Dieu ne ſervira qu'à faire paroître foibles, impuiſſans, lâches, & indignes de la victoire, ceux qu'il voudra aider, & qui oſeront ſe ſervir de ſon ſecours. Il ne faudra donc jamais le lui demander, ni le remercier d'aucun heureux ſuccès. Et le Caractére de Mézence ſera ainſi le Caractére d'un Héros parfait, & d'un véritable Vaillant. Ce Brave ne veut point que ſa gloire ſoit ſoüillée par le ſecours d'aucune Divinité; ſon épée & ſon bras ſont les Dieux ſeuls qu'il reconnoît & qu'il invoque. Il fait vœu d'élever un Trophée pour ſa victoire; mais ce vœu ne s'adreſſe qu'à Lauſus ſon Fils, qu'il revétira des dépoüilles d'Enée vaincu[a]. Voilà quelles priéres il fait pour la victoire, & quelles actions de graces il ſe diſpoſe de rendre. Et voilà auſſi quels doivent être les Héros de ceux qui trouveroient mauvais que Jupiter & que Minerve donnent la victoire à Enée, à Achille, & à Ulyſſe.

Il eſt vrai qu'il y auroit quelque honte pour un Héros s'il ne faiſoit rien; ſi l'eſpérance & la confiance qu'il auroit dans les promeſſes & dans la faveur de ſa Divinité, le rendant plus négligeant, il en attendoit l'effet en repos:

[a] Dextra mihi Deus, & telum quod miſſile libro
Nunc adſint. Voveo prædonis corpore raptis
Indutum ſpoliis ipſum te, Lauſe, Trophæum.
Æneid. 10.

ou même, si faisant paroître sa foiblesse & son peu de vertu, & étant sur le point de succomber, il ne devoit sa conservation & sa victoire, qu'aux Dieux & aux miracles. Mais la conduite de nos Poëtes léve cet inconvénient, & nous y avons pleinement satisfait, quand nous avons dit que la présence & l'action des Dieux doit être ménagée de telle sorte, que l'on puisse retrancher tout ce qu'il y a d'extraordinaire & de miraculeux, sans faire prendre un autre cours à l'action des hommes. Ainsi, l'Epopée ne sera ni une école d'impiété & d'athéïsme, ni d'oisiveté & de négligence. Mais on y apprendra à adorer Dieu, & à le reconnoître comme le principe unique & nécessaire de tout ce que l'on peut faire de bien, & sans lequel les plus puissans Princes, & les Héros les plus parfaits ne peuvent achever heureusement aucun dessein. C'est lui qui inspire les bons desseins, c'est lui qui donne le courage pour les entreprendre, c'est lui qui donne les forces pour les exécuter. [b] On apprendra à le respecter, & à se soûmettre à lui: parce que cette soûmission & cette humilité, qui abaisse les grands hommes au dessous de Dieu, est la cause & la source de leur élevation au dessus du reste des hommes. [c] On apprendra à le craindre, par la considération des miséres où se précipitent

[b] Hic mentem Æneæ genitrix pulcherrima misit. &c. Æn. 2.
Vires animumque ministrat. Æn. 9.
[c] Diis te minorem quod geris imperas: Hinc omne principium, huc refer exitum.

pitent ceux qui l'abandonnent; *d* & parce que quand nos paſſions nous ont rendus aveugles & ſourds à ſes ordres & à ſes avertiſſemens; on reconnoît trop tard combien c'eſt une choſe terrible de ſe l'être fait ennemi. *e* On aura une entiére confiance en ſes paroles & en ſes promeſſes *f*: mais ſachant auſſi qu'elles ſuppoſent que l'on en méritera l'effet par toutes ſortes d'efforts; un Héros s'employera en toutes ſes actions, comme s'il les devoit faire réüſſir ſeul ſans le ſecours de la Divinité: parce que, comme diſoient les Anciens, les Dieux ne nous donnent pas ce qu'ils nous donnent; ils le vendent aux prix de nos travaux. *g*

Mais ſi d'une part Dieu eſt l'Auteur de tout ce que nous faiſons de bien; il eſt vrai auſſi de dire que c'eſt nous qui faiſons véritablement tout ce que Dieu fait en nous & par notre moyen. Et puiſque ces actions que Dieu nous inſpire, qu'il nous procure, & pour leſquelles il nous donne tout le courage & toutes les forces néceſſaires, ſont véritablement & proprement nos actions; il s'enſuit que plus Dieu nous aide & nous favoriſe, plus il nous donne de gloire & d'honneur. Et c'eſt la différence qu'il y a entre le ſecours de Dieu & celui des hommes. Les actions des hommes appartiennent ſeulement à ceux qui les font: ainſi, leur aide diminuë autant

d Dii multa neglecti dederunt Heſperiæ mala luctuoſæ. *Hor. l. 3. Od. 6.*

e Te Turne nefas, te triſte manebit.
Exitium, votiſque Deos venerabere ſeris. *Æn. 7.*

f Dii me terrent, & Jupiter hoſtis. *Æn. 12.*

g Dii laboribus omnia vendunt.

Digitized by Google

notre gloire, que le ſecours divin l'augmente. Nos Poëtes nous enſeignent cela, & Achille qui étoit ſi jaloux de ſon honneur, ſait bien faire la diſtinction que nous propoſons ici. Il étoit trop fier pour ſouffrir le moindre ſecours qui pût diminuer ſa gloire: il défend aux Grecs de toucher au corps d'Hector qu'il pourſuit. Mais quand Minerve s'offre de l'aſſiſter dans cette pourſuite, & de l'aider à le vaincre & à le tuer: non ſeulement il ne rejette pas ce ſecours divin; mais il en fait gloire, & il le dit à Hector même. *b*

Monſieur de Corneille me permettra de terminer cette queſtion parce qu'il en a dit dans ſon Andromède; Phinée fait à Perſée ſon Rival, les mêmes reproches que l'on pouvoit faire à Enée. Mais il eſt jeune, il eſt paſſionné, il eſt impie, & porte le caractére de Mézence, en ce qu'il ne reconnoît point d'autres Divinitez que les yeux d'Andromède; ainſi il eſt très propre à prendre ce parti. La Reine Caſſiopée lui répond.

PHI-

b Δαιεῖσιν δ' ἀνένευε καρήατι διῖος Ἀχιλλεὺς
Οὐ δ' ἔια ἔμεναι ἐπὶ Ἕκτορι πίκρὰ βέλεμνα·
Μήτις κὐδ@ ἄροιτο βαλὼν. *Iliad.* 22.
Οὗτοι ἔσθ' ὑπάλυξις, ἄφαρ δέ σε Παλλὰς Ἀθήνη.
Ἔγχει ἐμῷ δαμάα. *Iliad.* 22.

PHINE'E.

Qu'a-t-il fait après tout ſi digne de vous plaire,
Qu'avec un tel ſecours tout autre n'eut pû faire?
Et tout Héros qu'il eſt, qu'eut-il oſé pour vous,
S'il n'eût eu que ſa flâme & ſon bras comme nous?
Mille & mille auroient fait des actions plus belles,
Si le Ciel comme à lui leur eût prêté des ailes:
Et vous les auriez vûs encor plus généreux,
S'ils euſſent vû le Monſtre & le péril ſous eux.
On s'expoſe aiſément, quand on n'a rien à craindre.
Combattre un ennemi qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir ſa victoire ſûre & daigner l'accepter,
C'eſt tout le rare exploit dont il ſe peut vanter.
Et je ne comprens pas, ni quelle en eſt la gloire,
Ni quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE'E.

Et votre aveuglement ſera bien moins compris,
Qui d'un ſujet de gloire en fait un de mépris.
Le Ciel, qui mieux que nous, connoît ce que nous ſommes,
Meſure ſes faveurs au mérite des hommes:
Et d'un pareil ſecours vous auriez eu l'appui,
S'il eut pû voir en vous, mêmes vertus qu'en lui.
Ce ſont graces d'enhaut rares & ſingulières,
Qui n'en deſcendent point pour des ames vulgaires.
Ou pour mieux en parler, la juſtice des Cieux,
Garde ce Privilége au digne ſang des Dieux.

Fin du Livre cinquiéme.

TRAITÉ DU POËME EPIQUE.

LIVRE SIXIE'ME.

DES SENTIMENS, ET DE L'EXPRESSION.

CHAPITRE PREMIER.

Quel eſt le fondement de cette Doctrine.

LA Doctrine des Sentimens, & celle de l'Expreſſion ont le même fondement. L'une & l'autre n'eſt autre choſe que l'Art de donner à nos Auditeurs, les idées que nous voulons qu'ils ayent. Il ſemble

ble que cette notion appartienne plûtôt aux Expreſſions qu'aux Sentimens ; puiſque les Sentimens étant des idées, on peut s'imaginer qu'il ſuffit de bien exprimer nos idées pour les bien imprimer, & les faire recevoir dans l'eſprit de nos Auditeurs. Mais on verra que cela ne ſuffit pas; ſi l'on fait réfléxion, qu'il y a bien de la différence, entre faire comprendre à quelqu'un ce que nous penſons & ce que nous voulons, & lui inſpirer les mêmes inclinations & les mêmes penſées. Une bonne expreſſion ſuffit pour le premier. Mais il arrive aſſez ordinairement, que ſi je veux donner à quelqu'un les mêmes inclinations que j'ai, j'y réüſſirai mieux en exprimant des penſées toutes contraires, que ſi je lui découvrois nettement les idées que j'ai dans l'eſprit, & mes véritables ſentimens. Si nous faiſons voir de l'eſtime & de l'amitié pour quelqu'un en préſence d'un Rival jaloux & envieux, nous ne lui donnerons aucun de ſes bons ſentimens; mais au contraire, nous lui rendrons odieux & mépriſable, celui dont nous parlons en bonne part. Les diſcours figurez peuvent encore ſervir d'exemples. On n'exprime point ſa penſée juſte dans une Hyperbole; on en dit beaucoup plus que l'on n'en conçoit, & que l'on n'en veut faire concevoir; & l'Ironie propoſe le contraire.

Cette partie donc de l'Elocution de laquelle nous parlons, ne conſiſte pas ſeulement à bien exprimer ſes idées, ni à faire recevoir celles que l'on propoſe; mais à en propoſer qui faſſent recevoir celles que l'on veut, ſoit qu'elles ſoient les mêmes que celles que l'on

propoſe; ſoit qu'elles leur ſoient contraires, ſoit qu'elles ſoient autres. Ainſi, trois choſes ſont néceſſaires pour cet effet. La premiére eſt, de bien concevoir l'idée que l'on veut mettre dans l'eſprit des Auditeurs, elle doit être pure & dégagée de toutes celles qui peuvent nuire à notre deſſein. La ſeconde eſt, de connoître les ſentimens les plus propres à faire recevoir cette idée, en conſidérant l'humeur, l'intérêt & la diſpoſition préſente de nos Auditeurs. Et la troiſiéme, eſt de bien choiſir les expreſſions les plus propres & les meilleures.

Ce qui nuit le plus ordinairement à la premiére de ces connoiſſances, je veux dire à la pureté des idées; c'eſt qu'outre chaque idée particuliére que nous nous imaginons être ſeule, il y en a encore une générale qui ne manque preſque jamais de ſe mêler par tout: c'eſt celle que nous avons de nous-mêmes, & que nous voulons faire recevoir grande, belle, avantageuſe, enfin, telle que nous l'avons. Cela eſt viſible, ſur tout dans ce genre de Diſcours que les Rhéteurs ont nommé Démonſtratif. [a] Un Orateur y parle moins ce ſemble, pour donner une grande idée de ſon Héros que de ſoi-même [b]: & quand on ſort d'un lieu où l'on vient d'entendre prononcer l'éloge

[a] Tria ſunt cauſarum genera, deliberativum, Judiciale, demonſtrativum.
Deliberativum eſt id quo ſuademus, aut diſſuademus.
Judiciale eſt id quo accuſamus, vel defendimus
Demonſtrativum eſt id quo laudamus, aut vituperamus. *Rhet. Canon.*

[b] *Owen dans ſon I. Livre de ſes Epig. dit à un Poëte,*
Carmine, Marce, tuo laudas me: fallor an hoc tu,
Ut tua collaudem Carmina, Marce, facis.

Digitized by Google

l'éloge d'un Saint ou d'un grand Seigneur ; il eſt rare qu'on loüe & qu'on blâme l'un ou l'autre ſur ce que l'Orateur en aura dit : mais on s'arrête à dire que cet Orateur eſt éloquent, ou qu'il ne l'eſt pas : comme ſi on n'alloit l'entendre que pour juger de ſa perſonne, & non de celle de ſon Héros. Les deux autres genres ne ſont pas exemts de ce mal. Il y a des gens qui ont une vanité à l'épreuve de toutes ſortes d'occaſions & de rencontres. Ils ſont ſi pleins de cette haute idée d'eux-mêmes, qu'ils ne peuvent la contentir. Il faut qu'elle ſe répande par tout, dût-elle noyer tout ce qu'ils ont de jugement & de ſens commun. On en a aſſez d'exemples, même dans le genre judiciare, quoi qu'il ſoit le plus limité de tous.

Encore ſi ces perſonnes ſavoient en quoi conſiſte la véritable loüange, & qu'ils euſſent la ſeconde qualité que nous demandons ici, qui eſt de connoître, quelles penſées & quels ſentimens un homme doit propoſer, pour donner une grande idée de ſa perſonne à ceux qui l'écoutent : ils corrigeroient le premier défaut, ils parleroient juſte, & ne diroient rien que de bien ſuivi, & de bien à propos. Mais comme leur premiére erreur vient d'un défaut de jugement, elle ne peut être ſeule. Ainſi, ils s'imaginent que la véritable eſtime d'un Orateur où d'un Poëte, conſiſte ſur tout dans les belles penſées, en des expreſſions fortes & magnifiques, en des paſſions pouſſées à outrance, ou en d'autres choſes ſemblables qui ne ſont que les dehors de l'Eloquence, & qui quelquefois ont des effets

contraires aux desseins d'un Auteur sans jugement.

Un Avocat, par exemple, se sera imaginé que son estime dépend de prononcer un discours bien figuré, & rempli d'un grand nombre de belles antithéses : il ne manquera pas d'entasser figure sur figure dans son plaidoïer : il aimera mieux énerver une bonne raison, & laisser convaincre sa partie d'un vol dont on l'accuse, que de ne pas donner à ses antithéses tous les embellissemens dont il les juge capables. Voila comme faisoit Pédius au rapport de Perse.

Fur es, ait Pedio. Pedius quid? Crimina rasis
Librat in Antithetis. Doctus posuisse figuras
Laudatur.

Le Posthume de Martial avoit une autre manie. Il estimoit infiniment la connoissance de l'Histoire, & il croyoit que cette science le devoit faire passer pour un fort habile homme. Il quitoit donc aisément sa matiére pour déclamer contre Hannibal, & contre Mithridate, & pour plaider la cause des Romains : comme s'il eût été question de leur gagner l'Empire du monde, dans un jugement où il ne s'agissoit que de trois chévres. Ce n'étoit pas assez d'instruire ce plaideur de la matiére du procès, & dequoi il s'agissoit ; il falloit encore l'instruire de quoi il ne s'agissoit pas.

Non de vi, neque cæde, nec veneno ;
Sed lis est mihi de tribus capellis.

Vicini

Vicini queror has abeſſe furto.
Hoc judex ſibi poſtulat probari.
Tu Cannas, Mithridaticumque bellum,
Et perjuria Punici furoris,
Et Syllas, Marioſque, Mucioſque,
Magnâ voce tonas, manuque totâ:
Jam dic, Poſthume, de tribus capellis.

Plus un homme eſt vain, & plus il eſt ſujet à ces vices. C'eſt pourquoi les Poëtes doivent être ſur leurs gardes, beaucoup plus ſoigneuſement que les Orateurs. Ceux-ci ne compoſent ordinairement que pour parler, & pour acquerir une réputation préſente. Mais un Poëte a tellement l'immortalité dans la tête, qu'il croit en avoir de reſte; & il la promet aux autres avec autant d'aſſurance, que ſi la ſienne étoit inconteſtable, & que tous ſes ennemis fuſſent morts juſqu'au dernier rat, & juſques à la derniére beurriére. Ces Poëtes rempliront un ouvrage de deſcriptions mal placées ou mal conduites, de figures affectées & inutiles, de ſentences froides & forcées, de comparaiſons plus belles que juſtes, & d'ornemens ſemblables: & ils corrompent ainſi l'idée, qu'ils devroient donner de leur ſujet, pour ne laiſſer dans l'eſprit de leurs Lecteurs, que l'idée de leur ſcience, de leur éloquence, & de leur bel eſprit, quand ils s'imaginent que la beauté de l'eſprit, & la gloire d'un Auteur conſiſtent en ces choſes. Ils jugent des Anciens & des Modernes ſelon ces idées; & ils croiront avoir ſurpaſſé Homére, Virgile, & tous les autres Poëtes, quand ſans penſer au caractére, ni à tout ce qu'il

qu'il y a de particulier & de propre à chaque Poëme, ils auront ramaſſé en celui qu'ils compoſent tout ce qui leur aura ſemblé beau dans tous, & quand ils auront tranſplanté ces beautez prétenduës avec auſſi peu de façon, que ſi le nez ou la bouche d'une belle perſonne, avoit la même grace ſur toutes ſortes de viſages, ſans différence d'âge, de ſéxe, & de proportion.

Ce n'étoit pas la penſée de Virgile, quand il imitoit le Poëte Grec. Il avoit donné un autre Caractére à ſon Enéïde; & il voyoit bien que cela l'obligeoit à donner aux choſes qu'il empruntoit, un tour bien différent. Cela lui faiſoit dire qu'il étoit plus difficile d'arracher un vers à Homére, que la maſſuë à Hercule. Ce grand homme avoit des idées juſtes & pures, & connoiſſoit parfaitement la maniére de les inſpirer à ſes Auditeurs, ſans s'écarter de ſon deſſein, pour courir après quelques faux brillans & quelques penſées éclatantes, par une vanité indiſcrette, & plus digne de la jeuneſſe d'un Ecolier, que de la maturité d'un Maître. Faiſons l'application de ceci à quelques penſées générales.

CHAPITRE II.

Des Deſcriptions.

LEs Deſcriptions ſont proprement ces diſcours qui expliquent les parties & les propriétez de quelque choſe. Ce nom s'étend quel-

Digitized by Google

quelque fois, jusques aux actions : mais celui de Récit ou de Narration leur est plus propre, principalement quand ces récits sont amples & longs, comme celui de la Tempête du prémier livre de l'Enéïde, les Jeux du cinquiéme, les Enfers du livre suivant, les Combats de la seconde partie, & autres que j'ai voulu comprendre en ce que j'ai dit de la Narration. Ils sont trop considérables pour être mis ici sous le nom de Sentimens ou de simples Pensées. Les Descriptions dont nous parlons maintenant, ne sont que les parties de ces longs récits. Elles doivent donc être courtes ; & de plus, nécessaires & accommodées au caractére général du Poëme, & au caractére particulier du sujet que l'on décrit, autant que cela se peut faire.

[a] La Description de Carthage que Virgile met à la tête de son Enéïde, n'a que six vers. Elle nous apprend que cette Ville est opposée à l'Italie & à l'embouchure du Tibre ; qu'elle est puissante en guerre, & que Junon en vouloit faire le siége de l'Empire du monde. Voila la cause de la colére de cette Divinité, & ce qui fait le nœud du Poëme.

Les Lecteurs n'auroient pas deviné comment Eole retient & lâche les Vens comme il lui plaît, si on ne leur eut fait concevoir qu'ils sont

[a] Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni
Carthago Italiam contra Tiberinaque longe
Ostia, dives opum, studiisque asperima Belli.
Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Post habita coluisse Samo, hic illius Arma
Hic currus fuit. Hoc Regnum Dea gentibus esse
Si qua fata sinant, jam tum tenditque fovetque.
Æn. lib. 4.

ſont enfermez en des cavernes. Le Poëte y employe douze vers.

Les Vaiſſeaux d'Enée maltraitez par la tempête, & en une ſaiſon qui expoſoit la mer à des orages fréquens & impréveus, avoient beſoin d'un Port éloigné de ce péril & fort tranquile; & étant en un pays étranger & inconnu; il étoit bon que ce Port fût caché & ſecret. C'eſt ce que Virgile décrit en onze vers.

Vénus ſe préſente à ſon Fils, déguiſée en fille. Le Poëte doit dire comment cette fille ſe rencontre en un Bois écarté. Il lui donne un habit de chaſſe. Il doit encore faire rentrer dans la vrai ſemblance une choſe auſſi extraordinaire qu'eſt une fille armée. Une Deſcription de ſept vers fait tout cela.

Les Deſcriptions ſont quelque fois mêlées avec quelque paſſion. En ce cas, non ſeulement la ſuite du diſcours les doit rendre extrémement naturelles; mais elles doivent encore ſervir aux paſſions aux-quelles elles ſont jointes. Cette belle Deſcription d'une nuit douce & tranquille dans le quatriéme livre, rend beaucoup plus touchantes les cruelles inquiétudes qui ôtoient à Didon un repos dont joüiſſoit toute la nature, juſqu'aux animaux les plus vils & les plus miſérables.

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras; Sylvæque & ſæva quierant
Æquora: cum medio volvuntur ſidera lapſu,
Cum tacet omnis ager, pecudes pictæque volucres,

Quæque

Quæque lacus late liquidos, quæque aſpera dumis
Rura tenent: ſomno poſitæ ſub nocte ſilenti
Lenibant curas & corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœniſſa, nec unquam
Solvitur in ſomnos, &c

Au lieu de cette admirable repriſe, *At non infelix*, ſi le Poëte tranſportant plus loin ſa Deſcription, avoit mis:

Æneas celſâ in puppi jam certus eundi,
Carpebat ſomnos rebus jam rite paratis:

elle auroit été froide & ſans effet.

La Deſcription des Troïens ardens au travail, & empreſſez de quitter Carthage, eſt encore admirablement bien placée. Elle fait voir d'un côté l'effet de la préſence d'un Maître; car c'eſt à la préſence d'Enée qu'ils redoublent leurs travaux:

Claſſemque reviſit.
Tum verò Teucri incumbunt, & litore celſas
Deducunt toto naves, natat uncta carina.
Frondenteſque ferunt remos, & robora ſylvæ,
Infabricata fugæ ſtudio.
Migrantes cernas, totâque ex urbe ruentes.

Et d'autre part la ſuite eſt telle, que le Poëte ſemble moins expoſer cette ardeur aux yeux du Lecteur, qu'à ceux de Didon. Elle y voyoit l'appareil de ſa mort; & tous les coups de coignée & de marteau étoient autant de coups de poignard qui lui perçoient le cœur. Se peut il rien de plus tendre que l'application ingenieuſe que Virgile en fait?

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia ſenſus?
Quoſve

Digitized by Google

Quoſve dubas gemitus, cum littore fervere late
Proſpiceres arce ex ſummâ? &c.

Si au milieu d'une grande action, on décrit quelque choſe qui ſemble l'interrompre & en diſtraire l'eſprit des Lecteurs; il faut que l'effet de ces Deſcriptions en faſſe voir la raiſon & la néceſſité, & qu'elles rentrent ainſi dans le corps de l'action, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte. Nous en avons un exemple dans le Combat du livre onziéme de l'Enéïde, où le Poëte décrit ſi curieuſement les armes & l'habit de Chlorée.

Forte ſacer Cybele Chloreus, olimque Sacerdos
Inſignis longe Phrygiis fulgebat in armis;
Spumantemque agitabat equum, quem pellis ahenis
In plumam ſquamis auro conſerta tegebat.
Ipſe peregrinâ ferrugine clarus & oſtro,
Spicula torquebat Lycio eo ynia cornu:
Aureus ex humeris ſonat arcus, & aurea vati
Caſſida; tum croceam chlamidemque ſinuſque crepantes
Carbaſeos fulvo in nodum collegerat auro.
Pictus acu tunicas, & barbara tegmina crurum.

Les Lecteurs judicieux auroient pû être dégoûtez de cette beauté ſi ſoigneuſement décrite au milieu d'un Combat, ſi le Poëte ne l'eut faite que pour eux. Mais elle eſt moins pour eux que pour Camille. Cette fille en eſt tellement charmée, qu'elle ne penſe plus qu'à en faire la conquête. Le deſir qu'elle en a lui coûte la vie, donne la victoire aux Troïens, & rompt toutes les meſures que Turnus

Turnus avoit priſes contre Enée. Voila des Deſcriptions juſtes & bien ménagées. Elles ne ſont point pour elles mêmes : ce ne ſont point de ſimples ornemens.

Sénéque eſt bien éloigné de cete methode. S'il a quelque récit à faire, ſi triſte & ſi épouvantable qu'il ſoit, il le commence par des Deſcriptions, non ſeulement inutiles, mais enjoüées & badines. Il en faut voir quelque exemple.[b] Créon avoit à faire à Oedipe un récit le plus triſte, le plus terrible, & le plus déſobligeant que l'on puiſſe faire à un Roi. Il ſe fait priér, il ſe fait menacer, & aprés de grands témoignages de la douleur qu'il a, de ſe voir forcé de lui dire des choſes ſi épouvantables & ſi affligeantes; il les commence par la deſcription d'un Bois, qu'Oedipe connoiſſoit, comme le Roi connoît les Bois de Vincennes, de Boulogne & de S. Germain. Mais quand Oedipe n'en auroit jamais oüi parler, étoit-il alors en état d'apprendre qu'il étoit rempli de Cyprés, de Chênes, de Lauriers, de Myrtes, d'Aunes, & de Pins? Que les Cyprés ſont toûjours verds, que les Lauriers portent des fruits amérs, que les Aunes ſont propres à faire des navires qui courent par les eſpaces immenſes de la Mer, &c. Que les Chênes de ce Bois avoient les branches tortuës & pourries de vieilleſſe, que le tems avoit rongé le côté de celui-ci, que la racine de cet autre n'étoit plus en

b Il s'agiſſoit de lui apprendre, que lui Oedipe étoit la cauſe de la Peſte qui ravageoit le Païs, qu'il étoit tout à la fois le meurtrier de ſon Pere, le Mari de ſa Mere, le Frere de ſes Enfans, que ſa Maiſon ſeroit renverſée, & qu'il devroit mener une vie malheureuſe. Voyes Oedipus act 3.

Digitized by Google

état de le ſoûtenir, & qu'il tomberoit en effet, s'il ne ſe trouvoit appuïé ſur le tronc d'un autre.

Eſt procul ab urbe lucus ilicibus niger,
Dircœa circa vallis irriguæ loca.
Cupreſſus altis exerens ſylvis caput
Virente ſemper alligat trunco nemus:
Curvoſque tendit quercus & putres ſitu
Annoſa ramos: hujus abrupit latus
Edax vetuſtas: illa jam feſſa cadens
Radice, fulta pendet alienâ trabe.
Amara baccis laurus, & tiliæ leves,
Et paphia myrtus, & per immenſum mare
Motura remos alnus, & Phœbo obvia
Enode Zephyris pinus opponens latus.
Medio ſtat ingens arbor, atque umbrâ gravi,
Sylvas minores urget; & magno ambitu
Diffuſa ramis una deffendit nemus. &c.

CHAPITRE III.

Des Comparaiſons.

ON s'explique aſſez ordinairement par des Comparaiſons, & l'on s'en ſert pour mieux faire concevoir ce que l'on propoſe, & pour en donner une juſte idée. Elles ont deux qualitez eſſentielles; la premiere eſt que la choſe que l'on y employe ſoit plus connuë & plus aiſée à concevoir, que celle que l'on veut faire connoître par ſon moyen: & la ſeconde

ſeconde eſt qu'il y ait un juſte rapport entre l'une & l'autre.

Pour ce qui regarde la connoiſſance de la choſe que l'on employe dans la Comparaiſon, il n'eſt pas néceſſaire qu'on l'ait vûë. Il ſuffit d'une ſimple opinion commune; quoi que l'on ſache même qu'elle eſt fauſſe ou fabuleuſe. Le Phœnix, les Harpyes, & les avantures d'Hercule ſont auſſi propres à cet uſage que les Coqs, que les Chiens, & que les actions de Jules Céſar. Il ne faut pas auſſi condamner quelques excez qui ſe rencontrent ordinairement dans ces Comparaiſons, comme s'ils choquoient la juſteſſe : mais il faut faire réflexion qu'en ce cas on joint l'hyperbole à la comparaiſon. Il eſt donc permis de comparer un vaillant Capitaine à un Torrent qui renverſe tout, à un Foudre à qui rien ne reſiſte, & à un Lion au milieu d'un troupeau. Mais l'on eſt plus ſujet à ſe tromper dans la juſteſſe, ſi l'on ne regarde les Comparaiſons que comme des ornemens; car de cette ſorte, on pourroit négliger la juſteſſe qui eſt eſſentielle, pour ne penſer qu'à un éclat & à une beauté qui ne l'eſt pas. Pour ne s'y pas tromper, il faut connoître le deſſein du Poëte; & la nature des choſes qu'il employe : ſans cela, on eſt en danger de ſe méprendre, & de s'imaginer qu'une Comparaiſon juſte & bonne, eſt fauſſe & mauvaiſe. En voici quelques exemples.

Virgile décrivant la beauté d'Aſcagne, le compare à une pierre précieuſe enchaſſée en Or, & à de l'yvoire mis dans du boüis. Il eſt vrai que qui s'imagineroit que Virgile a vou-

lu dire que ce jeune Prince étoit beau comme un morceau d'yvoire enchaſſé dans du boüis, trouveroit cette Comparaiſon bien platte : & il auroit ſujet de ſe plaindre que le Poëte rabaiſſe une idée qu'il dévoit rélever. Mais on verra que cette Comparaiſon eſt juſte, ſi pour connoître en quoi elle conſiſte, on obſerve que l'Auteur a diſtingué deux choſes dans Aſcagne. L'une eſt l'éclat de ſa belle tête découverte; & l'autre eſt la couleur de ſon teint, & celle de ſes cheveux. La prémiere eſt comparée à une pierre précieuſe, enchaſſée en Or.

Dardanius caput ecce puer detectus honeſtum:
Qualis gemma micat fulvum quæ dividit aurum.

Cela eſt juſte & noble. Mais la blancheur d'un viſage eût été fort mal exprimée par une pierre précieuſe. Elle eſt bien plus juſtement comparée à la blancheur de l'yvoire; & la couleur des cheveux à celle du boüis.

Vel quale per artem,
Incluſum buxo aut oriciâ terebintho
Lucet ebur : fuſos cervix cui lactea crines
Accipit.

Il y a dans le ſixiéme livre une comparaiſon ſemblable à celle-ci. Le Poëte compare à du Gui, un Rameau d'Or qui croît ſur un chêne. Il auroit fort rabaiſſé l'éclat de ce précieux Rameau, s'il avoit voulu exprimer cet éclat par du Gui. Mais cette propriété de

de l'Or eſt aſſez connuë, & le ſeul nom de ce métal en fait naître l'idée aſſez belle & aſſez éclatante : elle n'a pas beſoin d'être rélevée par une comparaiſon. C'eſt une choſe beaucoup plus admirable & plus extraordinaire de voir du bois produire une branche d'Or, dont la nature eſt ſi differente. C'eſt donc ce qui méritoit une comparaiſon : & c'eſt le ſujet de celle de Virgile. Il ne manque pas de faire mention de cette diverſité de natures qui eſt entre le Gui verd & fleuri, & le Chêne qui le produit en une ſaiſon où il a le moins de force, & où il ne ſemble plus que le cadavre d'une plante.

Quale ſolet ſylvis brumali frigore viſcum
Fronde virere novâ, quod non ſua ſeminat arbos.

L'on peut même dire que cette comparaiſon eſt une preuve que la Nature produit des choſes extraordinaires, & qu'elle rend la fiction plus vrai-ſemblable. Car Virgile uſe ainſi quelquefois des Comparaiſons qu'il employe. Cela eſt manifeſte dans la rencontre qu'eût Enée d'une Fille Carthaginoiſe, armée & chaſſant. Le Poëte la compare à une Amazone, & à une fille de Sparte. Ces deux allégations montrent que la rencontre d'une fille chaſſant dans le bois de Carthage, eſt dans une juſte vrai-ſemblance. La Comparaiſon eſt donc beaucoup meilleure, plus juſte, & plus ingénieuſe que s'il eût comparé cette fille à Diane ; quoique celle-ci eut ſemblé

plus noble, & qu'elle se présentât plus aisément à l'esprit.

S'il semble naturel de comparer une Chasseresse à Diane, il ne le semble pas moins de comparer un vaillant Capitaine à un Lion. Virgile ne devoit il pas faire cet honneur à son Héros plûtôt qu'à Turnus? Il fait néanmoins le contraire. C'est peut-être parce que le caractére du Lion est la colére. Il en est le symbole: & Horace nous apprend que quand Prométhée forma l'homme de ce que chaque animal avoit de propre, ce qu'il emprunta du Lion fut la colére.[c] La Comparaison de cet animal est donc moins juste pour la vaillance d'Enée, & beaucoup plus propre pour celle de Turnus. Aussi, quand le Poëte la fait, il n'oublie pas les termes de colére & de fureur. Il se sert des mêmes termes, quand il compare Turnus à Mars; à qui jamais il ne compare Enée.

Il ne faut pas comparer les choses nobles & grandes, avec les basses & méprisables. Mais ce qui est bas & méprisable en un tems & en un païs, ne l'est pas toûjours en d'autres. On raille fort de la comparaison d'Ajax avec un Ane, qu'Homére a employée dans l'Iliade. Elle seroit maintenant indécente, & ridicule; parce qu'il seroit ridicule & indécent à un Seigneur de se servir de cette monture.[d] Mais cet animal étoit plus noble autrefois

[c] Fertur Prometheus addere principi
Limo coactus particulam undique
Desectam, & insani Leonis
Vim stomacho apposuisse nostro. *Liv. 1. Od. 16.*

[d] *Dans la Bénédiction que Jacob donna à ses Enfans le Patriarche Issacar est apellé un* Ane, *Genes. cap. penult. & que*

trefois : les Rois & les Princes ne le dédaignoient pas, comme font les Bourgeois aujourd'hui. Il en eſt de même de pluſieurs autres comparaiſons qui étoient bonnes au tems d'Homére. On auroit pitié maintenant d'un Poëte qui ſeroit aſſez ſimple & aſſez plaiſant pour comparer un Héros à de la Graiſſe. Homére s'en eſt ſervi dans une Comparaiſon d'Ulyſſe. Et le Saint Eſprit même, qui ne peut avoir de mauvais goût, commence l'éloge du Roi David par cette idée : *David eſt comme de la graiſſe toute pure ; & le reſte des Iſraëlites n'eſt que comme de la chair ſans graiſſe.* [e] La raiſon de cela eſt qu'en ces premiers tems, où l'on ſacrifioit des animaux dans la Religion véritable, auſſi-bien que dans la fauſſe ; le ſang & les graiſſes étoient les choſes les plus nobles, les plus auguſtes & les plus ſaintes.

Les Comparaiſons ne diminuent pas la paſſion dans ceux qui les écoutent ; mais elles marquent dans ceux qui les diſent quelques réfléxions, qui ordinairement ne tombent pas dans un eſprit agité & inquiét. Ainſi, il eſt rare qu'elles ſoient naturelles & vrai-ſemblables dans la bouche d'une perſonne paſſionnée. Voici néanmoins ce que dit Médée furieuſe dans Sénéque ;

Nunquam meus ceſſabit in pœnas furor,

que cet animal fut plus noble autrefois qu'apreſent ; on a une preuve dans un tems moins reculé que celui d'Homére. Jeſus Chriſt ſe ſervit de cet animal lors qu'il entra en Triomphe à Jeruſalem.

[e] Quaſi adeps ſeparatus à carne ; ſic David à filiis Iſraël. *Eccl. c. 47. v. 2.*

Creſcetque ſemper. Quæ ferarum immanitas,
Quæ Scylla, quæ Caryblis Ionium mare,
Siculumque ſorbens, quæque anhelantem premit
Titana, tantis Ætna fervebit minis?

Des paſſions ſi doctes ne ſont guére violentes. Une femme qui fait réfléxion que Carybdis engloûtit deux mers, celle d'Ionie & celle de Sicile, & que les feux que jette Etna ſont vomis par un Géant accablé du poids de cette montagne, penſe à bien autre choſe qu'à ſa colére.

CHAPITRE IV.

Des Sentences.

CE terme *Sententia*, eſt fort ambigu en Latin. Il ſignifie cette partie de la Poëtique dont nous traitons en ce Livre ſous le nom de *Sentimens* ou de Penſées. Il ſignifie auſſi un diſcours de peu de mots, qui contient un ſentiment utile pour la conduite de la vie, comme en ces exemples, *Apprenez à être juſtes, & à ne pas mépriſer les Dieux. Les habitudes que l'on prend pendant la jeuneſſe ont de grandes ſuites, &c.* a

Le mot de *Sentence* en François, n'a point la premiére de ces deux ſignifications. Nous le

a Diſcite juſtitiam moniti & non temnere Divos.
A tenetis aſſueſcere magnum eſt.

le prenons donc en ce chapitre ſeulement dans la ſeconde, & nous entendons par là, une inſtruction morale exprimée en peu de mots.

Les Sentences rendent donc les Poëmes utiles ; & de plus, elles ont je ne ſai quel éclat qui plaît. Ainſi, l'on s'imagine aiſément que plus il y en a dans un ouvrage, plus il mérite cette approbation univerſelle, qu'Horace promet à ceux qui mêlent l'utile à l'agréable. Mais il n'y a point de vertu qui ne ſoit accompagnée de quelque vice dangereux.

Le grand nombre des Sentences fait retomber le Poëme en un ſtile qui eſt trop Philoſophe ; & le rejette en un ſérieux qui appartient moins à la majeſté du Poëme, qu'à l'étude des Savans, & à la gravité des Dogmatiques. Ces penſées ont d'elles-mêmes, & inſpirent une certaine ſageſſe tranquile, qui eſt contraire aux paſſions ; elles les refroidit dans les Auditeurs, & dans ceux qui les prononcent. Enfin, l'affectation de parler par Sentences fait que l'on en dit de fauſſes & de badines, ou qu'on les met dans la bouche de ceux, à qui leur condition & leur état préſent ne permettent pas tant de ſageſſe ni tant de doctrine. Nous avons un bon nombre de ces mauvais exemples dans les Tragédies de Sénéque.

Les miſéres d'Hécube dans la perte de ſon Royaume, de ſon mari, de ſes enfans, & de ſa liberté, ne la rendoient plus capables que d'aboyer, de hurler & de mordre, pour me ſervir du langage des Poëtes, qui pour cela,

la, l'ont judicieuſement métamorphoſée en Chienne. De qui donc ſont ces Sentences graves & tranquiles, & ces belles réfléxions morales?

Quicumque regno fidit, & magnâ potens.
Dominatur aulâ, nec leves metuit Deos:
Animumque rebus credulum lætis dedit:
Me videat, & te, Troja. Non unquam tulit
Documenta fors majora quàm fragili loco
Starent ſuperbi, &c.

Aſſurément ce ne ſont point les penſées de cette Hécube dont on emprunte le nom. Elles ſont du Philoſophe Sénéque écrivant en repos dans ſon cabinet, & meditant ſur les malheurs auxquels nous expoſent les grandes fortunes. L'unique intérêt qu'il prend, eſt d'en tirer des maximes utiles, & cette belle Morale, que lui fourniſſent les Trônes briſez, & la chûte terrible des Monarchies les plus puiſſantes.

Voila des Sentences fort mal employées; en voici d'autres, qui ne ſont pas mieux placées, & qui de plus, ſont froides, ridicules & fauſſes.

Oedipe cherchant un reméde pour ſecourir Thébes reduite dans la derniére déſolation, ſe voit contraint de faire évoquer l'Ombre de Laïus. Il ordonne à Créon de ſe trouver en cette céremonie, pour venir enſuite, lui en faire le récit. L'Ombre a paru; elle a déclaré le reméde qu'on lui demandoit, & Créon vient en faire ſon rapport au Roi. Il commence à lui déclarer qu'ils ne peut ſe réſou-

Digitized by Google

ſoudre à parler ; & il lui fait cette ridicule déclaration par Sentences.

Ubi turpis eſt medicina, ſanari piget.
Odere Reges dicta, quæ dici jubent.
Tacere liceat. Nulla libertas minor
A Rege petitur.
Ubi non licet tacere, quid cuiquam licet?

Il faut avoir une étrange manie de dire des Sentences, pour faire parler ainſi les gens en cette occaſion. Lors qu'il s'agit de déclarer l'unique reméde qui peut ſauver un Etat que le ſilence laiſſe périr ; n'eſt-ce pas une haute impertinence de dire, que la moindre liberté que l'on puiſſe demander à un Roi, eſt de ſe taire ; & qu'où il n'eſt pas permis de taire ce reméde, rien n'eſt permis ? Oedipe néanmoins, qui ſur les prémiers refus que Créon lui avoit faits de parler s'étoit mis en colére contre lui, juſqu'à le menacer de le faire mourir : *b* lors qu'il devroit s'irriter davantage par la continuation d'un refus ſi déraiſonnable, & par une allégation de raiſons ſi ridicules, qu'elles devoient lui faire croire que l'on ſe moquoit de lui ; néanmoins, diſje, comme ſi Oedipe avoit l'eſprit du Poëte, & qu'il eut plus d'inclination pour les Sentences, que pour le ſalut de ſes Sujets ; il ſemble tout radouci quand il en entend dire de ſi belles à Créon : & il veut en dire auſſi bien que lui. Il lui répond donc, que *ſouvent la liberté*

b Itane ſalutis publicæ indicium obrues
. . Mitteris erebo vile pro cunctis caput,
Arcana ſacri voce ni retegis tuâ.

liberté de ſe taire nuit plus aux Rois & aux Etats que la parole même ; & qu'enfin, *celui-là n'obéit pas, qui ne dit mot quand on lui a commandé de parler.* [c]

Le premier reméde à ces inconvéniens eſt, de s'imaginer les véritables Perſonnes parlant naturellement enſemble, & de ſe mettre en leur place pour voir ce que l'on diroit en une telle occaſion. [d] L'on apprendra ainſi à mettre les Sentences moins fréquentes, & à retrancher celles qui n'étant point néceſſaires pour donner l'idée de ce que l'on veut repréſenter, ne ſont fourrée que par parade. L'on apprendra encore à ôter à quantité de penſées cet air ambitieux, [e] qui fait un précepte général d'une niaiſerie. Et l'on dira en ces rencontres: *Je vous commande de parler; obéiſſez* : & non pas comme fait Sénéque : *Quiconque ne parle pas quand on lui commande de parler, ne fait pas ce qu'on lui commande.* Enfin, on ſaura placer mieux & rendre plus juſtes les Sentences que l'on employera.

Le ſecond reméde eſt d'exprimer les Sentences de telle ſorte qu'elles ne paroiſſent pas & que l'on en reſſente l'effet ſans les voir. C'eſt le ſentiment de Pétrone [f] Il a raiſon de nous renvoyer à notre Virgile : ce grand Poë-

[c] Sæpe vel linguâ magis,
Regi atque regno muta libertas obeſt.
Imperia ſolvit, qui tacet juſſus loqui.

[d] Reſpicere exemplar vitæ morum que jubebo
Doctum imitatorem, & veras hinc ducere voces. *Hor. Poët.*

[e] Ambitioſa recidet Ornamenta. *Hor. Poët.*

[f] Curandum eſt, ne Sententiæ emineant extra corpus orationis expreſſæ, ſed intexto veſtibus colore niteant. Homerus teſtis & Lyrici, Romanuſque Virgilius, & Horatii curioſa felicitas. *Petron.*

Digitized by Google

Poëte eſt admirable dans l'art d'inſérer les Sentences.

Mais avant que de parler de ces Sentences déguiſées ; faiſons encore cette réfléxion ſur les autres, qu'elles ſont miſes, ou dans la bouche d'une perſonne grave & tragique, ou dans celle de quelqu'un de la lie du peuple.

Nous avons juſques ici parlé des premiéres. Et à ce que nous en avons dit nous ajoûtons que le Poëte doit faire choix de celles qui excitent à l'action, & qui animent à faire agir promptement ceux à qui on parle, comme celle-ci ;

Audentes fortuna juvat :

Ou celles qui augmentent la paſſion ; comme ces deux figurées, & du même ſtile.

Quid non mortalia pectora cogis
Auri ſacra fames?
Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis?

On en uſe d'une autre maniére à l'égard du menu peuple, & des perſonnes Comiques. On les fait ſouvent parler par Sentences, ou pour mieux dire, par proverbes & par quolibets. La raiſon de cette diverſité, eſt que les perſonnes graves inventent ce qu'elles diſent, ſelon les occaſions ; ainſi, leurs Sentences ſont des réfléxions ou ſavantes ou judicieuſes, qui doivent leur être inſpirées par les objets préſens. Or il eſt rare que les objets préſens inſpirent ces ſortes de penſées générales à des per-

perſonnes paſſionnées, & fort attachées à leur intérêt. C'eſt là ce qui en doit regler l'uſage dans les Poëmes ; & ce que l'Art & la Nature ont fait pratiquer à Virgile. Mais les petites gens n'inventent pas ; ils ne font que redire par cœur ce que l'on peut ſuppoſer qu'eux-mêmes ont dit cent fois Ainſi, leurs Sentences ne leur coûtent aucune reflexion, ni aucun raiſonnement. De plus, elles ne trouvent pas de paſſion qu'elles interrompent contre l'Art : mais elle font rire, & cela eſt plus conforme à l'Art, & à l'air Comique.

CHAPITRE V.

Des Sentences déguiſées.

NOus venons de dire qu'il falloit déguiſer les Sentences ; uous propoſerons ici dans quelques exemples de Virgile, les maniéres dont il a fait ces déguiſemens. La plus générale eſt de ne point énoncer l'inſtruction morale univerſellement, mais d'en faire l'application à l'action dont il s'agit. Voici par exemple une Sentence pure, & prononcée univerſellement : *Ceux qui haiſſent leurs fréres en cette vie, en ſeront ſevérement punis dans les Enfers.* [a] Virgile l'applique à ſon action, en diſant qu'Enée étant dans les Enfers, y trouva dans les peines ceux qui avoient haï leurs fréres ſur la terre.

Il

[a] Hic, quibus inviſi fratres dum vita manebat
Incluſi pœnam expectant. *Eneid* 6.

Il y a diverſes maniéres de déguiſer les Sentences, & de les appliquer à l'action. Quelquefois la ſuite ſeule a cet effet, quand le Poëte eſt adroit à la bien ménager. [b] Dans le ſecond livre de l'Enéïde, les Troyens étoient en peine de ce qu'ils feroient du Cheval de bois que les Grecs avoient laiſſé. Enée qui fait ce récit rapporte les ſentimens de quelques perſonnes conſidérables, de Timœtes, de Capis, de Laocoon, & autres, & il y mêle les diſcours du peuple *qui dans la contrariété de ſes ſentimens ne ſavoit à quoi ſe réſoudre.* [c] On ne voir là qu'un ſimple récit de ce qui ſe paſſoit en cette occaſion particuliere entre les Troyens; cela ſe peut concevoir ſans Sentence & ſans propoſition générale & univerſelle. Mais ſi cette penſée eſt retirée de la ſuite & conſidérée ſeule; elle eſt ſans doute une Sentence, & un diſcours qui fait connoître en générale le naturel & les inclinations inquiétes d'un peuple, qui délibére en tumulté, & qui ne ſait à quoi ſe réſoudre:

Scinditur incertum ſtudia in contraria vulgus.

Il n'importe en quelle perſonne, & en quel nombre ces ſentimens ſoient énoncez:

Tu ne cede malis, ſed contra audentior ito Æn. 6.
Quo tua te fortuna ſinet.
Quo fata trahunt retrahuntque, ſequamur.
Quidquid erit, ſuperanda omnis fortuna ferendo eſt. Æn. 5.

Une

[b] Tantùm ſeries juncturaque pollet. *Hor. Poët.*
[c] Scinditur incertum ſtudia in contraria vulgus.

Une Sentence s'exprime également bien en toutes ces maniéres: & ces penſées tirées de leurs places & conſidérées ſans ſuite comme je les préſente ici, ſont de véritables Sentences, & des préceptes moraux qui nous affermiſſent contre toutes ſortes d'accidens fâcheux, & contre les oppoſitions de la fortune. Mais dans la ſuite du Poëme, ce ne ſont proprement ni Sentences, ni preceptes généraux; mais des avis que l'on donne à Enée pour les occaſions particuliéres, où il ſe rencontre.

La praſe Latine a en cela ſur la Françoiſe, un avantage qu'elle tire de l'Ellipſe. Il eſt ſouvent auſſi bon en Latin de ſupprimer un mot que de l'exprimer. De ſorte que ſupprimant le mot qui fait l'application particuliére, on laiſſe la penſée dans cette eſpéce d'ambiguité ingenieuſe que nous venons de trouver aux exemples précédens, où il n'y a rien de ſous-entendu. Voici un exemple de cette Ellipſe. Les Troyens réduits à la derniére extrémité par Turnus, & prêts d'être forcez, voïent Enée qui vient les ſecourir. Le Poëte dit: *Spes addita ſuſcitat iras.* Cette expreſſion ſignifie également, ou en particulier, que *l'eſpérance qu'ils reçoivent rétablit & augmente leur courage*; ou en général, que *l'eſpérance d'un ſecours prochain & aſſeuré releve le courage, & donne de nouvelles forces.* Si le Poëte eut ajoûté un mot, & s'il eut dit, *Ollis ſpes addita ſuſcitat iras*; le premier ſens ſeroit manifeſtement exprimé, & ce ne ſeroit pas une Sentence pure, mais l'application d'une Sentence. La ſuppreſſion de ce mot fait une

une Sentence en forme. Mais cette ſuppreſſion étant ſi naturelle que l'on peut ſans difficulté y ſous-entendre ce mot; elle fait rentrer la Sentence dans le corps du dicours, & l'empêche, pour ainſi dire, d'être en ſaillie. C'eſt une de ces liaiſons fines & délicates que Perſe demande. *d*

La ſeconde maniére de déguiſer les Sentences, eſt de les appliquer ſenſiblement à l'action particuliére. Cela ſe fait en mettant la concluſion particuliére d'un raiſonnement fondé ſur une propoſition générale que l'on n'exprime point. En voici un exemple. Didon ſe plaint de ce qu'elle n'avoit pas attaqué Enée pendant qu'il étoit en ſon pouvoir; & elle ſe fait cette objection; que cette attaque auroit été auſſi dangereuſe pour elle, que pour ſon ennemi. *Verum anceps pugnæ fuerat fortuna.* On peut y répondre par ce raiſonnement: quiconque eſt réſolu de mourir n'a rien à craindre; je n'avois donc rien à craindre, puiſque je ſuis réſoluë de mourir. Il eut été ridicule d'exprimer tout cela dans un Poëme, & de faire ainſi raiſonner une perſonne auſſi emportée que Didon étant alors. Il falloit donc choiſir l'un ou l'autre de ces deux propoſitions; chacune eſt aſſez intelligible. L'eſprit de celui qui compoſe détermine ordinairement cela ſans réflexion, & il prend le parti où le jette ſa ſageſſe trop tranquille, ou bien ſon imagination judicieuſement échauffée, & transformée en celle du perſonnage qui agit, & qui parle.

d Ut per lævæ ſeveros
Admittat junctura ungues.

Ainſi, le ſage & ſentencieux Sénéque n'eut pas manqué de prendre la propoſition générale. Qu'importe ? eut-il dit. *Nil timet certus mori.* Virgile a ſuivi ſon feu, & ſon ſtile ordinaire. *fuiſſet* ! (dit-il) *Quem metui moritura* ?

Souvent dans les Tragédies, où la Morale doit moins paroître que dans l'Epopée, Sénéque énonce ſes penſées moralement & par Sentences ; & Virgile au contraire, dans le Poëme Epique, & dans les endroits qui ſont pour la Morale, cache ſes Sentences ſous des figures, & ſous des applications particulieres. Ce Tragique dans le deſſein de joindre l'utile à l'agréable, en uſe de telle ſorte, qu'il fait diſparoître l'agréable, & qu'il étouffe la paſſion qui doit régner, pour mal placer une Sentence, dont ſouvent tout l'effet n'eſt que de choquer ceux qui y font de juſtes réfléxions ; comme dans ce que nous avons vû de l'Oedipe. Et Virgile retenant dans une Sentence qu'il employe, tout ce qu'elle a d'utile & d'inſtructif à quoi il eſt obligé, y mêle l'éclat & la tendreſſe des paſſions, avec un jugement & une adreſſe qui lui eſt particuliere.

Si quelque choſe nous doit exciter à la vertu & à la fuite des crimes, c'eſt ſans doute cette maxime : que la premiére & la plus belle récompenſe d'une bonne action, eſt la vertu même, & les bonnes habitudes que l'on contracte par ſes bonnes actions ; comme au-contraire, les actions vicieuſes impriment en nous l'amour des vices & les habitudes de les commettre, qui quelquefois paſ-

paſſent en une eſpéce de malheureuſe néceſſité. Ces habitudes ſont tellement enracinées en nous, que la mort ne nous les fait point quitter : nous conſervons éternellement les amours & les inclinations que nous avons contractées en cette vie, & avec leſquelles nous mourons. De ſorte que ceux qui ſont aſſez malheureux pour ſortir de cette vie avec des inclinations criminelles, s'engagent en des ſupplices effroyables, dans la connoiſſance qu'ils ont alors de la difformité des crimes dont ils ne peuvent plus ſe défaire, & de la beauté de la Juſtice & de la vertu dont ils ſe ſont privez pour jamais. Virgile enſeigne tout cela en diverſes Sentences déguiſées d'une maniére admirable.

La premiére eſt. Que les mœurs & les habitudes ſont la plus belle récompenſe des bonnes actions. Il joint cet excellent précepte à tant de tendreſſe qu'il eſt difficile de dire qui l'emporte en cet endroit, ou de l'utile, ou de l'agréable. Un jeune Seigneur, c'eſt Euriale, le plus aimable & plus le aimé des Troyens, trouve une occaſion importance de ſervir ſon Prince, à laquelle rien ne l'oblige que ſa ſeule vertu. Il l'embraſſe avec ardeur, & il va s'expoſer à une mort, qui peut-être coûtera la vie à ſa Mére. Elle aimoit ce fils avec tant de paſſion, qu'elle fut la ſeule qui le ſuivit en Italie, ſans craindre les périls ni les fatigues qui avoient arrêté toutes les autres femmes en Sicile. Euriale qui répondoit parfaitement à cet amour de Mére, n'oſe aller prendre congé d'elle, parce qu'il ne pourroit ſupporter la tendreſſe de ſes larmes. Il

la recommande donc au jeune Aſcagne. Aſcage la reçoit en ſa protection : & ils expriment de part & d'autre tous les mouvemens qu'un grand Poëte étoit capable de leur inſpirer. C'eſt au milieu de ces mouvemens, qu'un ſage Vieillard les larmes aux yeux, embraſſe Euriale & ſon cher Niſus ; qu'il les congratule, & que pour récompenſe de tant de vertu, il leur promet celle dont nous venons de parler.

Humeros dextraſque tenebat
Amborum, & vultum lachrymis atque ora rigabat.
Quæ vobis, quæ digna, viri, pro talibus auſis
Præmia poſſe rear ſolvi? Pulcherrima primum
Dii moreſque dabunt veſtri.

La ſeconde Sentence eſt, que nous perdons la vie ſans perdre les habitudes que nous y avons contractées. Le Poëte fait mention des habitudes fâcheuſes & affligeantes, à l'occaſion des Amans qu'Enée rencontre dans les mêmes miſéres qu'ils ſouffroient avant leur mort :

Æn. 6. *Curæ non ipſâ in morte relinquunt.*

Et il en dit autant des inclinations agréables, lorſque dans les Champs Elyſiens, Enée trouve les Héros qui prenoient les mêmes divertiſſemens auſquels avoient pris plaiſir avant leur mort.

Quæ

Quæ gratia currûm, Æn. 6,
Armorumque fuit vivis; quæ cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.

Le Poëte fait une application particuliére de celle ci par les termes de Chars & de Chevaux qu'il y joint. On les en peut entiérement retrancher; & ce qui reſtera ſans une Sentence pure & en forme. *Quæ gratia fuit vivis, quæ cura, eadem ſequitur tellure repoſtos.* La précedente eſt pure & générale dans les termes & dans l'expreſſion. *Curæ non ipſâ in morte relinquunt.* C'eſt la ſuite ſeule qui la rend ſinguliére, & qui la fait rentrer dans la Corps de l'action. Ces deux applications particuliéres diſent en général la même choſe, & enſeignent que *l'on garde éternellement les mêmes paſſions, & les mêmes habitudes que l'on a contractées pendant cette vie, & dont on ne s'eſt pas défait avant la mort.*

C'eſt encore ce que notre Poëte nous enſeigne, lorſqu'entre les ſupplices de ſon Enfer, il met celui que les criminels y ſouffrent à la vûë de la juſtice & de la vertu qu'ils ont mépriſée; & dont ils ſe ſont éternellement privez. La malheureux Théſée, [e] dit Virgile, eſt dans le Tartare, & y ſera éternellement; & Phlégie encore plus miſérable, fait entendre ces paroles à tous ceux qui ſont en ce lieu: Ecoutez, dit-il, à ces malheureux, & apprenez ce que c'eſt que la Juſtice & que la Piété. Cet endroit préſente une Sentence dégui-

[e] Sedet, æternumque ſedebit
Infelix Theſeus: Phlegiaſque miſerrimus omnes
Admonet, & magna teſtatur voce per umbras:
Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere Divos.

guiſée d'une maniére bien différente de celles dont nous avons parlé. Car les prémiéres ſont cachées dans l'expreſſion qui les contient. Mais celle-ci au contraire, n'eſt point contenuë dans l'expreſſion qui la préſente. Qui eſt-ce qui d'abord ne prendra pas ce vers de Virgile pour une Sentence, & pour un avertiſſement d'être juſte & pieux :

Diſcite juſtitiam moniti ; & non temnere Divos.

En effet, on ne peut douter que ce ne ſoit le deſſein du Poëte ; ſi l'on ne conſidére que ſa perſonne, & celle des Lecteurs : & l'on ne peut lui reprocher qu'il ne lui a pas donné toute ſa force : au contraire, c'eſt ſans doute rendre cette Sentence bien touchante & bien convaincante, que de la faire prononces dans cet épouvantable lieu de ſupplices, ou ſont cruellement punis ceux qui en ont négligé la pratique.

Mais lorſque ſans conſidérer la perſonne du Lecteur, on jette les yeux ſur la ſuite, & qu'on n'a égard qu'à celui qui parle, & qu'à ceux à qui il s'adreſſe : Il eſt difficile de ſe perſuader, que Virgile ait voulu inſpirer la piété & la juſtice à des ames qui n'en ſont plus capables, étant condamnées à ſouffrir des peines éternelles *f* dans un lieu d'où elles ne doivent jamais ſortir. Le ſens du Poëme eſt donc autre, puiſqu'il fait dire ces paroles en un endroit où il ne s'agit que de crimes & de châtimens. Les peines des ſens, qu'il a marquées

f Sedet, æternumque ſedebit.

quées par les chaînes, les foüets, les roües, & les feux, ne ſont pas les plus grandes. La conſcience en forme, à qui celles-là n'ont rien de comparable. Et comme notre Auteur a dit, que les choſes qui ſont hors de nous ne ſont pas même en cette vie la plus grande récompenſe des actions vertueuſes; il a voulu auſſi que nous ſçuſſions, qu'il en étoit de même des ſupplices; & que notre ame n'avoit point de plus cruel bourreau qu'elle-même.

Perſe qui a pris pluſieurs choſes de Virgile, peut bien en avoir tiré cette penſée. Ce Poëte n'a pû imaginer de ſupplice plus horrible, que de voir la Vertu, quand on s'eſt jetté dans la malheureuſe néceſſité de ne pouvoir plus la ſuivre. g Platon diſoit que ſi la Vertu pouvoit être vûë des yeux du corps, elle attireroit tout le monde. Quel ſupplice donc ne ſouffrent pas ceux qui la voïent plus clairement que par les yeux du corps, & qui loin de pouvoir joüir de ſa beauté, ſe voïent inſéparablement attachez à la difformité des vices contraires, avec leſquels on les force de faire cette comparaiſon, quand on leur crie au milieu de leurs tourmens:

Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere Divos.

g Magne Pater Divum ſævos punire Tyrannos
Non aliâ ratione velis, dum tetra libido
Moverit ingenium ferventi tincta veneno.
Virtutem videant, intabeſcantque relictâ.
Anne magis Siculi gemuerunt æra juvenci
Et magis auratis pendens laquearibus enſis
Purpureas ſubter cervices terruit?

CHAPITRE VI.

De quelques autres Penſées.

LEs *Pointes* & les belles Rencontres ſont dans l'Agréable, ce que les Sentences ſont dans l'Utile. Leurs brillans ébloüiſſent, les jeunes Poëtes, & les autres qui ont plus d'eſprit que de jugement. Les Sentences refroidiſſent l'action, & arrêtent les mouvemens par une gravité à contre tems ; & les Pointes corrompent la majeſté du Poëme par des gentilleſſes qui en ſont indignes. [a] Ces bons mots fourniſſent quelquefois des ſentimens forcez & ridicules, quand un Auteur veut

[a] *Jadis de nos Auteurs les pointes ignorées,*
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire ébloui de leur faux agrément ;
A ce nouvel apas courut avidement,
La faveur du Public excitant leur audace,
Leur nombre impetueux inonda le Parnaſſe,
Le Madrigal d'abord en fut enveloppé,
Le Sonnet orgueilleux lui même en fut frapé
La Tragedie en fit les plus chéres delices
L'Elegie en orna ſes douloureux caprices.
Un Héros ſur la Scene eut ſoin de s'en parer,
Et ſans pointe un Amant n'oſa plus ſoupirer.
On vit tous les Bergers dans leurs plaintes nouvelles
Fidéles à la pointe encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque mot eut toûjours deux viſages divers.
La Proſe la reçut auſſi bien que les Vers,
L'Avocat au Palais en heriſſa ſon ſtile
Et le Docteur en Chaire en ſéma l'Evangile,
La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux,
Et dans tous ces écrits la declarant infame
Par grace lui laiſſa l'entrée en l'Epigrame
Boil. Art. Poët.

veut les préparer, & faire naître les occasions de les employer. Agamemnon querelle Pyrrhus dans les Troades de Sénéque, & lui reproche que le lieu de sa naissance est enfermé dans les eaux. [b] Pyrrhus petit-fils de Thétis lui replique, que ces eaux étoient celles de son Ayeule: d'où on conclud, qu'elles ne peuvent nuire à son Isle, ni borner son Empire; puis qu'elles lui appartenoient en quelque façon. [c] C'étoit répondre ingénieusement: mais de quoi s'avisoit Agamemnon, de lui reprocher qu'il étoit né dans une Isle? Jamais ce Roi des Rois n'eût ainsi parlé à Pyrrhus, si le Poëte n'eût sçû ce que ce jeune homme avoit à répondre.

Il est plus facile de remédier à ce défaut, qu'à ce que les Sentences ont de mauvais; Parce que les Sentences & les Préceptes Moraux sont nécessaires à l'Epopée, qui est faite pour instruire, & qui ne le peut sans cela. Ainsi, on ne peut les bannir. Il faut en apprendre l'usage, & cela demande beaucoup d'art, beaucoup d'esprit & un jugement meur & ferme. Un composé de ces Piéces est une chose fort rare. Mais les Pointes sont si peu nécessaires, qu'on peut les retrancher entiérement. Nos Poëtes ont pris ce parti. Entre tant de Sentences, on trouve si peu de ces Pointes & de ces gentillesses; que l'on peut juger que celles qui s'y rencontrent s'y sont comme glissées sans que le Poëte y ait pris garde. Virgile étoit trop ingénieux pour ne rencontrer pas en son chemin beaucoup de

[b] Inclusa fluctu.
[c] Nempe cognati Maris.

Pointes qu'il n'a pas miſes, & que par conſéquent on peut préſumer qu'il a rejettées exprès.

L'*Amplification* des choſes dont on parle apartient encore au même génie; & les amateurs des brillans, & des belles penſées, ſont ſujets à une Amplification défectueuſe. Dans la Thébaïde de Sénéque, Oedipe renonce à l'innocence qu'il avoit conſervée au milieu des crimes qu'il avoit commis, & il les avouë tous, par le ſeul deſir de faire voir la grande amitié qu'il a pour ſa Fille Antigone. Il avoit égorgé ſon Pére, il avoit épouſé ſa Mére, ſans les connoître. Il s'en étoit cruellement puni. Mais voyant qu'Antigone ne l'abandonnoit point dans ſon malheur : O ma Fille, lui dit-il, je me ſai bon gré d'avoir commis un parricide & un inceſte à qui je dois votre naiſſance. *d* Le génie de Stace, & la manie qu'il a de faire toutes choſes grandes, eſt telle; qu'il aime mieux ſe contredire que d'y manquer. Quand il veut amplifier la valeur de Capanée, Jupiter ne croit pas que tout *e* ce qu'il eſt, ſoit trop pour combattre ce grand homme: & après avoir lancé un coup de tonnerre de toutes ſes forces; il eſt prêt de recommencer. Et quand il eſt queſtion de parler de la grande puiſſance de Jupiter: ce même Dieu rit de la vanité & de la foibleſſe de Capanée; & le dédaigne tellement, qu'il ſe réſout à peine de prendre en main

d Nata, quam tanti eſt mihi genuiſſe, vel ſic.
e Toto Jove fulmen adactum.

main ſon foudre pour le fraper. *f*

La *Doctrine* affectée & la connoiſſance de toutes les Sciences & de tous les Arts, eſt encore un écueil dangereux pour la vanité des Ecrivains. Si un Poëte doit tout ſavoir, ce n'eſt pas pour debiter ſa Science, & pour faire voir l'étenduë de ſon eſprit: mais pour ne rien dire qui le faſſe paroître ignorant, & pour parler correctement en quelques rencontres. Il faut même que ces rencontres ſoient naturelles, & qu'elles paroiſſent inévitables, & non recherchées. Nous en avons vû un exemple dans la Doctrine de l'immortalité de l'Ame, que Virgile a ſi judicieuſement, & ſi néceſſairement placée en ſon ſixiéme Livre.

Il eſt ſi aiſé d'employer en un Poëme les termes de toutes ſortes d'Arts, que c'eſt y faire peu de réfléxion, ou avoir l'eſprit bien médiocre, que d'ambitionner la loüange de l'avoir fait. Il ne faut que lire un Livre qui traite de l'Art dont on veut parler; ou s'entretenir avec quelque Artiſan: & puis, faire voir ce que l'on aura écrit à quelqu'un qui l'entende. Un Auteur ſera bien miſérable s'il n'en vient à bout par ce moyen: mais il ne ſera pas fort habile pour y avoir réüſſi. Jamais un grand Poëte n'aura cette baſſe & inutile vanité dans un Poëme Epique. Qu'il apprenne, & qu'il ſache tout; mais ſeulement pour s'en ſervir comme nous avons dit; & qu'il le faſſe en employant les termes les plus com-

f Potuit ſulmen meruiſſe ſecundum.
Ipſe furentem
Riſit, & incuſſa ſanctarum mole comarum
Quænam ſpes hominum tumidæ poſt prælia Phlegræ?
Tunc etiam feriendus? ait.

communs & les plus intelligibles qu'il pourra. Il ne faut jamais géner inutilement l'eſprit de ſes Lecteurs : les Paſſions & le plaiſir demandent un grand dégagement de tout le reſte.

Le deſir de paroître Docte fait que le Poëme s'en reſſent par tout. On verra des Femmes qui dans une paſſion violente feront réflexion à des choſes, que vrai-ſemblablement elles ignorent, & auxquelles, quand elles les ſauroient, elles ne doivent point penſer dans l'état où elles ſe trouvent. Ces Héroïnes Poëtiques ſavent l'Hiſtoire, la Fable, la Géographie, quantité de Proprietez naturelles & curieuſes, de fort belles leçons de Morale : enfin, elles n'ignorent rien dans leurs emportemens, de tout ce que le Poëte ſait dans ſon Cabinet, & au milieu de ſes livres & de ſes recueils. Si elles ſe plaignent de quelque cruauté, elles alléguent tout ce qu'il y a eu de Tyrans cruels, & connoiſſent ſans ſe méprendre, en quoi conſiſtoit la mauvaiſe inclination de chacun d'eux. Ce n'eſt pas aſſez que de nommer Buſiris & Dioméde il faut y ajoûter les Autels de l'un, & les Chevaux de l'autre. Elles auroient honte de ſavoir ſeulement que les Scythes ſont cruels; elles ne doivent pas ignorer qu'ils n'ont point de demeure arrêtée; mais qu'ils ſont aujourd'hui en un lieu, & demain en un autre. g C'eſt

g Quis Colchus aut quis ſedis incertæ Scytha
Commiſit ? aut quæ Caſpium tangens mare
Gens juris expers aula ? Non Buſiridis
Puerilis aras ſanguis aſperſit feri.
Nec parva gregibus membra Diomedes
Suis epulanda poſuit.

C'eſt ce que ſavoit l'Andromaque de Sénéque, & à quoi elle faiſoit réflexion pendant le triſte récit de la mort de ſon fils unique le petit Aſtyanax, que l'on venoit de précipiter du haut d'une Tour. Si l'on fait toutes ces réfléxions, on ne peut être touché de ces plaintes ſi doctes : & ſi l'Auditeur n'y penſe pas, à quoi ſervent-elles ? *h*

Les fureurs de Médée ne ſont pas moins doctes, que la triſteſſe d'Andromaque. Cette Furieuſe menace de brûler le Palais du Roi de Corinthe. La flâme ſera ſi grande qu'on la verra du Promontoire de Malée, qui eſt à l'autre bout du Péloponnéſe. Cela ne ſuffit pas; cette paſſion n'eût pas été aſſez docte, ſi Medée n'eût ajoûté, que ce Promontoire n'eſt pas acceſſible, & que les rochers qui l'environnent à fleur d'eau, obligent les Vaiſſeaux à faire des longs circuits, & à n'en approcher que de fort loin, ce qui alonge beaucoup la Navigation. Quelquefois même, ne pouvant exprimer ces choſes d'une maniére aſſez étenduë pour être intelligible, tout ſera renfermé en une épithéte, en un adverbe, ou en quelque autre mot, qu'il faudra que le Lecteur devine. Les Poëmes ne ſont point inventez pour cela.

Je ferai encore ici une réfléxion; que s'il faut éviter l'oſtentation, & ne pas affecter de paroître Docte : il ne faut pas auſſi ſe jetter dans un faute contraire à celle-là, & paroître ignorant, comme Stace a fait au commencement de ſa Thébaïde. Il entreprend la guerre

h Nec nocte paratum
Plorabit qui me volet incurvaſſe querelâ. *Hor. Poët.*

guerre d'Ethéocle & de Polynice, & avant que d'entrer en matiére, il raconte tout ce qui s'eſt paſſé dans la fondation de Thébes, & depuis juſqu'à leur tems. Il exprime cela par un Doute : & il demande à ſes Muſes, s'il doit commencer ſon récit par le raviſſement d'Europe.[1] Ce doute marque une ignorance de l'Art ſi groſſiére, que c'eſt bien manquer de jugement que de donner de ſoi-même à ſes Lecteurs une opinion ſi deſavantageuſe.

CHAPITRE VII.

De l'Expreſſion.

L'Expreſſion doit être accommodée aux matiéres que l'on traite, & par conſéquent être belle, noble, & élevée dans le Poëme Epique, comme dans la Tragedie.[a] Mais il eſt important de remarquer que cette beauté & cette grandeur ont beacoup d'étenduë & ſont comme un genre qui a pluſieurs eſpéces particuliéres. Cela ſera aiſé à concevoir, ſi on ſe reſſouvient de ce que nous avons dit au livre quatriéme, du Caractére du Héros, & de tout le Poëme en géneral. Le Caractére d'Achille, celui d'Ulyſſe, celui d'Enée ſont grands,

[1] Unde Jubetis
Ire Deæ ? Gentiſne canam primordia diræ. &c.

[a] Effutire leves indigna Tragœdia Verſus.
Indignatur enim privatis & prope ſocco
Dignis carminibus narrari cœna Thyeſtæ.
Hor. Poët.

grands, & ſont néanmoins bien différens entre eux. L'Iliade eſt toute dans les combats, dans la colére, & dans un emportement continuel ſans borne & ſans meſure. L'Odyſſée au contraire, n'eſt que Prudence, que Patience, & que Sageſſe. Auſſi, les Savans remarquent une différence conſiderable dans le ſtiſte & dans les vers de ces deux Poëmes. Il y a bien du flegme dans l'Odyſſée; mais l'Iliaeſt toute de feu. L'Enéïde doit être beaucoup plus tendre que les deux Poëmes Grecs.

Outre cette prémiere diſtinction dont chaque partie comprend un Poëme entier : il y en a encore de moindres, qui diviſent chaque Poëme en ſes Epiſodes & en ſes moindres parties : car quoi qu'un même Caractére doive dominer, il ne doit pas néanmoins être par tout. Il ſe trouve ſouvent des endroits bien différens les uns des autres. Cela change tellement le ſtile, que quelque fois la colére fait chauſſer le Coturne à un Perſonnage Comique, & que la douleur le fait quitter aux Rois.[b] Il me ſouvient d'une Reine de Théatre qui ſe plaignoit de ſes longues miſéres avec un ſtile qui y étoit bien oppoſé. Elle les mettoit en paralélle avec le bonheur de ſes prémieres années; & elle comparoit ces divers états aux diverſes ſaiſons: mais de telle ſorte qu'elle s'arrêtoit ſeulement à décrire tout ce que le Printems a de beau & d'agréable. Et lors qu'aprés un très long tiſſu de ces belles choſes qui n'inſpiroient que le plaiſir

[b] Interdum vocem Comœdia tollit
Iratuſque Chremes tumido delitigat ore :
Et Tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.
Hor. Poët.

plaiſir & la joïe, elle paſſoit à la deſcription de l'Hyver, & que l'on eſpéroit ouïr enfin quelque choſe de conforme à l'état de cette Princeſſe infortunée, elle donnoit le change. Elle faiſoit une deſcription de l'Hyver, non en repréſentant ce qu'il a de triſte ; mais en s'étendant ſur toutes les beautez du Printems qui lui manquent. Tout cela étoit exprimé en termes choiſis, qui aſſurément ont coûté au Poëte ces études & ces veilles qu'Horace condamne dans les plaintes. c

Il ne ſuffit pas de bien exprimer la Paſſion que l'on traite, il faut de plus, ne pas la prévenir par quelque deſcription qui donne d'abord les ſentimens oppoſez. Je ne ferai point naître l'Aurore en riant, pour voir les triſtes fureurs où Didon s'abandonne, quand la prémiere clarté du jour lui préſente la fuite d'Enée. Ceci ne regarde pas moins la doctrine des ſentimens, que celle de l'Expreſſion ; & ſouvent le tour & l'Expreſſion fera toute la beauté d'une penſée. Une fable, une alluſion, un point de doctrine, une métaphore, ou quelque autre figure, ſera toute renfermée dans un mot. Ce que nous allons dire eſt plus particuliérement pour l'Expreſſion.

Les Poëtes ſont obligez à garder les Regles de l'Art : mais ils ne doivent pas les faire paroître ouvertement. Souvent même ces réfléxions nuiſent, & empêchent le plaiſir & la paſſion. En ce cas ils ont recours à quelque expreſſion, & à quelque terme, qui étant de ſoi-même indifférent pour la matié-

re

c Nec nocte paratum
Plorabit qui me volet incurvaſſe querela. *Petr.*

re qui eſt traitée, & n'obligeant le Lecteur à aucune réflexion qui diminuë ſon application au principal; donne lieu néanmoins de trouver les regles & l'artifice, à ceux qui le cherchent. En voici un exemple tiré de la ſuppoſition de ceux qui prétendent qu'Enée n'a point paſſé l'Hyver en Afrique. Le Poëte repréſente l'empreſſement avec lequel les Troïens mettoient leurs navires en état de faire voile en Italie, & il l'exprime ainſi:

Frondentesque ferunt ramos, & robora ſylvis Infabricata, fugæ ſtudio.

La penſée de Virgile paroîtra ſuffiſſamment renduë, ſi l'on dit, que *Les Troyens diſpoſoient leur départ avec tant d'ardeur & de précipitation; qu'ils apportoient les arbres preſque au même état qu'ils étoient, ſans ſe donner le loiſir de les polir, d'ôter l'écorce, ni même les ébrancher.* Et toutes-fois on n'a point exprimé le mot *frondentes*, qui marque expreſſement que ces arbres avoient des feüilles: d'où l'on peut conclure que ce tems n'étoit point la ſaiſon d'Hyver; & que cette autre expreſſion *Hyberno ſidere*, que Virgile employe dans la même occaſion, ne peut déſigner cette même Saiſon; mais qu'elle marque ſeulement *la conſtellation orageuſe* d'Orion, qui regnoit en Eté. d

Les deux remarques que j'ai faites en ce Chapitre, ſont d'autant plus néceſſaires que ceux-là même qui n'inventent pas, mais qui n'entreprennent que de traduire, n'y ſont

d Quin etiam Hyberno moliris ſidere claſſem.
Dum pelago deſævit hyems, & aquoſus Orion.

pas toûjours assez de réflexion. Un des plus illustres Traducteurs de l'Enéïde, a donné en un seul vers l'exemple de ces deux choses. C'est en celui-ci du cinquiéme livre.

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas.

Cela signifie que *le septiéme Eté finissoit déja depuis la ruine de Troye.* Le Poëte fait connoître par là, qu'Enée n'a point passé l'Hyver à Carthage, puis qu'il y est arrivé vers le Solstice du septiéme Eté; & que sur la fin de ce même Eté, il est de retour en Sicile. Cela fait encore voir qu'Anchise, dont alors on célébroit l'anniversaire, étoit mort à la fin de l'Eté. Cela sert enfin beaucoup pour connoître quel est le tems & la durée de l'Action Epique dans l'Enéïde. On a donc ruïné toutes ces preuves, & l'on en a mis de toutes contraires en cette traduction.

Le septiéme Printems peint la terre de fleurs.

De plus, cette expression agréable, & ces termes de *Printems*, de *fleurs*, & de *terre peinte*, sont tout-à-fait opposez à la pensée de celui qui parle, & à l'occasion où cela est dit. Les Dames Troyennes pleuroient moins la mort d'Anchise, dont on faisoit l'anniversaire, que les miséres qu'elles avoient déja souffertes sur la Mer, & celles qui leur restoient encore à souffrir. Elles ne pensoient donc pas aux Fleurs du Printems, ni aux beautez de la terre; mais à tout ce que la Mer a de triste & de fâcheux : & elles la regardoient

gardoient les larmes aux yeux, & les soûpirs & les plaintes dans la bouche;

Cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes: Heu! tot vada fessis,
Et tantum supereſſe maris!

CHAPITRE VIII.

Comment il faut juger de l'Elocution.

QUoi que nous ayons dit des regles en ce traité, & de quelque maniére que nous nous soyons exprimez; notre dessein n'a pas été de former un Poëte, & d'enseigner à faire une Epopée: mais de faire mieux concevoir l'Enéïde. Ainsi, nous devons tout faire retomber sur la maniére dont on doit juger de cet excellent ouvrage. C'est dans cette vûë que nous ajoûterons ici quelques reflexions générales, à celles que nous avons déja faites.

La justesse du jugement que l'on porte des Pensées & de l'Elocution d'un Auteur, dépend de la nature du Poëme qu'on lit, & que l'on doit connoître; & de plus, des qualitez de l'esprit de celui qui le lit.

Horace touche le premier point, dans la comparaison qu'il fait de la Poësie avec la Peinture. * Les Peintures ont leurs jours, leurs

* Ut Pictura Poësis erit. Quæ si propius stes,
Te capiat magis, & quædam si longius abstes.
Hæc amat obscurum, volet hæc sub luce videri. &c.

leurs distances & leur point de vûë, hors desquels elles perdent leurs graces & leur régularité. Les figures qui ornent la voûte d'un Dome extraordinairement élevé, sont grossiéres où elles sont ; & ne présentent à ceux qui les regardent de près, que des membres monstrueusement disproportionez. Un homme se rendroit ridicule, s'il railloit sérieusement ces postures disgraciées, pour lesquelles les personnes intelligentes n'ont que de l'admiration. Parce qu'en effet, ces irrégularitez sont beaucoup plus difficiles à bien faire, que toutes les beautez ordinaires, où tout est juste & régulier.

Il en est de même des ouvrages des Poëtes. Il est aisé de railler de la même maniére les plus excellens & les plus admirables. On invectivera contre Homére de ce qu'il pousse la bravoure d'Achille jusqu'à la brutalité ; & de ce qu'il rabbaisse la patience d'Ulysse jusqu'à souffrir l'état de mendiant. On rira de la douceur & de la dévotion d'Enée : & on lui préférera la valeur de Turnus. Et néanmoins, ce qui paroît défectueux en ces Héros Poëtiques, ne l'est que comme certaines Peintures sont irrégulieres quand on les a tirées hors de leur place, & qu'on les considére seules, & sans leurs accompagnemens. Ces défauts prétendus ont bien plus de justesse & d'artifice, & sont beaucoup plus difficiles à manier, que les beautez plattes, & les froides & languissantes perfections que les Poëtes les plus médiocres peuvent transporter de la Morale dans leurs prémiers Personnages.

La Poësie a donc son jour & son point de vûë comme la Peinture. Et pour connoître la

la beauté & l'artifice de quelque endroit, il ne faut pas l'examiner ſeul, & ſans ſes accompagnemens ; on ſeroit en danger de ſe méprendre. On doit le lire avec les mêmes emportemens, avec leſquels il a été écrit. Et il faut que le Lecteur prenne ces mouvemens dans la ſuite, dans la matiére, & dans le fond du Poëme. Faire autrement, c'eſt ſe tromper, ou vouloir tromper les autres. C'eſt faire comme Eſchynes quand il reprochoit à Demoſthéne, que les termes dont il ſe ſervoit étoient moins des paroles que des monſtres dans un diſcours. *b* Pour les faire paroître tels, il les propoſoit hors de leur place, & ſans cette ardeur avec laquelle ils avoient été prononcez & ouïs. Cicéron dit que cela n'eſt pas difficile. *c* Il n'eſt donc pas difficile de reprendre quelques beaux endroits d'Homére & de Virgile, & de les tourner en ridicules, par la malignité d'un envieux, ou enfin, par les chicaneries d'un calomniateur.

Nous pouvons auſſi tomber en ces fauſſes Critiques, faute de connoiſſance & d'étenduë d'eſprit. Nous voulons qu'Homére & Virgile ayent formé les mœurs & les coûtumes de leurs Perſonnages ſur les nôtres. Nous trouvons de la bizarrerie en des façons de parler, qui ſeroient ridicules en François ſi on les traduiſoit mot à mot. Nous trouvons de grandes baſſeſſes dans les termes de chaudrons & de marmites, dans le ſang, dans les graiſſes, dans les inteſtins & autres

b Verborum portenta.

c Facile eſt enim verbum aliquod ardens, ut ita dicam notare ; idque reſtinctis animorum incendiis irridere.

parties des Animaux, parce-que tout n'eſt plus que dans nos cuiſines & dans boucheries, & que ces choſes nous font dir le cœur. Et nous ne prenons pas g que tout cela au tems d'Homére & de gile, étoit au goût du Saint Eſprit mê qui n'a jamais pû l'avoir mauvais; que I avoit très ſoigneuſement ordonné toutes choſes à Moyſe, comme les plus auguſte les plus vénérables qu'il vouloit que l'on ploïât dans la Religion & dans le culte exigeoit des hommes: & qu'enfin, les nes les Princeſſes, & les perſonnes les délicates les regardoient avec attention, reſpect, & avec vénération. C'eſt donc vant ces idées que nos Poëtes ont dû en ler. Il auroient été impies de traiter ces tiéres avec mépris. Et peut-être même q Chrétien ne feroit guére mieux, s'il oſoit railler, en faiſant réflexion que les li d'Homére & de Virgile en uſent beauc moins que quelques livres de la Sainte ble, *d* que l'on expoſeroit à la raillerie Libertins & des Athées.

L

d Moab *olla* Spei meæ. Moab *lebes* ſpei meæ, &c. 59. 107 Porro filii Heli, filii Belial neſcientes Domi neque officium Sacerdotum ad populum: ſed quicumqu molaſſet victimam, veniebat puer Sacerdotis, dum coqu tur carnes, & habebat fuſcinulam tridentem in manu ſu mittebat eam in lebetem vel in caldariam, aut in ſive in cacabum: & omne quod levabat fuſcinula tol Sacerdos ſibi. Sic faciebant univerſo Iſraëli venien Silo. Etiam antequam adolerent adipem, veniebat Sacerdotis, & dicebat immolanti: Da mihi carnem coquam Sacerdoti: non enim accipiam à te carnem tam ſed crudam. Dicebatque illi immolans: Incen primùm juxta morem hodie adeps, & tolle tibi quan deſiderat anima tua. *Reg.* 1. c. 2.

L'expreſſion n'a pas moins d'étenduë en ſon genre, & ne demande pas moins d'étude. Le Grec & le Latin ſont deux Langues mortes, dont nous ne ſommes plus les maîtres. Elles ont leur tour, leur délicateſſe, & leur beauté, que nous devons étudier dans les originaux les mieux reçûs. Ce ſeroit être vain, que de préſumer entendre des langues que nous ne parlons plus, auſſi-bien que les Peuples qui les ont cultivées pendant tant de ſiécles, & que les hommes qui les ont le plus perfectionnées, & qui y ont le mieux réuſſi. Un François oſeroit-il aujourd'hui prétendre qu'il a plus de conditions néceſſaires à un parfait Critique d'Homére, que n'en avoit Ariſtote? Il faut donc le croire quand il nous aſſûre, que ce Poëte a ſurpaſſé tous les autres dans l'art de bien écrire, ſoit pour ce qui regarde les ſentimens & les penſées, ſoit pour ce qui regarde l'expreſſion : & que non ſeulement il a excellé ſur tous les autres; mais qu'il a parfaitement bien réuſſi. *e*

Nous pouvons donc conclure en finiſſant comme nous avons commencé. Les Langues, comme les Poëmes ſont des inventions de l'Art & du génie, qui leur donne leur forme & leur perfection. *f* Si nous voulons les bien connoître, & bien juger des Anciens, nous devons avant tout, nous former le ju-

 gement.

e Λέξει καὶ διανοίᾳ πάντας ὑπερβέβληκε. Τὰς διανοίας καὶ τὴν λέξιν ἔχειν καλῶς, οἷς ἅπασιν Ὅμηρος κέχρηται καὶ πρῶτος καὶ ἱκανῶς. *Poët. cap.* 24.

f Uſus, Quem penes arbitrium eſt & jus, & norma loquendi. *Hor. Poët.*

gement. De même que quand on veut connoître ſi une ligne eſt droite, on ne prend pas un morceau de bois tel qu'on le rencontre pour l'y appliquer : il faut que ce morceau de bois ait lui même été prémierement dreſſé ſur quelque choſe de bien droit, ſi l'on veut qu'il ſerve de regle. Sans cela, ſi on l'applique, & qu'il ne touche pas à tous les endroits de la ligne; on ne devinera pas ſi le défaut eſt dans la ligne, ou dans le morceau de bois. Ainſi avant que de juger d'un Poëme, il faut rendre notre jugement régulier, & l'éprouver ſur les ouvrages excellens des meilleurs Maîtres. S'ils ne nous plaiſent pas, nous devons plûtôt croire que le défaut eſt dans notre jugement, que dans ces modéles: & s'ils nous plaiſent; nous pouvons nous fier à nous mêmes avec plus d'aſſûrance, ſuivant cette judicieuſe penſée de Quintilien : que celui a qui Cicéron plaît, doit par là reconnoître qu'il a beaucoup profité.

Diſons la même choſe de nos quatre Auteurs. Une perſonne peut ſe fier à ſon jugement en ce qui regarde le Poëme Epique, & peut s'aſſûrer de ſa régularité & de ſa droiture, quand ſes penſées, ſon génie, & ſes raiſonnemens ſe trouvent conformes aux préceptes d'Ariſtote & d'Horace, & à la pratique d'Homére & de Virgile.

FIN.

Digitized by Google

Fragmens pris des Remarques de Mr. Dacier, *ſur les endroits de* la Poëtique d'Ariſtote, *qui ont du raport* au Chap. 12. du 3. Livre de ce Traité.

QUoique l'Epopée ſoit plus étenduë par ſes Epiſodes que la Tragédie, il y a pourtant une même régle pour la longueur de ces deux Poëmes. Il faut qu'on puiſſe les parcourir l'un & l'autre d'un coup d'œil, & que la mémoire puiſſe les embraſſer & les retenir ſans peine; car ſi on a perdu l'idée du commencement, quand on arrive à la fin, c'eſt une marque que ſon étenduë eſt trop grande, & cette grandeur exceſſive ruïne toute ſa beauté.

Ariſtote voyant les Athéniens aſſiſter dans un même jour à pluſieurs Tragédies avec plaiſir & ſans rien perdre du ſujet, jugeoit de là avec raiſon, qu'ils étoient capables de comprendre & de retenir ſans peine le ſujet d'un ſeul Poëme, dont le recit ne dureroit pas plus long-tems que le recit de toutes ces différentes piéces. Il borne donc l'étenduë de l'Epopée à cette grandeur; c'eſt-à-dire, qu'il veut qu'un Poëme Epique puiſſe être lû entier en un ſeul jour, prétendant que tout ce qui paſſera ces bornes, ſera d'une grandeur exceſſive, où la vûë s'égarera, & qu'on ne pourra en voir la fin ſans avoir perdu l'idée du commencement. Et ce qui favoriſe extrémement cette déciſion, c'eſt que l'Iliade, l'Odyſſée, & l'Enéïde ſont entiérement conformes à la Régle d'Ariſtote: elles peuvent être lûës chacune

dans un ſeul jour. Voilà l'explication de ce paſſage, dont on avoit ou éludé, ou peu éclairci les difficultez. Ariſtote ne parle ici que de la durée du Poëme, & il n'a garde de vouloir régler la durée de l'action, parce qu'il n'y a point ſur cela de régles certaines, & que le Poëme Epique embraſſe plus ou moins de tems, ſelon la nature de l'action qu'il repréſente. Si c'eſt une action violente & pleine d'emportement, ſa durée eſt moins grande, car tout ce qui eſt violent ne peut durer longtems, voilà pourquoi l'Iliade qui repréſente la colére d'Achille, ne contient en tout que quarante-ſept jours; mais ſi c'eſt une action douce, elle peut durer autant de tems que le Poëte le juge à propos, pourvû que ſon Poëme ne croiſſe que juſqu'à la méſure qui vient d'être marquée. Voilà pourquoi Homére à pouſſé la durée de l'action de l'Odyſſée juſqu'à huit ans & demi; & Virgile a donné à celle de ſon Enéïde près de ſept annees.

TABLE

Digitized by Google

TABLE
DES
PRINCIPALES
MATIERES
DE CE TRAITÉ.

Le Chifre marque les pages, & la Lettre N les Notes.

A.

Achevement (l') ce que c'eſt. 188. Quel il eſt dans l'Eneïde. 192. Dans l'Odyſſée. *ibid.* Dans l'Iliade. 193

Achille. S'il merite des loüanges. 59. Son action choiſie par Homére. 63. Son deſſein en venant à Troye. 151. N. Pourquoi il ſe reconcilie avec Agamemnon. 152

Action. (l') Ses qualitez. Par qui elle doit être conduite. 8. Ses différentes eſpéces. 76. Ses conditions. 124

Admirable (l') quel il eſt dans l'Epopée ſelon Ariſtote. 255. Ses régles. 259

Adreſſe d'Homére dans la diſpoſition de l'Odyſſée. 157.

Adultére (l') de Mars & Venus. Comment il doit être regardé. 413

Ajax. Sa Harangue dans les Métamorphoſe d'Ovide. 262.

Amplification. (l') Ses défauts. 476

Digitized by Google

Anchiſe. Son diſcours à Enée eſt-il Dramatique. 27
Ariſtote. Son ſentiment ſur la Poëſie. 6. Sur la nature des Epiſodes. 117. Sur la totalité de l'action 148.
Arts. Ce qu'ils ont de commun avec les Sciences, & en quoi ils en différent. 1
Aſſemblées. (les) Quelles elles doivent être dans les Poëmes. 242
Attributs (les) de Dieu partagez en quatre perſonnes au 10. Liv. de l'Enéïde. 407
Avare. Si l'on peut prendre un avare pour Héros. 341
Auditeurs. (les) Si les Poëtes en ont. 314
Auteur (l') Son ſentiment ſur l'Ode 34. Liv. 1. d'Horace. 233. N. Leurs divers Talens. 240. N

B.

Betis. Son Hiſtoire. 392. N
Bonté (la) des Mœurs ſelon Ariſtote. 333

C.

Capanée. Ses extravagances dans la Thébaïde. 402. Il veut attaquer les Dieux. 403. Terreur qu'il leur inſpire. 404
Caractére. (le) Ce que c'eſt. 350. Comment on peut l'embellir. 355. Celui d'Achille. 360 d'Ulyſſe. 362. d'Enée. 365. de Didon. 368
Cauſes (les) extérieures des Mœurs. 299. *& ſuiv.*
Chimiſtes (les) trouvent leur Art dans l'Enéïde. 275
Chlorée. La deſcription de ſes Armes. 450
Ciceron. Son adreſſe dans la premiére Oraiſon contre Catilina. 263
Cid. (le) Ce qu'il a de merveilleux. 258
Cinna. Exemple de la *Peripetie.* 184
Claudien blâmé. 224. *& ſuiv.*
Colére (la) d'Achille eſt le commencement de l'Iliade.

Digitized by Google

liade. 156. Cauſe de cette colére. 166
Colére (la) régne dans Troye & hors de Troye. 381
Comedie (la) Si c'eſt un véritable Poëme. 21. Pourquoi elle eſt au deſſous de la Tragédie. *ibid.*
Comparaiſons (les) leurs qualitez. 453. D'Aſcagne a une pierre précieuſe enchaſſée. 454. Du Gui à un Rameau d'Or. 455. D'Ajax à un Ane. 456. Défenſe de cette comparaiſon. 457
Complexion (la) cauſe des Mœurs. 305
Continuité (la) de l'action, comment elle eſt obſervée. 278
——— de la Narration ſuivie par Virgile. 273. Par Homére. 280
Creon. Les Sentences qu'il dit à Oedipe. 461
Cruauté (la) de Turnus. 396

D.

Demée dans Térence ſa conduite à la fin des Adelphes. 346
Dénouëment de l'Iliade. 169. De l'Odyſſée. *ibid.* De l'Enéide. 172. Régles d'Ariſtote ſur le dénouëment. 183. Différens effets du dénouëment. 184
Deſcriptions (les) leurs qualitez. 447. Si elles peuvent être mêlées de paſſion. 448. Deſcriptions de Sénéque trop enjoüées. 451
Didon. Ses plaintes au départ d'Enée. 264. Si le Diſcours qu'elle tient à ſa Sœur eſt Dramatique. 272
Dieux. Origine de leurs noms. 5
Divinitez Phyſiques. 408. Morales. 409. Si Homére leur a pû donner des paſſions humaines. 412. Comment elles agiſſent. 419. Par Miracle. 420. Par ſonges. 421. Quand on les peut employer. 425. Comment elles deshonoreroient le Héros. 435. Différence de leur ſecours d'avec celui des hommes. 437
Diviſion. (la) Ses effets dans le Poëme Dramatique.

Digitized by Google

que. 281
Dramatique. Pourquoi ce nom eſt donné aux Piéces de Théatre. 12
Durée, (la) quelle elle doit être dans la Tragédie. 196. Dans l'Epopée. 197. Durée de l'Iliade. 199. De l'Odyſſée. 200. De l'Enéïde. 201

E.

Ellipſe. (l') Avantage qu'elle donne au Latin ſur le François. 466
Elocution (l') ſa principale partie. 441. Fauſſes idées qu'on s'en forme. 404. Leur origine. 445
Enéide. (l') Son but. 49. Qualitez de ſon Héros. 52. Sa fiction. *ibid.* Ses perſonnages. 55. Ce qui lui eſt eſſentiel. 77. Son commencement, ſon milieu, ſa fin. 159
Epicuriens. (les) S'ils peuvent donner des paſſions à leurs Dieux. 416
Epiphonéme de Virgile. 207. De Stace. *ibid.*
Epiſodes. Quand il faut les faire. 64. Pourquoi ainſi nommez. 104
Epopée. Son Origine. 5. Horace cité ſur ce ſujet. *ibid.* N. Son uſage. 9. En quoi elle différe de la Tragédie. *ibid.* Ses avantages ſur la Philoſophie, & ſur l'Hiſtoire. *ibid.* En quoi elle cede à la Tragédie. 10. Ses qualitez eſſentielles. *ibid.* Ses préceptes. *ibid.* Ce que c'eſt que l'Epopée. 11. En quoi elle différe de pluſieurs autres ſortes de Poëmes. 12. A quoi elle a du raport. *ibid.* Ce qu'elle eſt proprement. 13. Sa Nature, ſa Matiére, ſa Forme, ſa Fin. 14. Une Epopée en Proſe ſeroit-elle un Poëme. 22
Eſope. Comment on peut amplifier ſes Fables. 39
Ethéocle. Ses querelles avec ſon Frére. 155
Exemples. Si le Poëte en peut donner de mauvais. 389. Comment Enée en pourroit donner. 390
Expreſſion (l') de l'Enéide. 481

Digitized by Google

F.

Fables. Pourquoi ainſi nommées. 4. Leurs différentes eſpéces. 23. Leurs qualitez. 25. Leurs parties. 26. Comment il faut les inventer. 27. Exemples de cette invention. 28. Comment on rend les Fables raiſonnables. 29. Comiques. 30. Déguiſées. *ibid.* Exemple de ce déguiſement. *ibid.* Comment on les peut multiplier. 87. Différentes de l'Action. 153
Femmes. (les) Si elles ſont plus bonnes que méchantes. 306
Fiction. (la) Différente de la fauſſeté. 72
——— (la) eſt l'ame du Poëme Epique. 426. N.
Fleur. (la) Comedie d'un Poëte Grec. 67. Citation d'Ariſtote ſur ce ſujet, *ibid.* N.

G.

Genre (le) démonſtratif, ce qu'il produit. 442
Georgiques. (les) Leur diſpoſition. 211
Gloire (la) d'Enée. Si elle eſt au deſſus d'Achille. 304.
Guerre de Troye, Si elle eſt un tout. 146

H.

Heraclius (l') de Corneille bien conduit. 342
Héros. Leurs malheurs propres à la Tragedie. 194. S'ils le ſont dans l'Epopée. *ibid.*
Homere. Préféré aux Philoſophes. 7. Loüé. 32. Son but dans l'Iliade. 33. Son Plan. 34. Comment il l'a renduë vrai-ſemblable. 35. S'il a rempli ſes devoirs. 36. Son deſſein dans ſes Poëmes. 68. Ses Poëmes pleins de véritez Phyſiques & morales. 94

Digitized by Google

Hypſipyle. Son Hiſtoire, exemple des Epiſodes défectueux. 115. Inutile à la Thebaïde. 155

I.

Japis. Médecin d'Enée. 303
Jeuneſſe. (la) Son caractére. 393
Iliade. Ses fondemens. 34. Comparée avec les Fables d'Eſope. 38. Dernier trait de cette comparaiſon. 40. Comment nommée par Horace. 56. N. Ce qu'elle a de commun avec l'Odyſſée. 66. Son Plan ſelon Ariſtote. 70. Ce qui lui eſt eſſentiel. 76. Moins longue que l'Odyſſée. 119. Si l'unité y eſt obſervée. 131
Importance, (l') néceſſaire à l'Epopée. 203. Ses différentes eſpéces. *ibid.* Maniére de rendre l'Action importante. 205. Si les Poëtes l'ont ſuivie. 206
Inclinations, (les) à quoi on les connoît. 321
Integrité, (l') néceſſaire à l'Action. 143
Invocation. (l') Différence d'Homere & de Virgile dans l'Invocation. 227. Elle eſt néceſſaire au Poëme. 228. Ce qu'elle doit faire connoître. 229. A qui elle s'adreſſe. 230
Iphigenie. Son Hiſtoire, propre à la Tragedie. 251
Ixion. Quel il doit être dans le Poëme. 329

L.

Auſus. Sa mort, deſeſpoir de ſon Pere, 391

M.

Machines permiſes au Poëme, bannies du Théatre. 423
Matiére (la) de l'Epopée. Ce que c'eſt, ſelon Ariſtote. 96. Selon Horace. *ibid.*

Digitized by Google

Maurice. (l'Empereur) Son avarice. 340
Medée. Ses fureurs trop savantes. 479
Meridarpax. Sa naissance, sa valeur. 82. Sa mort. 84.
Mezence. Si ses mœurs sont bonnes. 319. S'il est aussi bien Héros qu'Enée. 325
Mœurs. (les) Signification de ce mot. 295. Leur bonté. 296. Leurs effets. 298. Leur plus excellente cause. 308. Elles apartiennent à l'Histoire. 310. A la Philosophie. 311. A la Rhetorique. 313. Ce qu'il y faut observer. 323
Morale. (la) A quoi elle oblige les Poëtes. 8
——— Ce qu'elle nous enseigne. 332
Mort de Didon, propre pour une Epopée. 245. N.
Muses. (les) Ce qu'elles sont. 231. Muses de Lucrece. 232

N.

Narration. (la) Est de deux sortes. 208. Ses parties dans l'Epopée. 210. Ses qualitez. 235. Si elle doit être passionnée. Où elle commence dans l'Odyssée. 283. Dans l'Enéïde. *ibid.* Sa durée dans l'Enéïde. 286. *& suiv.* De l'Iliade. 290. De l'Odyssée. *ibid.*
Nœud de l'Iliade. 168. De l'Odyssée. 169. De l'Enéïde. 170. Maniéres de faire le Nœud. 177

O.

Odyssée. (l') Son but. 41. Son Plan. 42. Sa Fable. 44. Ses Personnages. 45. Ce qui lui est essentiel. 77. Son commencement, son milieu, sa fin. 157
OEdipe. Son Histoire. 108. Parties de son Histoire. *ibid.* Comment partagée en cinq Actes. 109.

Ordre. (l') Quels incidens il retranche. 283
Ovide. Son deſſein dans les Métamorphoſes. 86

P.

Paraboles (les) étoient du goût des Anciens. 91. Où principalement elles étoient en uſage. 93
Parties de l'Action. Quelles elles ſont. 154
Paſſions. (les) Comment néceſſaires au Poëme Epique. 260. Quelles elles ſont dans l'Iliade, l'Odyſſée, & l'Enéide. 261. Elles ne ſe doivent pas combattre. 266. Paſſions de l'Epiſode de Pallas, 267. De Camille. *ibid.*
Peintres. (les) Leurs divers ſujets. 352
Peripetie. Ce que c'eſt. 145. S'il y en a dans l'Iliade. 186. Dans l'Enéide. 187
Perſonnages. S'ils doivent d'abord paroître dans le Poëme. 269
Phebus. Sourd, pour qui? 19. N.
Philoſophie Morale: ce qu'elle nous enſeigne. 388
Phinée. Les reproches qu'il fait à Perſée. 439
Plaintes ridicules d'une Reine de Théâtre, 481
Poëme. Tout Poëme eſt une imitation. 7. Ce que c'eſt que l'imitation. *ibid.* Comment on allonge un Poëme. 123
Poëſie. (la) En quoi elle diffère de l'Hiſtoire. 6. Ce que c'eſt. 11. Sa fin, ſa cauſe, ſa matière, ſa forme. 19. Sa reſſemblance avec la Peinture. 75
Poëtes appellez Théologiens, & pourquoi. 4. Ce qu'ils doivent faire. 92. N. S'ils peuvent ajoûter à leur matière. 99
Poëtique. (la) Sa nature, ſes fondemens, ſes Régles, & ſes Modéles. 2
Pointes. (les) Leur origine. 474. N. Leurs mauvais effets. 475
Polymythie. (la) Ses mauvais effets. 85

Porus. Son Discours à Ephestion. 301. N.
Précis de l'Enéïde & de l'Odyssée. 149
Principal (le) Héros du Poëme doit-il être homme de bien. 330
Proposition. (la) Ce que c'est, 215. Différence de celle de l'Iliade, de l'Odyssée & de l'Enéide. S'il y faut nommer les Héros du Poëme. 219. Comment on la doit faire selon Horace. 221. Propositions des Poëmes d'Homere & de Virgile, celle de l'Iliade est moins simple que dans l'Enéide. 224. Quelles fautes on peut faire dans la Proposition. 225
Proverbes (les) employez dans les Comédies. 464
Provinces-Unies. (les) Leur Devise. 89. N
Prudence (la) nécessaire à Ulysse. 372

R.

Rat. Valeur d'un Rat loüée par Homére. 80. Fable du Rat & du Lion. 81. Combat des Rats & des Chats. *ibid.*
Recits. (les) S'ils interrompent l'Action. 284
Régles (les) des Mœurs quelles elles sont selon Horace. 338. N
Religion. (la) Son utilité. 51
Résolution. (la) Signification de ce mot. 334
Romains. (les) Quel Dueïl ils observoient. 292
Romans. (les) Pourquoi nommez Poëmes. La Mothe sur ce sujet. 7. N

S.

Savant. Si le Poëte doit le vouloir paroître. 478
Sculpteurs. (les) Par où ils commencent leur travail. 74
Sentences. (les) Signification de ce mot. 458. Leur effet. 459. Mal employées par Sénéque. Remé-

Digitized by Google

des à ces inconveniens. 462. Comment on déguise les Sentences. 465. 467
Sermones. Satyres d'Horace, pourquoi ainsi nommées. 22
Sertorius. Ce qu'il fit devant son Armée. 73
Servius, (Oppidius) son Discours à ses Enfans. 312
Solution (la) d'une Fable d'où elle doit naître selon Aristote. 429. Selon Horace. *ibid.*
Stace. Son dessein dans l'Achilléide. 79
Supplice, le plus cruel selon Perse. 473
Sybille (la) enseigne Enée. 428

T.

Tacite. (Corneille) Son sentiment sur l'Enéide. 50
Tempêtes (les) quand Virgile en fait naître. 431
Thespis inventeur de la Tragédie. 103. N
Tigellius. Son inégalité. 344
Titre (le) de l'Epopée, quel il est. 213. Raison du titre de l'Iliade. *ibid.*
Tragédie. (la) Ses commencemens. 103. Ses progrès. 104. & *suiv.*
Traits (les) caractéristiques. 353. Moindres traits. 354.
Tranquilité (la) d'Achille est la fin de l'Iliade. 156
Troades. Tragédie de Sénéque. Son sujet. 145
Troyens. (les) Comment ils paroissent devant Didon. 348
Turnus. Son Caractére. 369. Son Discours à Pandare mourant. 370. S'il est dépendant. 384
Tydée. Caractère ridicule que Stace lui donne. 401

V.

Vaillance (la) si nécessaire au Héros. 374
Valets. (les) S'ils sont bons Poëtiquement. 336

Digitized by Google

Valeur (la) d'Enée différent de celle de Turnus. 394
Vangeance (la) d'Achille eſt le milieu de l'Iliade. 156
Venus. Comment elle punit les Habitans de Lemnos. 136.
Vers. Ce que c'eſt. 16. Origine de ce mot. 17. N. Nom que les Latins donnent aux Vers. *ibid.* Citations ſur ce ſujet. *ibid.* N. Qualitez propres pour les Vers. 13
Verſification (la) différente de la Poëſie. 20
Vertus. (les) Leurs effets. 296. Vertu Héroïque quelle eſt elle? 328
Violence (la) de Didon adoucie. 385
Virgile. Son adreſſe dans les recits qu'il fait faire dans ſon Poëme. 161. Comment il a pû ſavoir les cauſes de ſon action. 163. Comment il l'a diſpoſée. 165. Ennemis qu'il oppoſe à Enée. 178
Vrai-ſemblance (la) doit être obſervée. 9. Néceſſaire à l'Epopée. 244. Non obſervée par Stace. 248. S'il ſuffit de l'obſerver ſelon l'opinion commune. 250. Vrai-ſemblance de rencontre ce que c'eſt. 253. Si Virgile l'obſerve. 254
Vulcain. Son Hiſtoire raportée par Homère. 90

U.

Ulyſſe. Sa bleſſure. Pourquoi raportée par Homére. 100. Si elle eſt la matiére de l'Odyſſée ſelon Ariſtote. 101
Unité (l') néceſſaire à l'Action Epique. 125. En quoi elle conſiſte. *ibid.* Obſervée dons l'Enéide. 126. *& ſuiv.* Deux maniéres de l'obſerver. 131. La premiére dans l'Iliade. *ibid.* La ſeconde dans l'Enéïde. 132. Comment elle peut être corrompuë. Exemple pris de l'Achilléïde de Stace. 135. *& ſuiv,* De la Thébaïde. 141
——— du Caractére doit être dans le Héros. 375. Comment obſervée par Virgile. 376
Uſage du mot de Héros parmi les Anciens. 327

FIN.

Digitized by Google

AA
1465240

Digitized by Google

Digitized by Google

Ao 1 1465240

Digitized by Google

Digitized by Google

Acc 1465240

Digitized by Google